Jean-Paul Desbiens (1927-2006)

Alias Le Frère Untel
Professeur de philosophie

(1983)

APPARTENANCE ET LIBERTÉ

Propos recueillis
par Louise BOUCHARD-ACCOLAS

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeur de soins infirmiers à la retraite du Cégep de Chicoutimi

Courriel: mgpaquet@videotron.ca

[Page web personnelle.](#)

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir du livre de :

Courriel : mgpaquet@videotron.ca

Jean-Paul Desbiens (alias Le Frère untel)

APPARTENANCE ET LIBERTÉ.

Propos recueillis par Louise Bouchard-Accolas. Chicoutimi : Les Éditions JCL inc., 1983, 205 pp.

[Autorisation formelle accordée, le 20 janvier 2005, par l'auteur, de diffuser toutes ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.]

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 12 avril 2009 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada. Texte relu et corrigé par Laurent Potvin, frère mariste, bénévole, Château-Richer le 13 avril 2009.

Jean-Paul Desbiens (1983)

APPARTENANCE ET LIBERTÉ.

Propos recueillis par Louise Bouchard-Accolas. Chicoutimi : Les Éditions JCL inc., 1983, 205 pp.

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Remerciements](#)

[Dédicace](#)

[Avant-propos](#) de Jean-Paul Desbiens, 24 août 1983.

[Préface](#) de Louise Bouchard-Accolas

[Chapitre I.](#) Les circonstances

[Chapitre II.](#) L'écriture

[Pourquoi écrire ?](#) Causerie le 6 octobre 1965 à l'U. de Mtl.

[Lettre à Jésus-Christ](#), août 1969.

[Le Grand Renverseur](#), *La Presse*, 24 décembre 1970.

[La mort d'un seigneur](#), *La Presse*, 2 février 1971.

[Vrai comme neige](#), *La Presse*, 5 mars 1971.

[La dernière frontière](#), *La Presse*, 24 mars 1971.

[De la servitude au service](#), *La Presse*, 10 avril 1971.

[Trompe-souris by night](#), *Le Quotidien*, 31 décembre 1980.

[Maria Chapdelaine](#), *Le Devoir*, 9 mai 1983.

[Le droit de s'en aller](#), *Le Devoir*, 21 février 1973.

[Jean-Paul II et la politique.](#)

[Psaume 151.](#)

[Chapitre III.](#) Conversation

[Chapitre IV.](#) Écho

photo 1. Sur la photographie, Jean-Paul Desbiens interviewé par Louise Bouchard-Accolas avec l'équipe de tournage de Radio-Québec de la région du Saguenay — Lac St-Jean — Chapais — Chibougamau.

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Si je pouvais écrire, je dirais ceci : le Frère Untel est toujours vivant, toujours

frère. Est-il toujours soumis, **couché**, debout, aplati, révolté, content, malheureux, brainwashé, on n'en sait rien. Je propose qu'on attende, pour en juger, qu'il s'explique lui-même, si jamais il le fait...

Jean-Paul Desbiens, *Sous le soleil de la pitié*, 1965.

Vingt-trois ans après les Insolences, le célèbre Frère Un-

tel accepte enfin de s'expliquer, de se livrer plus qu'il ne l'avait jamais fait, de se raconter amicalement à une jeune équipe venue l'interviewer et le filmer à la demande expresse de Radio-Québec.

Ces magiciens de l'image et du son nous livrent donc sur papier quelques écrits, mais surtout les paroles et presque les gestes, de celui qui fut à l'origine de la Révolution tranquille au Québec, Jean-Paul Desbiens.

Un beau dialogue frais comme l'automne au Saguenay - Lac-Saint-Jean.

Ce livre a été rendu possible grâce à Radio-Québec, région Saguenay-Lac-Saint-Jean, Chapais, Chibougamau, qui a autorisé l'utilisation du texte d'une interview qui a fait l'objet d'une émission spéciale sur Jean-Paul Desbiens.

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

REMERCIEMENTS

[Retour à la table des matières](#)

À Sylvie Jauvin, Édith
Maltais et Claude Larou-
che, pour avoir déchiffré
mes pattes de mouches

À Nicol Tremblay et
Aurélien Leclerc pour leur
franchise et leur
amitié

À ma famille, Rolande, Philippe-Auguste, Jacques, Henriette, Jean, Julie et
Stéphanie, pour leur immense patience.

À l'équipe, ma gang, à ces Gitans de la communication que sont : Robert As-
selin, Serge Maltais, Pierre Tremblay et Jean-Claude Zéberg.

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

DÉDICACE

[Retour à la table des matières](#)

*À ceux qui sont venus avant moi
À ceux et celles qui comme moi, errent dans leur
troisième décennie à la recherche d'une certaine séré-
nité
À Julie et Stéphanie
À Zabomat.*

Louise Bouchard-Accolas

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#)

Je m'exprime et je m'explique assez longuement dans le livre que voici. Et voilà que j'entreprends d'expliquer mes explications. On s'importerait à ce point ?

Qu'est-il donc arrivé ? Il est arrivé que l'équipe de Radio-Québec chargée de filmer une émission sur le Frère Untel a découvert un homme et non pas un auteur. C'est arrivé à d'autres. Pascal : *On croyait trouver un auteur et on trouve un homme.*

Pascal. Auteur. Homme. Trois mots écrasants. Pascal référence énorme ; auteur : on l'est si peu ; homme : où est le mérite ? Et dire ces choses soi-même de soi-même, n'est-ce pas sublime ? Le sublime frôle toujours le ridicule. Hé bien ! risquons cela aussi.

On est depuis longtemps gouverné par l'idée suivante : *On peut le certifier d'avance : celui qui répondra le mieux aux besoins de son époque sera quelqu'un qui n'aura pas cherché d'abord à y répondre. C'est ce qu'on trouve au fond de soi, pour soi, qui a chance de devenir, pour d'autres, le remède topique et l'aliment essentiel.* (Henri de Lubac)

Ici, le nœud se resserre. Prétends-tu donc « répondre aux besoins de ton époque ? Je dis ceci : quiconque s'exprime publiquement porte cette prétention ou cette responsabilité. Le dire ouvertement ne change rien à l'affaire. Au contraire, cela distille, purifie, situe le propos.

Et puis, il est bel et bien arrivé ceci : l'expérience du tournage fut, à l'autre bout de l'équipement, l'expérience d'une découverte. Les cinq membres de l'équipe avaient, en moyenne, 25 ans. Je ne me doutais même pas que je pouvais rejoindre du si jeune monde. Tels sont mon indifférence ou mon fatalisme. Et, par éclairs, ma joie.

Ceci encore : plus on se livre, plus on risque de s'aliéner. Par contre, on ne garde que ce que l'on donne. Au fond, chacun rêve bien de se déposer dans un autre. C'est la promesse, la promesse même de l'amour. L'écrivain, je dis : même l'amuseur, même San-Antonio, c'est celui qui porte son âme comme un glaçon ou comme un tison : dans les deux cas, il cherche à la déposer.

Le courant passe ou ne passe pas. Durant quelques jours de septembre 1982, le courant s'est établi entre les membres de l'équipe que nous formions. On change d'équipement. Il s'agit maintenant de voir si le présent volume est conducteur.

Jean-Paul Desbiens

24/08/83

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

PRÉFACE

Une découverte douloureuse et libératrice

[Retour à la table des matières](#)

Admettons qu'il s'agisse d'un titre plutôt bizarre pour une préface mais, c'est vraiment le seul qui témoigne de la réalité. C'est le seul titre auquel je n'ai pas de : oui... mais. C'est donc dire qu'il est juste et surtout vrai.

Chaque histoire a son commencement. C'est en mai 82 que les circonstances de mon travail m'ont amenée à rencontrer Jean-Paul Desbiens. J'avais eu connaissance des *Insolences*, surtout parce que je suis issue d'un milieu nationaliste. Ma famille connaissait le Frère Untel, savait la nécessité de l'éducation et surtout *tenait* à sa langue comme à un bien, une identité, une racine. Les *Insolences* ne pouvaient donc m'échapper. Je gardais cependant un souvenir plutôt cocasse du Frère Untel, un souvenir qui, tout compte fait, a définitivement marqué ma démarche, ma conversation avec Jean-Paul Desbiens.

Je devais avoir une quinzaine d'année. C'était en 1967, année du centenaire de la Confédération mais aussi et surtout année du centenaire d'Alma. C'était le 24 juin. J'étais au premier rang des spectateurs de la parade de la dernière vraie Saint-Jean-Baptiste, quand tout à coup arrive un char allégorique où un géant en soutane, tenant dans ses mains une immense hache à deux tranchants *vargeait*, (le terme n'est pas trop fort) dans cette langue française que nous avons tant massacrée. Massacrée au point qu'elle s'appelait maintenant *le joul*. Orgueil ou fascination, je n'ai pas pris mes jambes à mon cou mais le coeur, lui, s'est emballé.

Quand Radio-Québec a décidé de filmer, pour la série « VISAGES », une émission sur le petit Frère Mariste, tout cela m'est revenu. J'avais peur, encore, mais j'étais fascinée par l'idée de rencontrer cet homme.

Tous les pièges s'ouvraient devant moi. D'abord celui de la facilité, celui de faire mécaniquement mon *job*. Celui aussi de prendre des raccourcis, de ne retenir que l'éclat des *Insolences*. Il y avait bien un peu aussi le risque de la vanité, du snobisme, de la prétention qui hante chacun plus ou moins profondément.

Si je pense pouvoir affirmer que je les ai évités, c'est justement à cause de l'homme que j'allais découvrir. Qu'il soit donc clair pour chacun de vous : j'ai plus qu'un préjugé favorable pour Jean-Paul Desbiens parce que, s'il en était autrement, c'est toute l'humanité, toute la *québécoisité* que je rejetterais d'un revers de la main.

L'écriture de Jean-Paul Desbiens, c'est d'abord l'expression de la nature humaine dans ce qu'elle a de sublime, de misérable, et de concret. C'est le résultat de l'angoisse qui, à un moment ou à un autre, nous refoule, nous replie dans ce qu'un être a de plus profond, de plus vrai : sa connaissance, son vécu, sa pensée. L'écriture, je dirais plutôt la lecture à ce compte-là, dans cette dynamique-là, ne peut être qu'apaisante. Elle dégage, elle libère ceux qui sont empêtrés dans la lecture d'eux-mêmes. À vingt-neuf ans, j'étais dans cet état-là. Défaite, sans aucune certitude, tolérante et tolérable. Lui, il ajouterait *fébrile*.

Sous le soleil de la pitié a été mon premier contact avec Jean-Paul Desbiens. Il aurait suffi à me faire du bien. Mais l'appétit était grand. J'ai à peu près tout lu de lui. À part quelques autres textes, *Sous le soleil de la pitié* demeure pour moi la plus belle écriture de Jean-Paul Desbiens. Il a, à mon sens, pleinement rempli son objectif de départ :

Ma responsabilité c'est d'être honnête et la seule façon de rester honnête, c'est de m'en tenir à la règle : je parle seulement de ce que je connais par expérience personnelle. On est fort, si on parle de ce qu'on a vécu.

Voilà la force du petit Mariste. Les *Insolences*, ses éditoriaux à *La Presse*, ses commentaires dans *Le Devoir*, sa poésie sont de la même foulée. Son écriture est franche et ramène constamment à la réalité québécoise. Son écriture est vivante

parce que concrète, palpable. Son écriture est libératrice parce qu'elle distingue, juge, et surtout parce qu'elle avoue.

Toute l'écriture de Jean-Paul Desbiens, c'est une fresque du quotidien québécois étalé sur près de trente ans maintenant. Jean-Paul Desbiens, c'est aussi le photographe-écrivain de l'âme humaine ; c'est l'oreille de la *condition humaine*. C'est de tout cela que je voulais parler lors du tournage.

En quatre jours, il a remonté le fil de sa vie. Il est redevenu éducateur et maître. Patient et impitoyable. Il a beaucoup ri, mais, surtout et malgré le fait qu'il demeurerait en alerte, il s'est peigné l'âme et s'est généreusement découvert.

Je ne porte pas de jugement sur lui. Je dis que je l'aime parce que c'est un homme libre et fidèle. Il entretient avec lui-même un dialogue, il fouille sa culture pour rendre à chacun de nous, une part de sa vérité que trop souvent l'on cherche à camoufler. Il rend l'homme à l'homme, et ça me suffit

Jean-Paul Desbiens est un homme riche, riche comme il le dirait lui-même de façon significative. C'est sur son dos à lui, à même ses racines, les circonstances de sa vie et sa culture, sa solitude et son angoisse qu'il a assis sa pensée libre. Il vit de peu de choses : quelques amis, quelques certitudes, quelques conversations. Un axe de vie. Il se parle, il se regarde avec la même franchise, la même mémoire qu'il regarde les autres. Et ses *quelques*, ses *peu* sont pourtant toute sa richesse. Il ne cherche pas à multiplier tout cela, il ne court pas, il est attentif et il partage sa fortune.

J'aurais le goût de dire : Jean-Paul Desbiens est comme une belle chose de notre environnement. On peut passer à côté, sans jamais le voir, sans jamais s'attarder. C'est nous qui en souffririons.

J'ai eu la chance et le besoin de m'arrêter, de le tourner sous toutes les coutures. Je me suis trouvée des ressemblances, et ces ressemblances-là ajoutent à ma vie. À chacun de trouver les siennes.

Ma responsabilité, c'est de vous proposer la conversation que j'ai eue avec lui.

Louise Bouchard-Accolas.

photo 3. Frère Jean-Paul Desbiens, frère mariste.

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

Chapitre I

LES CIRCONSTANCES

Le destin est cocasse ; la vie est bouffonne et, tout le temps, on sent sa propre âme en soi comme un criquet dans une prairie : on l'entend, mais on ne sait pas où elle est.

Chacun est inscrit dans un « cercle rouge ». Rouge, car si on en sort, on se brûle. Tout ce qui nous arrive s'inscrit dans ce cercle, ou bien ne peut pas y entrer. Si l'on prend ce qui n'y entre pas, on se décentre. La cocasserie de mon destin, c'est que je dois me forcer pour demeurer à peu près au centre du cercle, mais les circonstances de ma vie font que je suis toujours à la périphérie.

[Retour à la table des matières](#)

Radio-Québec - Pour Jean-Paul Desbiens, qu'est-ce que cela veut dire que d'avoir été un enfant de la Crise ?

Jean-Paul Desbiens - C'est d'avoir connu la pauvreté et l'angoisse de la pauvreté. C'est la première chose qui me vient à l'esprit.

Je suis né en 1927. Comme tout le monde le sait, la Crise a éclaté deux ans après ; et j'ai passé toute mon enfance dans le creux de la Crise, dans un petit village (Métabetchouan) qui a été durement frappé par la Crise. Ce n'était pas le seul : tout le Québec et tout l'Occident ont subi la Crise.

Mon père était ce que l'on appelait à l'époque un journalier. Mon père a fait essentiellement deux choses : il a été bûcheron, homme de bois, fermier. Non pas un fermier propriétaire ; un fermier à gages, un « homme engagé » comme on disait.

J'ai donc été un enfant de la Crise. J'ai connu la pauvreté et l'angoisse de cette pauvreté qui était entretenue par mes parents dans le sens suivant : il était question d'argent à la maison. On parle toujours de ce dont on manque. Quand on est malade, on parle de santé ; et quand on est pauvre on parle d'argent. Les riches ne parlent jamais d'argent devant les enfants !

R.-Q. - Une enfance comme celle-là, c'est un premier dépouillement, une première leçon d'humilité...

J.-P.D. - L'humilité, au sens que j'y donne maintenant, c'est une valeur. Je dirais plutôt que j'ai eu une enfance humiliée. Cela est carrément négatif. À beaucoup d'égards, mes frères, mes soeurs et moi avons eu une enfance humiliée, d'abord par la pauvreté économique, mais aussi, parce que nous étions différents des autres. Cette différence-là venait surtout de ma mère, de son attitude. Nous n'avions pas les moyens d'être « snobs » ni par l'argent, ni par la culture. Mais nous étions différents. Par exemple, ma mère respectait les animaux, elle nous inculquait cette valeur. Partout autour de nous, on tuait tout ce qu'il y avait à tuer. Tout cela nous venait de ma mère. Mon père était souvent et longuement absent. Tout compte fait, il était beaucoup plus accordé à son milieu. Ma mère, non. À cause de ses origines géographiques et culturelles. Comme elle était très lucide et assez féroce dans ses jugements, cela transparaissait dans ce que nous étions, dans ce que nous ressentions par rapport aux autres. Dans ce que nous vivions aussi, même au plan de la sexualité adolescente. Je peux dire, par exemple, que j'étais en retard à ce niveau-là. Il n'y a là-dedans, aucun mérite de l'ordre de la vertu. J'étais en retard, par rapport à mes camarades masculins. Ils disaient des choses que je ne comprenais pas, ils vivaient sans doute, des phénomènes que je ne vivais pas. Cela écarte, isole. Tu vis cela comme tu peux. Tu ne le vis pas comme une valeur, mais plutôt comme un rejet. Je quêtais l'accueil, l'appartenance si nécessaire à l'adolescence ou à la pré-adolescence. J'en avais peu. Un rejet est toujours vécu

sous le signe de l'humiliation. Une situation d'humiliation peut devenir la condition d'une valeur postérieure. Il reste qu'au moment où tu la vis, tu es humilié. C'est toujours contre sa volonté que l'on est humilié. Ça peut être un bonheur d'avoir été refusé, tôt, par le bonheur.

Mes idées sociales commencent et se terminent à des pauvres que je connais et dont je me souviens.

R.-Q. - Est-ce une explication à votre générosité ?

J.-P.D. - Ma générosité ! C'est beaucoup dire. Admettons que oui... Il faut dire aussi que j'aime *runner*. J'aimais *bossier* même si je n'avais pas la force physique pour le faire. Quand tu es adolescent, dans le milieu et à l'époque dont je parle, la force physique est une condition pour ce que j'appelle *runner*. J'étais petit ; pas très fort musculairement, ayant donc très peu de capacité pour me battre, dans un milieu où tous les jeunes se battaient. Ça m'isolait aussi, et cet isolement d'adolescent a pu me rendre généreux. Il serait plus juste de dire que j'ai été contraint à troquer la violence contre la raison.

Et si un pauvre demande, ne pas attendre qu'il ait mis son âme à nu avant de me décider à comprendre : il n'y a pas d'homme au monde qui ait le droit qu'on se mette à nu devant lui.

R.-Q. - Pensez-vous que votre enfance a eu une influence sur votre écriture ?

J.-P.D. - J'en suis sûr. L'enfance a une influence sur toute la vie. Pour ceux qui écrivent, l'enfance a une influence sur ce qu'ils écrivent. On écrit selon ce que l'on

est. Le type de sensibilité que je peux avoir, je le tiens de l'enfance que j'ai connue, une enfance assez anxieuse. Mais laissons les apitoiements. Par rapport à l'enfance on risque de faire deux choses : on peut l'embellir (rappelez-vous : les verts paradis des amours enfantines ...), on peut aussi la noircir. J'espère éviter ces deux écueils.

En vérité, je n'ai pas eu une enfance malheureuse. Mais si l'on me disait : « Donc tu as eu une enfance heureuse », je dirais non. Ce n'est pas aussi simple que cela. L'essentiel, je l'ai eu. J'étais aimé. Mes parents m'aimaient et j'aimais mes parents... Sans qu'on se le dise (on ne se le disait pas du tout). Mais cela se sent. C'est ça, l'essentiel. Toute la vie d'un homme, se construit sur le stock de l'enfance. Sur les provisions de bonheur ou de malheur ramassées durant l'enfance. Trop de malheur, ça tue, ça écrase. Trop de bonheur, c'est pire, ça ne vaccine pas. Je n'ai pas eu une enfance heureuse, j'ai eu une enfance tourmentée, anxieuse. Je n'ai pas eu non plus une enfance malheureuse, parce que, encore une fois, j'ai eu l'essentiel qui est l'amour.

R.-Q. - Votre préjugé défavorable au sujet des riches, il vient de votre enfance...

J.-P.D. - Sûrement. Je garde le souvenir et je l'ai écrit d'ailleurs, que les riches de mon enfance, même s'ils n'étaient pas très riches, nous exploitaient. L'épicier exploitait mon père ; dans ma parenté proche il y avait un *jobber* qui exploitait mon père, et d'autres aussi. C'est par la grande lucidité de ma mère qui verbalisait ces choses, que j'ai développé, déjà à ce moment-là, le sentiment que ceux qui sont riches, le sont parce qu'ils exploitent les autres. Plus tard, ma formation religieuse a plutôt renforcé ce sentiment. Il n'y a pas beaucoup de nuance non plus dans cette phrase d'un Père de l'Église qui dit : Tout *riche* est *voleur ou fils de voleur*.

Il me semble impossible d'être riche de façon significative, sans avoir volé. Il n'y a pas de salarié riche. Un salarié peut être à l'aise, mais cela ne fait pas de lui un homme riche. Si tu es riche, c'est que tu l'as pris quelque part ton argent. Tu ne l'as pas créé ; tu as joué intelligemment les règles du jeu, mais tu l'as pris quelque part.

R.-Q. - Souvent sur le dos des autres...

J.-P.D. - Forcément.

R.-Q. - J'aimerais que vous me parliez maintenant de votre entrée au Juvénat...

J.-P.D. - Cela a commencé par un homme, un Frère, le directeur du « Collège » comme on disait, et qui est mort maintenant. Il m'a dit, un jour, aussi simplement que ça : « Est-ce que vous ne voudriez pas... (à ce moment-là, les professeurs vouvoyaient les enfants, je devais avoir douze ou treize ans et demi) donc il m'a dit : « Est-ce que vous n'aimeriez pas entrer au Juvénat ? » Je ne savais pas ce que c'était le Juvénat. Il m'a brièvement expliqué que c'était une grosse maison du côté de Québec où on « faisait » l'École Normale. Ce n'était pas tout à fait cela et, à vrai dire, il anticipait sur les événements. L'École Normale ! S'il y avait un mot qui ne me disait rien, c'était bien celui-là. Je savais quand même qu'en me demandant cela, il ne me demandait pas si je voulais devenir prêtre. J'ai dit oui. J'en ai parlé à ma mère. Elle était heureuse de la chose. Mon père l'a appris plus tard, parce qu'il n'était pas à la maison au moment de la proposition. Je ne me souviens pas précisément si c'est moi ou ma mère qui l'ai mis au courant. Il était silencieux de toute façon. Le moins que je puisse dire, c'est qu'il n'a manifesté aucune espèce d'enthousiasme. Plus tard, il a peut-être dit : « J'aimerais mieux que tu fasses un prêtre. » C'est resté comme ça, du moins en ce qui concerne mon père.

Sept à huit mois plus tard, les choses se sont précisées. Le Frère Directeur m'a dit : « Bon, si vous voulez, on partirait. » C'était le 2 juillet, ce n'est pas une date qu'on oublie. Je suis parti le matin, à six heures. Il faisait clair. Les Frères se rendaient à leur retraite annuelle à Beauceville. Ils m'ont laissé à Québec en passant. On a dîné au collège des Saints-Martyrs canadiens, angle Belvédère et Père-Marquette. Un souvenir me revient : juste de l'autre côté de la rue, il y avait une école protestante en construction. Pensez que dans ce temps-là on ne se posait même pas la question : école protestante, école catholique. Puis on a fait quelques

courses chez Paquet, et enfin, le traversier pour Lévis et le Juvénat. C'était haut, tout à fait en haut ; j'allais de surprise en surprise.

Le hasard fait aussi bien les choses que les calculs infinitésimaux des planificateurs. Les jeux du hasard, c'est beaucoup le jeu de la vie et de la disponibilité.

R.-Q. - Ce qui m'intéresserait surtout, c'est de connaître vos réactions...

J.-P.D. - Je me suis intégré au groupe. On était entre cent vingt, cent vingt-cinq jeunes de tous les coins du Québec. Les premiers deux ou trois mois, je me suis ennuyé à mourir. Je m'ennuyais de choses simples. Quand on s'ennuie, c'est presque toujours de choses simples, élémentaires. Je m'ennuyais de quoi ? De la rivière qui était derrière chez nous, parce que c'est là que je passais mes vacances à courir les siffleurs, les écureuils, à construire des camps en bois. Il y avait un petit bois derrière le Juvénat, cela me faisait penser à la rivière et je m'ennuyais... C'était les vacances...

L'ennui a cessé net quand les classes ont commencé. Ensuite, ça été la vie d'un juvéniste. Cela voulait dire deux ans sans voir aucun membre de sa famille. C'était la règle. J'avais quatorze ans et demi. C'est long, à cet âge-là, deux ans sans revoir sa famille. Après deux ans, on avait droit à une semaine de vacances dans sa famille.

Si l'ennui c'est la valeur tarie, on peut dire que la culture, c'est l'ennui guéri dans sa cause.

Si la culture c'est le contraire de l'isolement, un homme cultivé c'est un homme nombreux.

R.-Q. - Mais il y avait d'autres règles et beaucoup de discipline, cela ne vous choquait pas ?

J.-P.D. - C'était austère... mais, je dirais, intelligent. Ma foi ! très austère. On se levait à cinq heures et demie. Les équipements sanitaires étaient minimums, donc il fallait toujours attendre et faire vite, parce qu'on était nombreux. C'était la vie de garnison. On avait vingt minutes pour faire sa toilette. Évidemment, les premières semaines j'avais pas le tour. Les plus vieux l'avaient, eux. Donc tu te faisais avoir un peu. Ce que je retiens surtout, c'est que tu te socialises. Tu apprends à vivre avec d'autres, plus délégués que toi, plus intelligents, plus forts... tu apprends à vivre.

R.-Q. - Est-ce qu'à ce moment-là on peut parler de vocation, au sens fort du mot ?

J.-P.D. - C'est quoi la vocation ? C'est un mystère. C'est comme un germe. Au début, ça tient à rien, à presque rien. Un amour enfantin peut tout changer. J'ai déjà dit à la blague, mais il y a là un fond de vérité, que si j'avais eu une bicyclette, je ne serais jamais entré au Juvénat. Je savais aller à bicyclette. J'en « empruntais » le dimanche matin, aux jeunes des rangs qui venaient à la messe en vélo. J'aimais ça, j'aimais ça, c'est pas possible. Avoir eu une bicyclette en juillet 1941, est-ce que je serais parti ? Je n'en sais rien. En plus, j'avais pensé qu'il y en avait au Juvénat.. mais il n'y en avait pas.

Une vocation, c'est fragile au départ. Tous les commencements sont fragiles. Ça se développe, les choses se développent. Quand est-ce qu'on a la vocation ? On parle ici de vocation religieuse, mais c'est vrai pour toutes les vocations. On l'a quand on décide de l'avoir. Si on parle de vocation religieuse, on l'a quand Dieu nous donne cette vocation-là ; c'est Lui qui appelle. Il fait son travail. Mais ensuite, quand est-ce que, de son côté à soi, on décide de l'avoir et de la maintenir ? Cela implique toutes les misères, les hésitations et les détours d'une vie. Dans

mon cas, l'axe fondamental est demeuré le même. Je m'en vais dans la même direction, même si je fais des « croches ».

R.-Q. - Dans votre livre *Sous le soleil de la pitié* vous racontez comment cela s'est fait petit à petit. Entre autres, vous dites que vos vœux perpétuels ont été prononcés sans grands questionnements en fait...

J.-P.D. - Ça s'est déroulé normalement, sans remise en question, sans débat. L'étape définitive, les vœux perpétuels, je l'ai franchie alors que j'étais à l'Hôpital Laval depuis quatre ans. Et j'en avais encore pour un an. Encore une fois, j'ai l'impression que tout était décidé en moi. Toujours en maintenant cette part de mystère propre à chaque vocation, je garde la conviction que tout était décidé quand je suis parti pour le Juvénat. Je partais pour toujours...

Dieu nous invente avec nous au fur et à mesure. C'est aussi cela liberté. La liberté est en avant et en arrière, à gauche et à droite. Toutes les routes s'étoilent devant moi.

R.-Q. - Dans la recherche que j'ai faite, je me souviens d'avoir lu quelque part un passage où vous disiez : *N'importe quoi sauf l'exclusion de la communauté...* J'aimerais savoir de quoi principalement vous vous sentez redevable face à votre communauté. Que vous a-t-elle apporté, que vous a-t-elle permis ?

J.-P.D. - À propos des Lettres au *Devoir*, je commençais à sentir que ça devenait engageant et de plus en plus risqué. Je savais que c'était assez rude ce que je disais. Je me souviens d'un cas précis (et c'est à cela que vous faites allusion) où j'étais allé consulter un de mes amis prêtre avant d'envoyer une lettre, la plus coûteuse si l'on peut dire, celle qui, au fond, a ramassé le reste autour d'elle. Donc, avant d'envoyer cette lettre, je l'avais montrée à un prêtre qui m'a dit :

- Oui, en effet, c'est assez dur, assez sévère. Je vous pose une question : Jusqu'où êtes-vous prêt à aller ?

J'ai répondu :

- Je suis prêt à n'importe quoi, sauf à l'exclusion de la communauté.

C'est une procédure rare, mais possible. Cet ami prêtre m'a averti que j'aurais probablement de la misère, mais qu'il ne pensait pas que je serais exclu. Son raisonnement était bon. Toute une machine s'est quand même mise en branle, une machine de protestation. Tout cela pour dire que j'ai reçu de mes Supérieurs de Rome l'interdiction, l'ordre de cesser cette forme d'expression. Une semaine après cette première interdiction, j'ai reçu l'ordre formel et beaucoup plus sévère de garder le silence à tous égards, de ne plus écrire, de ne pas donner d'entrevues, de ne pas paraître à la télévision ni à la radio. Bref, le silence total.

R.-Q. - Mais vous tenez à votre vie en communauté...

J.-P.D. - Oui, bien sûr que j'y tiens.

R.-Q. - Vous avez déjà écrit : *Tout ce que je demande c'est une chambre insonorisée...* Est-ce que votre peur d'être expulsé tenait à cela ?

J.-P.D. - Si je dis cela autrement, ça veut dire qu'à un moment donné, lorsque j'étais en exil en Europe, (puisque c'est vraiment cela qui est arrivé), je me suis posé formellement la question vis-à-vis de moi-même.

J'ai envisagé, non pas d'une façon dramatique et sous le mode de l'urgence, mais j'ai quand même envisagé de quitter la communauté. C'est un de mes professeurs à Fribourg, un Dominicain, à qui j'exposais mon problème qui m'a dit :

- Vous n'avez qu'une question à vous poser et vous seul pouvez y répondre. Est-ce qu'en quittant la vie religieuse vous auriez le sentiment d'être infidèle à Jésus-Christ ?

Et je me suis répondu :

- Oui, j'aurais l'impression d'être infidèle à Jésus-Christ.

R.-Q. - Cette question est-elle revenue vous chatouiller ?

J.-P.D. - Avec cette intensité, non. Ma réponse à cette question a assis l'axe de ma vie. Je ne suis pas un homme à crise, même si la misère commune et ma propre misère font que je m'interroge encore.

R.-Q. - C'est donc dire que vous avez le sens de l'engagement ?

J.-P.D. - J'ai les engagements assez laborieux, assez lents ; et ce n'est pas en ma faveur ce que je dis là. Quelles que soient les apparences, moi je sais comment je vis les choses. J'embarque plutôt lentement dans un engagement. Je m'engage peu à peu, à la façon normande, en me ménageant ce que je pourrais appeler des replis possibles, des portes de sortie. Mais pendant ce temps-là, je continue tout le temps d'avancer. Les circonstances, c'est énorme dans ma vie, dans la vie de tout le monde. Les circonstances, qui comme le disait Pascal, sont la *main de Dieu qui nous guide*. Les circonstances, ce qui arrive, les êtres que je rencontre font que, une fois engagé, c'est durable. Mais c'est lent.

Je pense avoir le sens de la fidélité. C'est important pour moi d'être fidèle aux êtres et à moi-même. Encore une fois, je dirai que c'est avec des misères, avec des « croches », avec des reprises, mais être fidèle, c'est essentiel pour moi. Je pense que c'est seulement cela qui construit. Les départs successifs, les directions successives, ça appauvrit.

Tous les choix sont bons à la condition qu'on les déclare bons et cela, même si au moment où je le dis, ça me tourmente, ça me fait souffrir. Tous les choix sont bons si on les décrète bons et c'est ce que j'essaie de faire.

photo 4. Frère Jean-Paul Desbiens, frère mariste.

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

Or, pour peu que l'on soit lucide ou que l'on ait quelque expérience, on sait que le règne de l'affectivité est autrement plus surnois et autrement plus tyrannique que celui de la raison. Vis-à-vis de la raison., on a toujours la ressource de comprendre, d'une part, ou de répéter, d'autre part, vis-à-vis de l'affectivité, on est accepté ou aboli. Point.

R.-Q. - Vous n'avez donc aucun regret ?

J.-P.D. - Il faut distinguer. J'ai des regrets pour les fautes que j'ai faites, les erreurs que j'ai commises, les défaillances que j'ai connues. Je n'ai cependant aucun regret quant à l'orientation fondamentale de ma vie, pas plus qu'au niveau des principales décisions que j'ai pu prendre. Il est évident que je n'ai pas de réponse à savoir que serais-je si je n'étais pas Mariste. Ce que je sais cependant, c'est que je sais un peu qui je suis à cause de mon appartenance. De cela je suis content. Non pas au sens que je plastronne, ça n'aurait aucun sens.

Être Mariste, ce n'est pas une glorification, c'est une grâce reçue.

R.-Q. - J'aimerais maintenant que vous me parliez de votre attirance pour la philosophie.

J.-P.D. - C'est une vieille attirance. J'ai un souvenir précis. J'étais au Juvénat et le Frère Maître comme on l'appelait à l'époque, avait dit que le mot *chose* était le mot le plus général de la langue française. Ça m'avait tellement frappé ! J'étais tellement content de savoir que ça existait un tel mot, un mot qui peut s'appliquer à n'importe quoi. J'appelle ça mon goût pour la philosophie et je ne suis pas le seul à l'avoir, au contraire.

L'adolescence et la pré-adolescence c'est l'âge par excellence de la métaphysique. C'est l'âge des grandes questions. L'enfance aussi. Quoi qu'il en soit, mon goût pour la philosophie, c'est mon goût pour les mots. C'est devenu une force, mais c'est aussi un signe de faiblesse. C'est parce que j'ai une faiblesse, que j'ai de grandes faiblesses, que j'ai été obligé de me bâtir par en-dedans, avec des mots. Je pense bien qu'il y a plus que cela, mais mon goût de la philosophie part de là. Je ne suis pas un philosophe professionnel. C'est un choix que j'ai fait à un moment donné quand j'ai eu la possibilité de m'inscrire à l'université après mon long séjour à l'Hôpital Laval. Je ne pouvais commencer l'enseignement : je n'avais pas l'autorisation médicale. J'ai d'abord demandé un an d'étude. C'était rare à ce moment-là chez les Frères, d'avoir la possibilité d'aller à l'université. J'ai donc obtenu une

première année à Laval, puis deux autres. Par la suite, j'ai complété mon doctorat en philosophie à Fribourg en Suisse.

Partout où le tissu humain est déchiré, là est la place de la philosophie.

La philosophie finit toujours par rejoindre les hommes, qu'ils s'en occupent ou non, et peut-être surtout s'ils ne s'en occupent pas.

R.-Q. - Vous êtes très discret sur votre longue maladie. Avez-vous vécu cela comme une injustice ?

J.-P.D. - C'était la tuberculose et quand ça s'est déclaré, j'avais les deux poumons profondément attaqués. Si j'en suis sorti, c'est bien sûr à cause de la médecine, des antibiotiques et en particulier de la streptomycine découverte en 1947. J'ai remonté la pente. Est-ce que j'ai vécu cela comme une injustice ? Non, pas du tout. C'est arrivé, point. Il y a une forme de fatalisme en moi, et peut-être que je me trompe, mais une indifférence profonde pour presque tout. J'allais dire : c'est comme si je ne m'intéressais pas. Mais ce n'est pas vrai de dire cela. Je m'intéresse beaucoup... Je suis l'être le plus important de la Planète. En même temps, je dis que je ne m'intéresse pas. C'est peut-être de la schizophrénie. En tout cas, je n'ai pas vécu la maladie comme une injustice, ni pendant, **ni rétrospectivement**. C'est arrivé. C'est arrivé aussi à des milliers d'autres qui, eux, sont morts. C'est peut-être là, l'injustice.

La justice n'est ni la vengeance, ni l'égalité. Cette idée est difficile, comme la justice même.

R.-Q. - Au moment où l'on vit cette maladie, n'apparaît-elle pas comme une autre forme de pauvreté ?

J.-P.D. - Après coup on réalise que la maladie, en tout cas la mienne, a été une autre forme de pauvreté. Tout comme je n'ai pas senti cela comme une injustice, je ne me sentais pas blessé ou atteint. Atteint dans le sens où on le dit d'une personne âgée ou malade au point qu'elle sait que la fin est proche. Je n'ai jamais senti cela à mon sujet par rapport à la tuberculose. Il y a probablement une question de tempérament. Je n'ai pas vécu cette longue maladie, qui aurait pu être mortelle, de façon dramatique. La vitalité que j'avais, l'atavisme, peu importe, m'a permis d'échapper à cette dramatisation. Il faut quand même dire que la maladie est un appauvrissement, même s'il est relatif. Elle peut être par ailleurs une occasion de richesse. La maladie a retranché de ma vie tout un pan d'activités auxquelles je n'ai plus jamais retouchées. Je pense ici à la pratique de certains sports, notamment le ski et le patin que j'aimais particulièrement. Il fallait mettre une croix là-dessus et je dois dire que cela aussi, ça isole.

En retournant en communauté, j'ai vécu le fait que pendant plusieurs années, je ne pouvais plus, à cause de mon état de santé, suivre le règlement. Je pense ici aux heures de lever, aux longues heures de repos que j'étais obligé de prendre ; pas parce que j'en sentais le besoin, mais parce que je n'avais pas le choix : on nous imposait la cure. C'est aussi un facteur qui vous isole, qui vous crée un statut différent, un statut d'inférieur et sûrement *infériorisant* par rapport au groupe auquel vous appartenez et dans lequel vous voulez vous réintégrer. C'est une expérience qui limite, donc qui appauvrit.

R.-Q. - Vous avez écrit que c'est au moment de cette maladie que vous avez commencé le véritable travail de récupération de vous-même...

J.-P.D. - Intellectuellement, c'est là que j'ai commencé. J'ai été, en tout, six ans malade et immobilisé. On pense, on a le temps de penser. J'ai beaucoup lu. En fait, j'ai commencé à lire à ce moment-là. Avant, je n'avais eu que des manuels scolaires entre les mains. C'est là que j'ai fait mes découvertes, que j'ai connu Pas-

cal, Léon Bloy et je pourrais continuer l'énumération. Une longue maladie, c'est l'attention, c'est être condamné à l'attention. Être obligé d'être attentif. Un auteur peu connu, Albert Thierry, qui a écrit *Réflexions sur l'éducation*, disait de lui-même : « De mon caractère vous n'avez besoin de connaître qu'un seul trait : je tâche de faire attention ». J'aime beaucoup cette sobre remarque.

R.-Q. - Cette forme d'attention se tourne vers qui ? Quel genre de sensibilité, quel besoin soulève-t-elle ?

J.-P.D. - C'est d'abord l'attention aux êtres, mais plus précisément l'attention à la vie. Après un long temps de retrait forcé, on est plus avide et plus reconnaissant aussi, du peu ou du beaucoup que l'on peut récupérer. Je pense à une chose aussi simple que marcher. Je m'ennuyais de marcher. De 19 ans à 25 ans j'ai été privé de ce plaisir. Quand j'ai pu recommencer, j'étais attentif au fait que je retrouvais une liberté dont j'avais été longtemps privé. J'ai encore ce sentiment-là. Je marche encore beaucoup et je garde le sentiment que c'est une grâce.

Je vous ai dit que je suis un peu comme une éponge par rapport à tout ce qu'on dit, par rapport à ce qui se passe. Je vois pas mal tout. Je n'ai pas un tempérament d'espion ou d'inquisiteur ; cependant peu de choses m'échappent. Ça aussi c'est de l'attention. Cela vient du fait que j'ai développé cette capacité et cela est attribuable à la maladie.

En vérité, nous vivons à découvert au sens où l'on dit qu'un compte en banque est à découvert. Nous vivons tous à crédit de valeurs. Il n'y a plus grand-chose qui nous tient ensemble, sauf un appareil juridique.

Quand un organisme vivant se décompose, chaque partie est libérée, au sens où l'on dit que l'électrolyse de l'eau libère l'oxygène et l'hydrogène. Mais il n'y a plus d'eau.

Présentement, chaque partie du corps social tend à se libérer : les jeunes,

les travailleurs, les femmes, les industriels. Mais il n'y a plus de société.

Plus les hommes se verront, moins ils se tueront. En outre, quoi qu'il y ait derrière cette rencontre, on peut être sûr d'une chose : notre avenir s'y décide davantage, pour le meilleur ou pour le pire, qu'il ne se décide à l'occasion de nos querelles maisons.

R.-Q. - Croyez-vous qu'une maladie comme celle-là est un point déterminant ?

J.-P.D. - Ça conditionne une existence.

R.-Q. - Nous avons parlé de la non-violence et je me demande si votre attitude vis-à-vis de la violence n'est pas directement reliée à votre maladie ?

J.-P.D. - Oui, je dis oui, cela peut s'enraciner jusque-là. En outre, après ma maladie, je n'ai plus jamais été capable de faire de projet me concernant. C'est plus fort que moi, j'ai toujours l'impression que je ne dispose pas de temps. C'est une forme de séquelle de la maladie. Je le vis comme cela. Je n'ai plus jamais formé de projet à long terme. Par exemple, poursuivre un objectif précis de carrière. J'attribue cela au fait d'avoir été condamné, au fait d'avoir été malade et obligé de tout interrompre, tout. Le reste est un sursis. Je ne dramatise pas plus qu'il ne le faut mais c'est ainsi. Ça peut expliquer ce que je disais tantôt à propos de l'indifférence. Ça explique aussi l'importance des circonstances. N'ayant pas de projet, et je n'en ai pas, qu'est-ce qui fait que je fais quand même des choses ? Ce sont les circonstances.

R.-Q. - Vous disiez que c'est au moment de votre maladie que vous avez commencé à lire, mais c'est aussi à ce moment-là que vous avez commencé à écrire. Il y a eu *Le Trait*, par exemple. J'aimerais savoir si vous étiez déjà insolent avant les *Insolences* ?

J.-P.D. - Oui, si vous parlez du *Trait*. C'était un journal interne à la communauté. J'écrivais en collaboration avec un confrère, mais effectivement, pour reprendre vos termes, c'était les insolences avant les *Insolences*. C'était une publication interne, à tirage limité. Ce journal était autorisé, mais effectivement, j'étais assez critique. Maintenant, je le trouve innocent. J'étais critique, non pas de la vie religieuse, mais plutôt de son organisation. Dans ce bulletin, je n'ai jamais remis en question la vie religieuse en soi, mais l'organisation que nous connaissions à ce moment-là. J'ai dû interrompre. C'était assez critique pour l'époque. Quand je dis l'époque, je parle de 1955-1956.

La sainteté est un fruit d'automne ; point de printemps, sauf rares exceptions. Il faut longtemps marcher dans la nuit et la contradiction avant d'accéder aux régions sereines. Méprisez plutôt les paix rapides ; elles ne sont point vraies. Méprisez la paix qui serait fruit de capitulations, et mériter lentement la paix des conquérants.

R.-Q. - Tout comme l'enfance, votre tuberculose a eu une influence sur votre écriture...

J.-P.D. - Sûrement ! Je dirais qu'une maladie de ce genre-là pourrait se comparer à l'effet de l'alcool. On dit que l'alcool ne crée rien en ce sens qu'un être humain « en boisson » peut dire des choses qu'il ne dirait pas sobre, mais ça demeure des choses qu'il pensait de toute façon. Positivement ou négativement, il les pensait. De même que l'alcool ne crée rien, la maladie ne crée rien non plus. Elle donne possibilité, elle donne jour, elle donne chance à des richesses, à des talents

ou à des aspects de votre sensibilité intellectuelle ou affective qui ne se seraient pas développés autant, voire même pas du tout, sans votre maladie.

L'autorité durable est celle que l'on tient de son intelligence et de son caractère, car la confiance ne va qu'à l'intelligence et au caractère.

L'intelligence court les rues. Le caractère est fait d'expériences et de vision.

photo 5. Frère Jean-Paul Desbiens, frère mariste. Voir Les [Classiques des sciences sociales](#)

R.-Q. - Et votre carrière d'enseignant, vous voulez nous la retracer...

J.-P.D. - Ma carrière d'enseignant, à proprement parler, a été courte, pour les raisons que j'ai dites. J'avais fait seulement trois mois d'enseignement à Saint-Malo à Québec quand je fus déclaré tuberculeux. Il y a donc eu interruption de six ans. Ensuite les études (trois ans) à Laval. Ma première année complète d'enseignement, je l'ai faite à Chicoutimi en 1958. J'ai fait deux ans à cet endroit puis, une année à Alma.

R.-Q. - Vous enseigniez à quel niveau ?

J.-P.D. - On dirait maintenant le niveau collégial. À Alma, j'ai enseigné en philo I et en philo II. C'était la première année où nous donnions le cours classique au complet. C'était l'année scolaire 1960-61.

R.-Q. - Au niveau de votre métier d'éducateur comme tel, vous avez surtout travaillé et vous aimez travailler avec des adolescents...

J.-P.D. - Je n'ai enseigné qu'à des adolescents ou des post-adolescents. C'est ce que j'aime le plus. C'est ce à quoi je retournerais volontiers, bien que ce ne soit pas facile à dire parce que j'ai un peu perdu contact avec ce que c'est qu'enseigner maintenant. La dernière année où j'ai enseigné, au niveau collégial, c'était en 1978. Cela fait déjà cinq ans.

R.-Q. - On connaît, dans votre vie, votre amour des pauvres. Je risque un lien : est-ce possible que l'adolescence corresponde à un état de pauvreté pour vous ?

J.-P.D. - Je ne voudrais pas faire un jeu de mots... On peut répondre que oui, l'adolescence est une forme de pauvreté. C'est difficile à manier cette idée-là, mais je vais tenter de m'expliquer... L'adolescence est une forme de pauvreté en ce sens que c'est un moment de l'existence où l'on est en manque : l'enfance nous échappe et l'âge des responsabilités, des joies adultes, n'est pas présent ni même accessible. C'est un passage difficile et, en ce sens-là, on peut être pauvre lorsqu'on est adolescent.

R.-Q. - La plupart des étudiants que nous avons rencontrés nous disent que vous aviez un sens inné de l'éducation. Comment vous comportez-vous devant une telle affirmation ?

J.-P.D. - J'étais un bon professeur. J'ai le don de la communication. Je suis capable d'être clair et j'aimais cela ; il faut l'ajouter parce que c'est essentiel dans n'importe quel métier. On fait toujours mieux ce que l'on aime. J'étais certainement un bon professeur. Maintenant, dire que j'étais un éducateur, au sens fort du terme, je le crois aussi, mais c'est plus difficile à affirmer avec la même force. On peut laisser les autres juger là-dessus.

On n'est jamais sauvé que par son métier. Seul le métier sauve.

R.-Q. - Comment devient-on un bon éducateur ? Par formation, vocation ou plutôt par engagement ?

J.-P.D. - Un mot me gêne dans votre énumération : vocation. Je pense en effet que c'est une vocation, pas nécessairement au sens religieux du terme, bien que cela puisse s'assumer par des valeurs religieuses. Oui, c'est d'abord une vocation. Quant à la formation, à mon sens, elle peut confirmer l'aptitude et l'efficacité de la vocation d'éducateur. Elle peut apprendre ou donner quelques trucs, mais, au fond, la formation a bien peu de chose à voir.

Quand à l'engagement, il s'agit d'un concept qui n'est pas très différent de celui de la vocation. Si on veut essayer d'ajouter autre chose, je dirais qu'on est éducateur quand on a beaucoup le sens de l'autre et la volonté de déplier, de développer et d'aider les autres. La volonté d'aider les autres peut paraître prétentieuse ou paternaliste, mais, que voulez-vous, c'est comme ça que les choses se font.

Il y a toujours, dans la vie, des êtres plus jeunes par rapport à des êtres plus vieux ; des êtres plus instruits par rapport à d'autres qui le sont moins ; des êtres plus expérimentés par rapport à d'autres qui sont virginaux et qui commencent. L'éducateur, c'est celui qui, par rapport à un être moins expérimenté, moins instruit, et qui ignore peut-être ses propres virtualités, l'éducateur donc, c'est celui qui les sent, qui les devine, qui y croit et qui a le goût de les faire croître.

L'éducateur, c'est celui qui a le goût de « désaccabler » ceux qui sont « accablés ». C'est aussi celui qui ne propose pas d'exemples trop lourds. Il ne proposera pas Mozart ou Beethoven à un élève qui commence à apprendre le piano. il n'exigera pas non plus la perfection de Mauriac, Racine ou Bernanos à celui qui écrit ses premières phrases. L'éducateur aura la patience de donner ses chances à celui qui est en face de lui.

R.-Q. - Si un éducateur est ce que vous dites, un maître ce serait quoi ?

J.-P.D. - Le maître doit bien se garder d'aimer comme un père ou comme une mère. Alain disait : *Il faut que le maître soit impitoyable*, ce qui n'empêche pas l'amour mais qui en bloque les manifestations sentimentales et ponctuelles. La relation maître-élève doit rompre avec la relation familiale. Dans la famille, la prière gagne. Je ne parle pas ici de la prière religieuse, mais de celle qui fait que l'enfant gagne lorsqu'il dit : *maman, j'ai faim*. Il gagne, non pas parce qu'on va avancer l'heure du repas, mais parce que souvent on lui offre à grignoter, ou on lui donne un amuse-gueule entre-temps. Dans la famille, la prière gagne, mais dans la société, elle perd. Il faut une autre formation, un autre apprentissage à l'enfant. La confrontation avec d'autres lois pour apprendre cette dimension de la vie. L'école permet cela. Retenez ceci : le problème est sourd et muet. Vous aurez beau pleurer, trépigner, jamais vous ne pourrez prier assez pour que Washington devienne la capitale du Canada.

Le témoin n'impose rien ; il s'engage et il engage les autres à s'engager : il les accule à leur liberté. Expliquer, expliquer, c'est ma passion, c'est ma vie. Déplier les choses, déplier les hommes, les mettre debout.

R.-Q. - J'aurais le goût de vous demander ce que vous pensez des « ogues » et des « istes ». Ont-ils vraiment beaucoup apporté au système d'éducation ?

J.-P.D. - Vous parlez des spécialistes, j'imagine, des pédagogues, des sociologues... Je ne voudrais pas être trop facile à ce sujet-là. Je cours le risque de l'être. Je pense qu'ils ont compliqué les choses inutilement. Ils ont introduit des confusions qui ont pu nous porter à penser que de vieilles solutions, de vieux comportements qui avaient fait leurs preuves n'étaient plus bons. Par exemple en ce qui concerne les éléments de la discipline. Ici au Québec, comme nous le faisons sou-

vent, nous nous sommes embarqués rapidement et avec une forme d'enthousiasme adolescent dans le train des écoles de pensée américaines. Touchant par exemple ce qu'on a pu appeler... la *permissivité* ou la non-directivité. On s'est embarqué là-dedans à la suite des Américains qui, eux, souvent ont pris leur distance vis-à-vis de ces écoles-là ou de ces courants de pensée. Alors que nous nous embarquons totalement, comme si c'était *la* solution. On a connu, au Québec, ces dernières années, je ne parle pas de l'année dernière, mais ces dernières années, une école où, au nom de la *non-directivité*, on permettait tout et n'importe quoi. Le maître n'osait plus s'affirmer pour ce qu'il était. En fin de compte, on a permis à ce que j'appellerais des mœurs adolescentes de s'établir sur l'ensemble du territoire comme étant la norme de l'éducation. Alors que nous savons très bien que l'adolescence est un passage. Un passage difficile d'où l'enfant veut sortir au plus tôt. Il n'y a personne qui désire s'établir dans l'adolescence et en faire la règle de la vie, ou la règle de sa vie. Un enfant veut s'élever, justement ; il veut grandir, veut sortir de ce qu'il est.

La langue de la raison est austère, mais elle conduit à la liberté, qui n'est jamais plus grande que notre connaissance. On est libre dans la mesure où l'on connaît, c'est la qualité de notre connaissance qui mesure le degré de notre liberté.

Il faut que l'école redevienne l'école selon l'étymologie du terme : le lieu du loisir, ce qui ne veut pas dire de l'amusement. Quand on parle de l'école milieu de vie, on ne dit pas autre chose. Apprendre à apprendre ne veut rien dire si cela ne veut pas dire donner ou acquérir le goût du savoir. Et apprendre à être ne veut rien dire si cela ne veut pas dire rendre autonome et ouvert.

R.-Q. - Comment vous sentez-vous face aux jeunes des années 80 qui sont beaucoup plus tolérants que ceux des années 60 ?

J.-P.D. - Je suis inquiet à leur sujet. Parfois cela me rend critique et sévère. Ils sont, bien sûr, différents de moi au plan culturel. Je sens une discontinuité et presque une rupture entre moi, ce que j'ai connu, ce que j'ai aimé et eux, ce qu'ils connaissent, ce qu'ils aiment. Je sens une rupture. Peut-être que cela arrive à tout le monde de se sentir ainsi par rapport à la génération qui suit, mais cela me conduit à dire qu'ils sont incultes. On peut dire aussi, je me le fais dire parfois (et j'écoute quand on me dit cela) qu'ils sont cultivés *autrement* et par rapport à d'autres choses. L'univers des masse-médias, par exemple, leur est beaucoup plus familier, beaucoup plus accessible qu'il ne l'est pour moi.

Je pense aussi à la musique. Les comportements collectifs vis-à-vis de la musique sont révélateurs. De ce point de vue-là, je me sens éjecté de la civilisation actuelle. La musique actuelle (je dirais leur musique) n'est pas la mienne et ça, ça définit, ça pose une rupture. Maintenant, qui a raison ? Si cette question-là a du sens. Allez voir.

Les jeunes souffrent d'être parqués entre eux, car l'éducation exige le contact des générations. Beaucoup de ressources et beaucoup d'expérience sont présentement inemployées, parce que l'école s'est insularisée.

R.-Q. - Dans votre imagerie, vous dites que c'est du « barda »...

J.-P.D. - C'est une musique atomisante qui sévit présentement. Ce n'est pas une musique de communication ; c'est une musique qui renvoie les êtres chacun à lui-même. Si le phénomène *disco* signifie quelque chose de profond et de réel (ce que j'ignore au bout du compte) c'est un peu l'enfer : des êtres seul à seul. Chacun est tout seul dans son univers, un peu comme un fœtus dans le ventre de sa mère. Il fait quoi là ? Il est dans l'amnios de l'irresponsabilité. C'est un peu la perception

que j'ai de ce genre de musique. Les lieux où elle se pratique (j'imagine que vous serez d'accord avec moi) empêchent toute espèce de conversation, de communication. Il n'y a plus aucun moyen de penser, même de parler, dans cet univers-là. Il me semble aussi que les mots n'ont plus aucune espèce d'importance dans les chansons. Ce ne sont plus guère que des sons. Ce genre de musique-là, d'après moi, ne permet certainement pas l'amitié. Tout au plus permet-elle la complicité, c'est à dire la simple juxtaposition des êtres. Est-ce que ça porte un jugement sur les jeunes eux-mêmes ? J'aurais plus de difficultés à répondre. C'est peut-être aussi un refuge où ils sont conduits par le genre de société que nous avons fabriquée.

Chaque génération a ses propres défis devant lesquels, en définitive, elle est seule. Blâmer le passé ou s'inquiéter exagérément de l'avenir sont deux formes du même alibi : le refus du seul temps où l'on peut agir, même sans certitude absolue : le présent.

Mais la confrontation d'un jeune avec la bêtise peut le stériliser à jamais. On ne respecte plus rien quand on est trop tôt obligé de mépriser.

R.-Q. - J'aimerais revenir à la tolérance, quelles en seraient les conséquences ?

J.-P.D. - Le plus grand risque c'est la perte d'identité. Même si je suis d'accord pour que l'on aie de la tolérance. Encore que le mot tolérance est irrécupérable de façon positive. On *tolère* ce qu'on est incapable de supprimer. On dit que quelqu'un a une bonne tolérance au bruit, à la boisson, à la pénicilline. Au fond ça veut dire que son organisme surmonte. C'est au départ négatif. Aujourd'hui, on emploie généralement le mot *tolérance* dans un sens positif. Mais il y a une limite à la tolérance. Si elle veut dire que tout est égal, que toutes les conduites sont également bonnes, également fécondes, c'est faux. Non seulement c'est faux, c'est

stérile et meurtrier. Si la tolérance aboutit à ne plus distinguer entre ce qui est fécond et ne l'est pas, c'est la décadence. Il y a des pistes d'avenir qui sont bien connues de l'humanité. On peut tolérer que des êtres s'engagent dans d'autres directions, mais il faut appeler les choses par leur nom. Il faut admettre qu'il y a des pistes qui augmentent l'homme et d'autres qui le bloquent. Il y a beaucoup de drames qui surviennent dans la trentaine et qui sont le résultat de choix qui ont été faits dans la tolérance dix ou vingt ans plus tôt. Par trop de tolérance, on peut se bloquer toutes les issues. À force de tolérer, on ne sait plus qui on est.

Affirmer c'est dire fortement quelque chose. Qu'est-ce donc que les étudiants nous disent ? Ils nous ont dit : leur solitude, leur peur, leur patience et leur volonté de participer. Du même coup, ils nous ont révélé notre propre solitude, notre faiblesse, notre désarroi et, parfois, la dureté de notre cœur.

R.-Q. - En 1960, au moment où vous étiez à Alma, il y a eu la parution des *Insolences*...

J.-P.D. - Les *Insolences* sont sorties en septembre 1960, j'étais donc en pleine activité d'enseignement. Non seulement mon souvenir mais aussi mon sentiment à ce moment-là, c'est que les étudiants ont été corrects et même plus que cela : je dirais qu'ils ont été naturels. Je pense bien qu'ils n'étaient pas mécontents de cet événement-là, de ce phénomène-là. La plupart en éprouvait une espèce de fierté. Je crois que j'aurais eu le même sentiment si j'avais été au même bout de la relation. Ce qui demeure dans mon souvenir, je l'ai dit à l'époque, c'est que les étudiants sont demeurés naturels, spontanés et ouverts.

R.-Q. - La légende veut que ce soient des étudiants qui aient véritablement démasqué le Frère Untel, est-elle juste ?

J.-P.D. - Ce n'est pas juste ; c'est une légende comme vous dites. Il y a bien eu ce canular à l'Université de Montréal où on avait engagé un comédien professionnel pour me personnifier. Ça a marché. Tout le monde a cru que c'était moi. Une bonne farce étudiante. Mais l'identité réelle du Frère Untel c'est moi-même qui l'ai révélée. Ça n'a pas été longtemps un secret étanche. Beaucoup de monde ont su rapidement qui était le Frère Untel.

R.-Q. - Pour les moins de trente ans, resituez-nous les *Insolences*. Que dénonciez-vous, quel était le climat social et jusqu'où cette histoire-là est allée ?

J.-P.D. - Quelqu'un qui a trente ans aujourd'hui (qui avait donc une dizaine d'années au moment des *Insolences*) ne peut imaginer ce que c'était le Québec d'avant 1960. Ne remontons pas à Maria Chapdelaine. Restons-en à 1960. Il est impossible de s'imaginer la réalité du Québec au sortir du duplessisme.

Ça veut dire quoi ? D'abord que les gens s'exprimaient très peu. Ensuite, il y avait une oppression idéologique qui n'était pas féroce, pas physique ni violente. Elle était savante et surtout, installée depuis longtemps. C'est d'abord ce que je dénonçais dans les *Insolences*, cette atmosphère culturelle et religieuse. Beaucoup plus que le *joual*. Il y avait une espèce d'aliénation de la société vis-à-vis du pouvoir politique et du pouvoir religieux. Pour mieux vous faire saisir la réalité ; j'accumulerai des détails. Par exemple, si l'on pense au domaine de l'éducation, tout le système scolaire était *privé* (sauf à l'élémentaire) par rapport à *public* qu'il est devenu. Il n'y avait aucune espèce de co-éducation, c'est-à-dire garçons et filles dans la même classe. À titre d'information, j'ajouterai qu'il y a toujours eu co-éducation au Québec au niveau élémentaire.

Au secondaire, cependant, cela coupait carré. Les gars d'un bord, les filles de l'autre. Aujourd'hui, plus personne ne se pose de question. Il est tout à fait normal de se retrouver garçons et filles dans la même classe, à tous les niveaux.

En ce qui concerne les religieux, les religieuses, les prêtres, pensons au costume, au port de la soutane, aux interdits, aux tabous. Même si on abuse aujourd'hui de ce terme, il faut admettre qu'il y en avait effectivement des puissants qui régnaient.

Pensons au mariage ou plutôt au divorce par rapport au mariage. Je ne dis pas que c'est un gain net que le divorce soit devenu une formalité. Mais en 1960, il était pratiquement impossible qu'il y en ait. J'ajouterais évidemment certains comportements sexuels : la fille enceinte, c'était une fille déshonorée, que l'on rejetait, que l'on cachait.

En ce qui concerne l'équipement, la *gadgeterie*, avant et après 1960, c'est deux mondes. Je pense ici à la télévision (qui commençait à peine) comparativement à la radio, qui était largement répandue. Pensons aux voyages, aux déplacements physiques. Encore en 1960, c'était une aubaine et une forme de curiosité que de se réunir pour entendre quelqu'un nous raconter son voyage en Europe. Aujourd'hui, une jeunesse de 18 ans peut être allée en Europe deux et trois fois. On n'en parle même plus.

Les grands organismes, entre autres les syndicats, étaient des organismes catholiques avec aumônier attitré. Tout cela est changé. Le visage (la physionomie de l'éducation) est complètement changé. En 1960, au Québec, il y avait 110 Écoles Normales. Aujourd'hui il n'y en a plus une seule. Tout se fait à l'université. Je pourrais continuer indéfiniment. J'irais jusqu'à dire ceci : je peux prétendre avoir connu Maria Chapdelaine, le monde de Maria Chapdelaine, la civilisation de Maria. Mon père, lui, était contemporain biologiquement de Maria. Entre mon père et moi, et entre mon père et Maria Chapdelaine, il n'y a, à toute fin utile, aucune rupture. Mais entre **l'univers socioculturel** et politique dans lequel nous sommes actuellement, et celui de 1960, c'est une rupture qui n'est la faute de personne mais qui n'en est pas moins une rupture.

R.-Q. - Dire que les *Insolences* étaient votre cri de rupture, à vous et à 150 000 autres, serait une exagération... Il y avait des choses qu'il fallait rompre...

J.-P.D. - Il y avait des choses qu'ils fallaitaient rompre, il n'y a pas de doute. La meilleure image qui me vienne serait celle-ci : lorsqu'un adolescent dit à ses parents : *je quitte la maison, je m'installe ailleurs*, c'est un phénomène, un comportement naturel et souhaitable, mais qui représente une rupture, même si au bout du compte, et au bout d'un certain chemin, l'adolescent revient pas mal à son point de départ. C'est une rupture qui doit se faire. Dans une société, est-ce que ce n'est pas un peu ce phénomène qui se produit ? On peut soutenir cette comparaison.

En 1960, au Québec, la société, travaillée par des forces diverses, (et cela datait ou s'exerçait et se développait depuis la guerre 1939-45) était mûre pour autre chose. Les *Insolences* dans cet éclatement-là ont joué leur rôle. Elles ont hâté un peu mais surtout contribué à organiser une nouvelle vue de la société. Vingt-cinq ans après, on peut déplorer que dans cette vaste opération des choses et des valeurs ont été perdues. Ma foi ! c'est un peu fatal. Quand tu passes de l'adolescence à l'état adulte, (pour revenir à cet exemple-là) tu perds un peu les charmes de l'enfance mais il faut que ça se fasse.

*On n'écrit pas pour les arbres ; on écrit pour parler aux hommes. Est-ce donc si malin d'être un homme et d'écrire comme on parle. Et puis, bien sûr, d'avoir du coeur. Mais cela même, est-ce donc si malin ? Est-ce donc si malin d'avoir du coeur. J'ajoute que j'étais frère enseignant. On n'était pas habitué à les entendre ceux-là. Les entendre moquer, oui, mais les entendre parler eux-mêmes, non. Voilà, il me semble, les ingrédients de ce succès. Il n'entre qu'une pincée de levure pour beaucoup de farine dans un pain. Le mérite objectif des *Insolences* fût d'être la pincée de levure.*

R.-Q. - J'aimerais revenir au joul ou plus positivement à la langue française, les *Insolences* ont soulevé des choses, un sentiment de fierté...

J.-P.D. - Des choses énormes et durables. Un souci, une préoccupation permanente de la qualité de la langue. L'aboutissement imprévisible des *Insolences*, c'est la loi 101. À l'époque, je demandais au plus haut niveau politique de protéger la langue par une loi, comme on le faisait pour les truites, les originaux. C'était en 1960 une demande irréalisable. La loi 101, c'est la réalisation de ce que je n'aurais pu envisager comme possible. Il ne faut pas dire pour autant que le problème est réglé, bien qu'il le soit largement. Nous avons encore des faiblesses *langagières*, comme toute autre société, mais, en substance, c'est une affaire réglée que l'affaire du *joul*.

Actuellement, je vois beaucoup plus la menace au niveau de la confusion intellectuelle, entretenue encore et à son tour par les masse-médias. J'ai beaucoup plus d'agacement et d'indignation au sujet de la confusion mentale, de la confusion intellectuelle, que par rapport au débrailé relatif et beaucoup moins agressif qu'il était en 1960. L'ignorance entraine pour une bonne part dans le *joul*. Maintenant il faut mettre de l'ordre dans ce que nous savons.

R.-Q. - Les manifestations ou plutôt l'engouement populaire pour les *Insolences* a été très fort. Des gens ont dit, vous aimez plus que Maurice Richard, on peut donc parler de phénomène sociologique...

J.-P.D. - C'est d'abord par le tirage que l'on peut vérifier votre affirmation. C'est un fait que pour le Québec, un tirage de 150 000 exemplaires est une indication d'un phénomène sociologique important. Malgré le fait que toute l'année qui a suivi la publication des *Insolences* j'étais sous le coup d'une interdiction totale (ce qui veut dire que d'aucune façon je n'alimentais moi-même le mouvement) il y a eu en plus, et parallèlement au tirage, des réactions écrites, à la radio, à la télévision de façon quasi quotidienne. Il y eut aussi une correspondance abondante. Écrire une lettre, quand on n'est pas organisé comme dans un bureau, c'est un gros

effort. Malgré cela, durant cette période, j'ai reçu quelque 5 à 600 lettres. Elles étaient longues, et provenaient de toutes les couches de la société. Des intellectuels, des ouvriers, des jeunes, des vieux m'écrivaient. Il en venait de tout le Québec. Je pense bien qu'on peut mesurer l'ampleur du phénomène à partir de cela.

R.-Q. - J'ai remarqué en lisant cette correspondance que les femmes, les mères de famille vous écrivaient beaucoup...

J.-P.D. - En effet. Est-ce là un trait propre aux femmes ? Je serais porté à le penser. Au Québec, et pour les années dont on parle, ce qui nous ramène à 25 ans en arrière, les femmes étaient, tout compte fait, plus instruites que les hommes, plus portées à la réflexion et plus *écrivaines*. J'ai à l'esprit des souvenirs précis de mères de famille qui prenaient occasion des *Insolences* pour se raconter, elles aussi. Il y a dans cette correspondance des choses surprenantes comme révélation d'un long silence et aussi d'une longue souffrance.

Telles furent beaucoup de femmes de cette génération, elles « prenaient soin » en attendant « d'être pris soin » à leur tour. Et si on les « prenaient soin », elles le recevaient comme une faveur. Dès qu'elles croyaient ne plus donner, elles se jugeaient chanceuses de n'être pas abandonnées.

R.-Q. - On a vu naître toute une famille Untel..

J.-P.D. - Sœur Unetelle, Père Untel, Vicaire Untel, Curé Untel. C'est un aspect moins positif, ou en tout cas moins agréable du phénomène. Il y a là une forme de mimétisme qui n'est pas très glorieuse.

R.-Q. - En plus de l'écriture, il y a eu d'autres formes de manifestations. Il y a même un restaurant qui porte votre pseudonyme...

J.-P.D. - Au départ, c'est surtout dans des événements comme les festivals que ce phénomène a eu lieu. Je me souviens, entre autres, de monuments de glace au Carnaval de Québec. J'étais d'ailleurs allé les voir avec l'abbé Gérard Dion. On m'a aussi dit, que certains chars allégoriques à la fête de la Saint-Jean-Baptiste, logeait le personnage du Frère Untel.

R.-Q. - Etes-vous allé voir la revue écrite autour des *Insolences*...

J.-P.D. - Évidemment non. La revue s'appelait *Henni soit qui joual y pense*. C'était au Rideau Vert. Edgar Fruitier y tenait le rôle du Frère Untel. J'ai le disque qui reprend toutes les pièces chantées de la revue.

R.-Q. - Un disque, il y en a eu un autre...

J.-P.D. - Un « 45 tours ». C'était plutôt sympathique, mais ça, ne relevait pas du grand Art...

R.-Q. - Comment réagit-on face à de telles choses, face à l'ampleur du phénomène ?

J.-P.D. - On est bien obligé de prendre de la distance vis-à-vis d'un pareil phénomène, même si elle n'est pas totale. Même aujourd'hui, après 25 ans. Distance en ce sens qu'on s'approche du point où le phénomène en question ne vous concerne plus. Il concerne une tierce personne. On ne peut pas s'en détacher complètement, parce qu'on ne se distance jamais totalement d'une chose qu'on a faite même si elle a sa vie propre. Le souvenir de mon vécu à cette époque, c'est que

j'ai rapidement développé cette distance. Je continue à l'avoir. Récemment, (11 juillet 83) on parlait à la T.V. du congrès des Jeunes Libéraux et on y mentionnait que Daniel Johnson citait le Frère Untel. C'est surprenant ; c'est flatteur, mais aussi, c'est étrange. Enfin, je trouve cela étrange, parce qu'il ne me viendrait pas à l'idée que cela puisse se produire. Le sentiment d'étrangeté domine.

R.-Q. - En quelle année vous a-t-on décerné le prix de la liberté et pourquoi ?

J.-P.D. - En 1961, au mois de juin, je pense. *Cité Libre* et *Liberté* avaient décidé, et pour la première fois cette année-là, de décerner ensemble un prix dit de la liberté. C'est le Frère Untel qui a été le premier récipiendaire de ce prix. Le prix avait été accordé à titre de reconnaissance littéraire et sociale du phénomène des *Insolences* qui avait, à ce moment-là, un an d'existence.

R.-Q. - On raconte que c'est votre acceptation du prix de la liberté qui a été la goutte qui a fait déborder le vase...

J.-P.D. - Oui, d'une certaine façon, l'attribution de ce prix, et surtout mon acceptation, a été la goutte de trop. J'étais, cette année-là, sous le coup d'une interdiction d'écrire, de parler à la radio ou de paraître à la télé ; bref, de me manifester de quelque façon que ce soit... J'étais donc sous le coup de cette interdiction. Mais comme tout cela était vieux d'un an, j'ai cru que je pouvais, sans provocation vis-à-vis de mes supérieurs, accepter le Prix de la Liberté. Ç'a été plutôt mal interprété et c'est pour cela que je dis que ç'a été la goutte d'eau. Dans le mois et demi suivant la machine a donné ses effets. Ç'a été l'exil. Je pense vraiment que ce qui m'est arrivé à ce moment-là mérite le terme d'exil et cela, même si je sais très bien qu'avant et après, il y a eu des exils beaucoup plus dramatiques.

R.-Q. - Vous avez donc vécu d'autres exils ? La pauvreté et la maladie pourraient être de ceux-là ?

J. -P. D. - Oui, et je le disais tout à l'heure, même si le mot exil ne m'est pas venu à l'idée. Un autre nom de l'exil, c'est le rejet, que le rejet soit réel ou que tu le vives comme tel. Tu peux te sentir rejeté par quelqu'un, ce qui ne veut pas dire que cette personne te rejette effectivement. Il est peut-être simplement plus gros ou plus fort que toi. C'est un peu comme l'éléphant qui écrase une fourmilière, il ne déteste pas les fourmis pour autant ; il ne les voit pas.

J'en ai aussi retiré des ennuis et des durables. Au moment d'être courageux, on est porté à une espèce d'exaltation, mais ensuite, il faut monnayer seul et sans exaltation, les conséquences de son action. Courageux d'ailleurs, je ne le fus qu'à demi, et inconsciemment. J'ai plongé sans savoir que l'eau serait froide. Ensuite il a fallu nager, chose qui s'apprend dans l'eau.

R.-Q. - Au sein de votre communauté, les *Insolences* ont, malgré tout, été assez bien accueillies. Les sorties publiques les plus fortes sont réellement venues de l'épiscopat...

J.-P.D. - En effet, c'est une certaine partie de l'épiscopat qui a réagi assez fortement ; une partie du clergé aussi d'ailleurs. Dans ma communauté, je peux dire que le livre a été bien reçu, sauf chez un certain nombre. Mais, majoritairement dans ma communauté, les *Insolences* ont eu un bon accueil. Ce ne fut pas le cas de mes Supérieurs de Rome qui, eux, étaient très loin de cette affaire et pouvaient difficilement s'expliquer tout cela.

Il faut dire aussi, qu'en 1960, l'âge moyen chez les Maristes était relativement bas. Je crois que c'était autour de trente-huit ans. Il y avait donc dans la communauté un grand nombre de jeunes frères, de jeunes hommes de vingt à trente-cinq

ans. Il est facile de comprendre que ce groupe-là était largement favorable au type de réactions que j'exprimais dans les *Insolences*.

photo 6. Quelques jours après la parution des Insolences du Frère Untel, en compagnie de Judith Jasmin, de Radio-Canada. Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

R.-Q. - On connaît maintenant l'interdit qui pesait sur vous ; que s'est-il passé pour que vous puissiez faire une entrevue avec Judith Jasmin à Radio-Canada, dans le cadre de l'émission Premier Plan ?

J.-P.D. - Replaçons d'abord cette entrevue dans son contexte. C'est arrivé deux mois après la parution des *Insolences*. C'est à cause de l'intervention personnelle du Cardinal Léger que l'interdit où j'étais a pu être levé, mais uniquement pour cette circonstance. Le Cardinal avait demandé à me rencontrer et c'est après une longue conversation qu'il a entrepris des démarches pour faire lever l'interdit. Dans son esprit, je crois qu'il s'agissait de témoigner que l'Église du Québec n'écrasait pas, n'empêchait pas à tout prix l'expression d'opinion et un phénomène comme celui du Frère Untel. Je pense qu'il y avait un peu de stratégie dans tout cela.

R.-Q. - Avez-vous vous-même sollicité le Cardinal ou était-ce un mouvement spontané de sa part ?

J.-P.D. - Ce fut un mouvement spontané de sa part. C'est lui-même qui a décidé cette intervention. Il m'a d'abord convoqué à Montréal et ensuite il a demandé à mon Supérieur Provincial de m'autoriser à participer à cette émission. Le Cardinal ne s'est jamais caché de cette intervention et de cette stratégie. Il a même affirmé

publiquement quelques années plus tard qu'à cette occasion il avait mis sa tête sur le billot ; mis son chapeau de Cardinal en jeu, si vous voulez. En m'autorisant, ou plutôt en me demandant de paraître à la télévision, il risquait que je tombe dans une espèce de surenchère, que j'en remette par rapport à ce que j'avais déjà écrit. Il a toujours défendu l'hypothèse devant ses collègues et ma communauté que j'étais malcommode mais pas tout à fait horrible. C'était sa gageure à lui. D'aucune façon il ne m'a dicté ce que je devais dire. Il a donc effectivement couru un risque et comme il le disait lui-même : *mis son chapeau sur le billot*.

R.-Q. - Lorsque vos supérieurs vous ont informé que le Cardinal Léger voulait vous rencontrer, quelle a été votre réaction ?

J.-P.D. - Bien qu'on ne puisse pas dire que j'avais peur de l'entrevue (d'une certaine façon j'étais content qu'elle se produise) je savais que le moment serait difficile. Je n'avais jamais rencontré de cardinal, encore moins le Cardinal Léger qui demeure une personnalité marquante du Québec. Je ne dis pas que je me suis rendu là en fanfaron mais non plus avec crainte. J'étais grave, je savais que la circonstance était sérieuse mais je n'ai pas souvenir d'avoir paniqué à ce moment précis.

R.-Q. - Tout le monde connaît assez bien la suite des événements. En fait, il n'y a qu'un mot pour qualifier clairement ce qui vous est arrivé : exil. Bien sûr vous avez étudié et complété votre doctorat en philosophie mais vous avez aussi écrit, ce qui, pour moi, est votre plus belle écriture : *Sous le soleil de la pitié*. Était-ce une façon de vous purger de toute cette aventure ?

J.-P.D. - L'idée d'écrire ce qui est devenu *Sous le soleil de la pitié*, je l'avais avant de partir pour l'Europe. C'est André Laurendeau qui m'avait suggéré d'écrire une espèce de réflexion sur moi-même, une espèce d'autobiographie. Quand je suis parti pour l'Europe, je ne savais pas combien de temps j'y resterais, parce que mes Supérieurs ne me l'avaient pas dit. J'y suis resté trois ans : une année à Rome, où j'ai étudié la théologie, et deux années à Fribourg, en Suisse, où j'ai complété

mon doctorat en philosophie. Ce qui veut dire que ma principale occupation intellectuelle et ma principale occupation tout court, ce fut l'étude. C'est en Europe que j'ai écrit la majeure partie de *Sous le soleil de la pitié*. Vous employez le mot *purge* Tout phénomène d'écriture, a toujours un peu cet effet-là. Ce n'est pas toujours facile de démêler tout cela après coup, mais je crois bien que cela se serait produit de toute façon.

Le livre aurait été différent parce que les circonstances auraient été différentes. Je pense que je l'avais « dans le bras » et encore une fois Laurendeau, qui exerçait une grande influence sur moi, m'avait un peu soufflé l'idée. Il serait venu mais il serait différent. Il reste que les trois années passées en Europe ont coloré ma façon de vivre la période que j'appelle *post-Insolences*.

Je sue toute l'encre de mon cerveau. Il faut être vicieux pour faire une thèse à 37 ans. On rédige un chapitre, on le soumet au patron, on attend deux ou quatre semaines après son verdict, on exécute les corrections suggérées, on est soumis, on est respectueux, on sait où est le gros bout du bâton.

À moins d'être vraiment malchanceux, je boucle en juillet. Et hop le pays ! Je ne ferai pas un kilomètre de trop pour rentrer : le plus court que je veux. J'ai hâte comme un gosse à Noël. Ce n'est pas malin, mais c'est comme ça. Et si par malheur je ne peux terminer avec le semestre d'été, je rentre quand même en juillet, quitte à revenir à Fribourg pour terminer au semestre d'hiver 64-65. Pas question de passer un autre été dans ma chambre, loin de tout mon monde.

Si je pouvais écrire, je dirais ceci : le Frère Untel est toujours vivant, toujours frère. Est-il soumis, couché, debout, aplati, révolté, content, malheureux, brainwashé, on en sait rien. Je propose qu'on attende pour en juger qu'il s'explique lui-même si jamais il le fait.

R.-Q. - L'exil terminé, c'est au Ministère de l'Éducation que l'on vous retrouve. Pouvez-vous nous situer tout cela... En fait, parlez-nous du pourquoi, du comment...

J.-P.D. - Durant la dernière année où j'étais en Europe, en 1964 pour être précis, certains hauts fonctionnaires étaient entrés en communication avec moi pour m'offrir un poste au nouveau Ministère de l'Éducation...

R.-Q. - C'était sous quel gouvernement ?

J.-P.D. - C'était sous le gouvernement Lesage. Donc, j'avais eu des offres fermes et écrites. J'étais encore en Europe et toujours sous le coup de l'interdiction. Je ne savais pas si je pourrais entrer au pays et je ne savais pas non plus si je pouvais accepter cette offre qui m'était faite et qui, je dois le dire, m'intéressait.

En revenant au pays, en juillet 1964, j'ai demandé à mes Supérieurs si je pouvais accepter l'offre du Ministère. Le Provincial m'a dit que oui. Dès septembre, j'étais fonctionnaire au Ministère de l'Éducation qui venait tout juste d'être créé. J'y ai exercé des fonctions diverses. C'était une équipe en formation. Le gros de mon activité a consisté en deux choses : mettre sur pied ce que l'on appelait à l'époque le Cours Préparatoire aux Études Supérieures qui était en fait une douzième année de scolarité. Ça été ma première responsabilité. Ensuite avec une équipe relativement restreinte nous (et là je dis bien nous) avons mis les

C.E.G.E.P.S. sur pied. Je m'occupais surtout des programmes et du régime pédagogique.

R.-Q. - Ce devait être une ambiance, une atmosphère de travail spéciale, stimulante, surtout pour vous, qui aviez été l'amorce d'une réflexion sur notre système d'éducation...

J.-P.D. - Elle était stimulante. Cela a été comme tout le monde en convient, l'âge d'or de cette période que l'on a appelé la Révolution tranquille. Le Ministère était en pleine formation. Il y avait beaucoup de dynamisme. J'ajouterais aussi que nous étions portés par la population. L'opinion publique voulait depuis longtemps cette réforme. Comme on le sait, la Révolution tranquille a d'abord entièrement **porté là-dessus**. C'est la réforme scolaire qui a confisqué pendant cinq ou six ans la réalité financière et psychologique de la Révolution tranquille. Ça été une époque de création. Il y avait beaucoup de souplesse dans les structures parce que ça commençait, ce n'était pas lourd. C'était exaltant. Je pense que c'est une chance d'avoir connu cette époque du Québec et du fonctionnarisme québécois.

R.-Q. - Il devait quand même y avoir quelques difficultés...

J.-P.D. - Ça a l'air un peu bête de vous dire ce que je vous dis-là, mais à l'époque, nous faisons ce que nous voulions. Encore une fois, les structures étaient beaucoup plus souples que maintenant et nous étions réellement portés par la population, nous répondions à un besoin.

R.-Q. - Aviez-vous l'impression de travailler à une tâche pour enrichir les pauvres, un peu comme un Robin-des-bois ?

J.-P.D. - L'image ne me serait pas venue à l'esprit. Elle est un peu extravagante. Ce que je veux dire, c'est qu'il y avait non seulement chez moi mais chez la majorité de ceux qui composaient l'équipe du nouveau ministère cette volonté de

rendre un service, d'assurer un service à l'ensemble d'une population, sans distinction de barrières géographiques ou financières. Nous cherchions à abaisser et même à rendre la barrière financière inopérante.

Je suis persuadé que nous avons pris, à l'occasion de cette immense aventure, une avance considérable en tant que société. Il y a peu de sociétés contemporaines qui aient investi autant que la nôtre dans l'éducation.

R.-Q. - Est-ce à cette époque que vous avez animé une série *Jeunesse à Radio-Canada* ?

J.-P.D. - C'est en 1964 que Radio-Canada m'a demandé d'animer une série de treize semaines qui s'appelait *Les 15/25*. Quand je suis arrivé dans l'équipe, le tournage était complété. Il s'agissait d'enquêtes où les jeunes exprimaient leurs sentiments, leurs états d'âme. Je faisais les textes de liaison ; j'étais un peu comme un maître de cérémonie. Pour participer au montage de la série, je me suis tapé tout le matériel déjà tourné. Cela a été mon véritable premier contact prolongé avec ce médium. Il y avait aussi ma participation à différentes émissions pour des entrevues, des émissions de promotion sur l'éducation. J'en ai fait quelques dizaines.

R.-Q. - Aimez-vous la télévision ?

J.-P.D. - La télévision me terrorise... Vous le savez, vous qui êtes là-dedans, mais vous n'avez peut-être pas l'occasion de le dire, c'est une technique lourde ; lourde et dévoratrice de temps. Dévoratrice pour ceux qui la font, mais aussi pour ceux qui comparaissent.

R.-Q. - Ne vous apparaît-elle pas comme trop instantanée, trop fardée ?

J.-P.D. - Si on essayait de caractériser les trois grands média de communication, je pense qu'il me serait plus facile de répondre. Il y a l'écriture, ou la presse écrite, la radio et la télévision. Ce qui caractérise la télévision, c'est la force de l'impact en même temps que son ambiguïté et sa superficialité. Les caractéristiques de la radio résident dans sa rapidité, sa souplesse, en même temps que son intellectualité. Je veux dire que l'écoute de la radio exige un effort intellectuel plus grand que ce que demande la télévision, en ce sens que la radio s'adresse à l'oreille. Les anciens philosophes estimaient que l'oreille était le sens de la discipline. Discipline ici veut dire : *apprendre des choses* ; on dit la discipline mathématique, littéraire. Les anciens disaient même qu'entre la cécité et la surdité, la surdité serait pire quant à ses conséquences sur l'équipement intellectuel.

La presse écrite, elle, permet de la distance, du retour, l'exercice de la critique. C'est ce qui en fait le plus austère des trois grands moyens de communication. Une société où il n'y aurait que la radio et la télévision serait terriblement appauvrie.

Pour revenir à la télévision, je n'ai pas de reproche en soi à lui faire ; elle représente un progrès et un très grand. Il reste que c'est un moyen superficiel comparé aux deux autres. Je formulerais cependant deux remarques par rapport à la télé. Premièrement, j'aimerais qu'il y ait une véritable critique écrite de la télévision dans les journaux. Curieusement, la télévision demeure un média qui reçoit très peu d'attention de la part d'une critique un peu structurée et constante.

L'autre remarque vise l'ambiguïté de la télévision, qui est celle de l'image en général. On dit qu'une image vaut mille mots. C'est faux. L'image vaut mille mots quand elle s'accompagne, avant ou après, de mille mots. Une image nue, une image brutale veut dire n'importe quoi. Des études chez certains peuples d'Afrique qui voyaient des émissions pour la première fois le confirment. J'ajouterais bien aussi que le terrible danger qu'elle nourrit, c'est l'abstraction. La télévision permet de voir des choses que l'oeil humain nu ne verrait pas. L'oeil nu, c'est-à-dire non équipé d'une caméra, d'une lentille ou d'un filtre. Il n'existe sur terre aucun visage de 19 pouces de long, pourtant on en voit couramment à la télévision ou au ciné-

ma. Jamais un oeil humain nu ne peut embrasser une foule de 500 000 personnes. Par la TV on le peut. Ce fait n'est pas, en soi, une perversion. Il reste que ça habitude à ne plus savoir se servir de son équipement naturel. La télévision risque de diminuer la capacité de conceptualiser et de maintenir une attention un tant soit peu prolongée. Il y a donc là un risque d'affaiblissement et d'appauvrissement de l'être humain, *télévisionnaire* pendant 40 à 60 heures par semaine.

R.-Q. - Puisque nous parlons de communication on pourrait parler un peu de votre expérience à *La Presse*...

J.-P.D. - C'est à l'époque où il y avait le poste de vice-président à l'information à l'intérieur de *La Presse*. Ce relationniste a donc eu l'idée de me demander si le poste d'éditorialiste-en-chef m'intéressait. J'ai hésité un bon bout de temps. J'étais au Ministère et j'aimais ce que je faisais. J'avais aussi d'autres offres qui, elles aussi, m'intéressaient. Finalement, j'ai accepté celle de *La Presse*.

J'ai trouvé l'expérience très sévère, très dure. J'ai été deux ans à *La Presse*. J'avais tout à faire en même temps. J'ai dû faire l'apprentissage de la ville. Je n'avais jamais vécu à Montréal. Donc, j'avais ce premier apprentissage à faire en plus de celui d'un métier nouveau pour moi et de ce métier-là, qui est très exigeant et très difficile. En plus, je peux dire qu'on a été « étrennés ». Presque tout de suite après mon arrivée, ce furent les événements d'octobre 70. Puis ce fut une grève de six mois. J'ai trouvé cela, je le répète, sévère, exigeant et épuisant. Comme toute expérience que l'on assume, une fois qu'elle est faite, on est heureux de l'avoir dans ses bagages.

R.-Q. - En passant à *La Presse*, vous vous trouviez à élargir votre publie ; est-ce que ce facteur a pesé dans votre décision ? Votre besoin de dire l'a-t-il emporté ?

J.-P.D. - Incontestablement, c'est un des motifs et j'irais même jusqu'à dire *le* motif qui l'a emporté. J'ai hésité avant de faire mon choix parce que justement j'étais devant un choix positif. J'étais encore dans une courbe de carrière ascen-

dante au Ministère. Ce n'est pas par rejet ou par échec dans mon travail en éducation que j'ai accepté autre chose. Des deux côtés, le tableau était positif. La raison que vous invoquiez a été déterminante. J'avais la volonté (ou la prétention ou l'illusion) d'augmenter ma surface sociale, mon pouvoir d'intervention.

R.-Q. - Dans un article paru à l'époque vous dites : J'ai perdu la foi journalistique. Qu'est-ce que c'est au juste la foi journalistique...

J.-P.D. - J'ai sans doute dit cela... je ne le renie pas, mais ça demanderait d'être nuancé.

Voyant le métier de l'intérieur, et tel que je suis fait (ce qui ne signifie pas uniquement des qualités), l'exercice de ce métier me paraissait superficiel et gênant. Gênant dans le sens suivant : la structure de ce métier vous entraîne à faire office de commentateur universel. Ce rôle me paraissait disproportionné ou commandant une forme de superficialité qui m'ennuyait pour dire le moins. Peut-être que je rationalise un peu la phrase que vous citez, mais c'est ce qu'il m'apparaît important de dire.

R.-Q. - Vous avez donc été confronté au problème de l'écriture de consommation instantanée...

J.-P.D. - Cet aspect-là était lourd pour moi parce que je n'ai pas l'écriture rapide sauf pour certains sujets ou pièces d'écriture plutôt rares. L'obligation d'écrire quasi quotidiennement me pesait. D'autre part, et par un mélange de raisons (dont mon tempérament et la nature des événements qui se sont passés au Québec dans ces mois-là) j'étais amené à réaliser la légèreté et la *superficialité* de ce type d'écriture en regard de la complexité des événements qu'il nous fallait commenter, analyser ou critiquer. J'avais le sentiment d'être un peu la mouche du coche ; d'être celui qui donne des conseils, mais qui n'a aucune responsabilité réelle dans l'administration ou le développement des choses de la cité, ou même de la Planète. Ça me paraissait prétentieux, écrasant. En disant cela, je ne diminue pas la nécessité et la légitimité de cette fonction sociale. Moi-même, je demeure un grand

consommateur d'analyses faites par d'autres. Mais les faire moi-même et surtout à ce rythme-là m'est apparu un peu dérisoire.

Écrire dans un quotidien, c'est agir ; et agir, c'est choisir. Les choix sont difficiles et toujours contestables. Ce sont les limites, dans n'importe quel domaine, qui acculent au choix. Je dis bien les limites, et non pas les richesses. Plus on est riche de temps, d'intelligence ou de puissance, moins vite on est acculé au choix.

R.-Q. - Comment réagissez-vous au jugement des lecteurs ?

J.-P.D. - Ça aussi c'était une pression nouvelle. J'avais déjà eu des réactions vis-à-vis de mon écriture. Ces réactions venaient à la suite d'une écriture que j'appellerais unique, un bloc d'écriture.

Dans un journal les réactions portent sur ce que vous venez de faire et risquent de vous inhiber pour ce que vous devrez faire le lendemain ou le surlendemain. Si, ayant traité un sujet de telle ou telle façon, vous recevez des réactions favorables vous risquez de suivre trop longtemps et peut-être avec complaisance une même piste. L'inverse est aussi vrai. Vous pouvez avoir « frappé juste » et recevoir des réactions très négatives, écrites ou verbales, qui risquent de vous faire dire : « je me suis trompé ! » ou encore « je n'ai pas le courage de continuer dans cette direction-là ». C'est un aspect du métier qui m'était difficile : Le 6 février 71 j'écrivais :

Comment se fait-il que moi, fils de pauvre, moi, qui ai toujours travaillé publiquement et pour les pauvres, moi, qui ne désire ni argent, ni pouvoir, je sois l'objet de tant de haine écrite ou téléphonique ? Comment cela se fait-il ? À qui ai-je donc nui ? Qui ai-je exploité ? Et au nom de quoi aurais-je exploité qui que ce soit ? Je me sens rejeté au point que je n'ose plus me montrer en public. Névrosé que je suis ? Pas plus qu'un autre.

R.-Q. - Vous êtes un bourreau de travail...

J.-P.D. - Je suis *work oriented* au point de négliger et même de mépriser les contraintes élémentaires de la nourriture, du sommeil et de la fatigue tout à fait normales. Quand je fais un bi, je le fais. Le mot bi est un vieux mot qui veut dire corvée et le nom de Desbiens origine de là. C'est un destin !

R.-Q. - Quelle est votre définition d'un intellectuel ?

J.-P.D. - Encore une question difficile. Je vais peut-être vous surprendre si je dis en partant que le mot *intellectuel* n'a guère plus de cent cinquante ans d'existence dans la langue française. C'est peut-être une remarque pédante, mais elle est aussi documentaire ! Quand on dit *intellectuel*, on pense d'abord à l'opposition entre *intellectuel* et *manuel*, au sens où l'on dit travailleur intellectuel et travailleur manuel. Si l'on s'en tenait à cette distinction-là, il y aurait dans nos sociétés actuelles beaucoup plus d'intellectuels que de manuels. Autrement dit, les intellectuels seraient en majorité. Ce n'est pas ce sens-là qui fait l'objet de votre question... Si l'on parle d'intellectuels, on parle de cette minorité, dans toutes les sociétés, qui joue un rôle de recherche et de critique.

Là encore, il faut distinguer. Il y a (et là je parle pour mon propre compte) les intellectuels que j'appellerais les bons intellectuels ; ceux qui font de la recherche et qui exercent leur fonction critique, répondant ainsi à leur vocation, leur destin.

Puis, il y a ceux que je dénoncerais... Ce groupe auquel je ne voudrais pas appartenir, celui où je suis assez sûr de ne pas me trouver, c'est-à-dire les « partisans ». Ces derniers adoptent des « modes intellectuelles », parce que ce sont des « modes ». Ils en changent d'ailleurs souvent et exercent entre-temps un rôle néfaste. J'ajouterais ceci : on identifie volontiers les intellectuels et la gauche, mais il y a des intellectuels de droite, tout aussi néfastes et détestables que ceux de la gauche. Quand je parle d'intellectuels que je déteste (d'ailleurs ils me le rendent assez bien) je pense à ceux qui pratiquent le mensonge en le sachant très bien. Il y a une phrase de Jean-Paul Sartre qui est assez terrible, écrite dans les années 50... Il venait d'apprendre qu'il y avait en Russie des camps de concentration, ce qu'on appelle maintenant, depuis Soljenitsyne, des *goulags*. Il le savait et refusait de le dénoncer. Je cite : *Pour ne pas désespérer les ouvriers de Billancourt*. Billancourt, c'est dans la banlieue de Paris. Ce sont les ouvriers de l'industrie de l'automobile. Il s'agit donc de l'ouvrier-type que devait, en principe, aimer et défendre un intellectuel de gauche. *Pour ne pas désespérer les ouvriers de Billancourt*, comme il disait, il refusait de dénoncer et même de reconnaître l'existence des *goulags*. À mon sens, il s'agit là d'une immense erreur historique de la gauche intellectuelle européenne et notamment, la gauche française, vis-à-vis du marxisme, de la Révolution avec un grand R. Les modes n'ont aucun rapport avec la vérité. C'est à cette race d'intellectuels que je ne veux pas appartenir.

Mon Dieu ! mon Dieu ! que de contorsions pour éviter de parler de la bosse des bossus, du cancer des cancéreux, etc. Toute une langue, une langue complète, s'élabore pour ne pas nommer les choses par leur nom : ni la mort, ni la prison, ni la pauvreté, ni la vieillesse, ni le sous-développement, ni rien. On fabrique une langue parallèle, un ton plus haut, un ton à côté, pour se faire accroire que la merde n'est pas la merde. La tour de Babel est une construction de mensonges (comme on dit un bâtiment de briques).

Sartre écrit ceci :

« J'ai passé ma vie à promouvoir une société dans laquelle je n'aurais pas voulu vivre », il est idéologue. Pour qui, diable, voulait-il cette société ? Pour les autres ? Le bonheur des autres ?

Quand quelqu'un veut mon bonheur, je sors mon revolver. Je veux qu'on me laisse juger de ce qui m'aide à vivre.

R.-Q. - Vous avez fait après l'aventure à La Presse, un retour à l'éducation. Pouvez-vous nous situer ça un peu...

J. -P. D. - Si je n'ai jamais eu de projets, je n'avais pas celui-là non plus. Le poste de directeur du campus de Notre-Dame-de-Foy, à Cap-Rouge, était devenu vacant. On me l'a offert et j'avais si peu de projet que j'ai accepté en croyant que j'acceptais les fonctions de directeur des services pédagogiques et *en fait* c'était la fonction de directeur général qui m'était offerte. Je l'ai été six ans... On ne sait jamais ce que l'on prend ! C'est d'abord un travail d'administration ; c'est aussi un travail d'animation.

Le Campus Notre-Dame-de-Foy se trouvait dans une situation difficile parce qu'il fallait faire la transition entre la fonction d'École Normale (que le campus avait assumée pendant un certain nombre d'années) et l'enseignement du niveau collégial. Il fallait se bâtir une clientèle. Quand je suis arrivé en 1972, il y avait 530 étudiants ! Quand j'ai quitté, les effectifs avaient doublé. Doubler les effectifs, vous voyez tout ce que ça entraîne quant au nombre de personnes engagées dans l'opération. Ça a été une très belle époque de ma vie... J'ai beaucoup aimé ces six années-là. J'étais vraiment dans mon milieu et j'avais un milieu... C'est vraiment deux choses. L'équipe restreinte de mes amis, de mes connaissances plus proches constituait un véritable milieu intellectuel, c'était stimulant pour moi. Et puis il y avait les jeunes... La dernière année, j'ai même eu l'occasion de donner un cours,

c'est-à-dire 45 heures de français. Ça m'a redonné... ça m'aurait facilement redonné le goût de poursuivre un bout dans cette voie-là... mais j'ai été appelé ensuite à devenir Provincial. On appelle province, dans la communauté, une division administrative. C'est ce qui fait que je suis maintenant ici à Desbiens depuis juillet 1978, comme Provincial du Saguenay - Lac-Saint-Jean.

Je continue de croire, que pour avoir prise sur le monde, il faut comprendre, la seule chose dont on ne se lasse jamais. Et pour comprendre, il faut consentir à apprendre. L'enseignement est un raccourci.

R.Q. - Maintenant vous êtes Provincial. Après avoir contesté la forme d'autorité exercée par vos supérieurs en 1960, quelle sorte de fonctionnement cherche-t-on à établir quand on se retrouve soi-même en autorité ?

J.-P.D. - Ça fait partie des cocasseries de mon destin ! Comment est-ce que je vis cela ? C'est vraiment difficile de parler de soi au point où vous me demandez de le faire. Je peux dire que ce qui nous est proposé, à nous provinciaux, dans les communautés religieuses, c'est d'exercer l'autorité comme un service et non pas comme un pouvoir de domination. Je tends à cela. Laissons le mystère à son mystère et disons que je tends à cela. J'ai peut-être été nommé Supérieur *d'avantage* pour mon bien à moi et ma propre conversion que pour celle de mes confrères.

Dans la mesure où l'on croit en la démocratie, dans la même mesure on croit dans l'information et dans la fécondité du pari sur l'intelligence du citoyen. Dans la même mesure, on s'oblige à le respecter, à l'écouter et, au bout du compte, à se prononcer.

Car, soi aussi, on est un citoyen. Et non pas une fonction.

R.-Q. - Il serait peut-être intéressant de savoir comment se passe une nomination de Provincial...

J.-P.D. - Dans presque toutes les communautés, le provincialat est maintenant une fonction élective dans un certain sens. Tous les Frères d'une province donnée sont appelés à désigner trois personnes qu'ils aimeraient voir exercer cette fonction-là. La nomination proprement dite est cependant faite par les Supérieurs Généraux, à Rome. Il s'agit d'un mandat de trois ans, renouvelable une fois. Présentement, je suis dans ma deuxième année d'exercice de mon deuxième mandat.

R.-Q. - Votre tâche de Provincial vous permet-elle d'intervenir socialement ?

J.-P.D. - Je continue de garder des engagements extérieurs à ma tâche de Provincial. Ces engagements prennent presque toujours la forme de conférences ou de communications écrites. Je participe aussi à un certain nombre de comités permanents et j'appartiens à certains organismes ou conseils d'administration reliés au milieu qui est maintenant le mien.

R.-Q. - En 1983, vivre en communauté, être frère, ça veut dire quoi ?

J.-P.D. - En situant votre question en 1983, vous m'amenez à rappeler que la crise que traversent actuellement les communautés religieuses, y compris la mienne, a d'abord été ressentie d'une façon pénible et tourmentée au moment où le nombre des sorties étaient très considérables, et qu'il n'y avait pratiquement pas de nouvelles recrues. C'a été dur à porter pour tout le monde et cela a conduit un bon nombre de religieux à vivre une crise d'identité. Touchant le recrutement, les choses ne se sont aucunement améliorées depuis ce temps. Il n'y a plus de sortie et pour cause, il n'y a plus personne qui peut normalement quitter les communautés. Les rentrées n'ont pas reprises, elles non plus. Mais la crise d'identité est large-

ment surmontée. Il y a eu de la part des communautés un effort d'intériorisation et d'approfondissement qui a été bénéfique. Si l'on regarde l'avenir, il est complètement bouché sur le plan humain. Alors, à moins d'être volontariste ou de se faire des « accroires », il faut admettre et se dire plusieurs choses. L'une d'elles, c'est qu'il y a un art de vivre et qu'il y a aussi un art de mourir, pour les individus comme pour les groupes. C'est une première chose qu'on doit vraiment intérioriser et se dire d'une façon aussi brutale que je le fais maintenant. Ce qui veut dire qu'on peut la vivre avec une sérénité humaine et une foi chrétienne réelles. Dans ces questions-là, si l'on ne se rattache pas à la Révélation, aux valeurs proprement surnaturelles, on ne peut pas soutenir un discours qui soit cohérent et qui corresponde à la réalité.

La deuxième chose que l'on doit se dire, c'est que nous sommes des serviteurs inutiles. Dans l'Évangile de saint Luc, Notre-Seigneur utilise une parabole qui est en gros celle-ci : quand les serviteurs ont fait tout leur devoir, absolument tout leur devoir, ils doivent quand même se dire : nous sommes des serviteurs inutiles. Les communautés n'ont pas fait tout leur devoir dans l'Histoire. Je veux dire par là que malgré leur grande générosité sociale et spirituelle, il y a eu des erreurs, des omissions, des abus comme dans toute histoire collective un peu longue. Mais en substance, elles ont fait leur devoir, un beau et grand devoir. Cependant, elles doivent quand même se rappeler la remarque de saint Luc.

La troisième considération, c'est que je suis personnellement convaincu (et cela sans avoir besoin de recours surnaturels) qu'il y aura toujours une vie religieuse institutionnalisée. Des formes ou certaines formes de la vie religieuse vont disparaître. C'est déjà arrivé dans le passé et ça va arriver encore. Il est quand même nécessaire d'assurer le relais, même si au bout du tunnel ce qui peut prendre forme ou vie peut être différent de ce qu'était le groupe auquel j'appartenais.

C'est donc l'idée d'assurer le relais qui, à un moment donné, prend passablement d'importance dans la situation dans laquelle je me trouve et dans laquelle se trouve aussi ma communauté. S'il y avait rupture, interruption du courant, ce serait dramatique. Mais il n'y a pas de risque que la rupture soit totale. Être en communauté en 1983, c'est savoir que l'on est un pylône ou une partie de pylône dans la longue chaîne des communautés et de l'organisation religieuse.

L'Église garde l'histoire comme une ménagère garde la maison. Patiente, sans illusion, un peu ahurie parfois, mais vivante, comme les vieilles concierges, malicieuses et bavardes, que l'on voit à Rome et que l'on croirait contemporaines des légionnaires de César.

R.-Q. - Votre provincialat se termine l'an prochain. Peut-on parler de projet dans votre cas, envisagez-vous quelque chose ?

J.-P.D. - Ce n'est pas pour me défilier, mais je vous le répète, je n'ai pas de projets, je n'en ai jamais eus. Je ne sais pas ce que je vais faire après le provincialat. Il est peut-être plus facile pour un homme comme moi, c'est-à-dire pour un religieux, de dire ce que je dis, en ce sens que je sais que l'on va me proposer quelque chose, non pas à cause de ma valeur ou quoi que ce soit du genre, mais je sais que l'on va me proposer quelque chose... C'est peut-être cette situation qui me permet de dire et de répéter que je n'ai pas de projet, que je n'en ai jamais eu et que je n'ai pas besoin d'en faire... puisqu'il y en a qui en font pour moi.

R.-Q. - Si vous le voulez, j'aimerais revenir sur un petit fait en 1968, vous avez refusé d'être décoré de l'Ordre du Canada. Dans votre lettre-réponse, vous dites : *De Gaule et moi, les deux en même temps, en Occident, c'est trop. Pourquoi avoir refusé une chose comme celle-là ?*

J.-P.D. - C'était en 1968. C'était donc la deuxième année d'existence de cette décoration canadienne qui comporte plusieurs degrés. L'Ordre du Canada fut créé à l'occasion du centenaire de la Confédération, donc en 1967. Rappelez-vous qu'en 1968, on était en pleine campagne de leadership avec comme principal intervenant Pierre Elliot-Trudeau. Or, moi, je redoutais que ce fût un geste trop politique. Je ne voulais pas, en acceptant cette décoration-là, compromettre une espèce de liberté que je voulais garder vis-à-vis de l'option québécoise. J'ai donc refu-

sé le prix en faisant une blague : en disant que je me trouvais suffisamment distingué de par ma propre personne, de par ce que j'étais, sans avoir besoin d'autre distinction.

Je n'ai pas rendu mon refus public à ce moment-là. J'avais raconté la chose à ma mère. Elle était un peu furieuse et disait : « Tu aurais pu accepter, au moins nous aurions eu la médaille, et je l'aurais montrée à mes compagnes. »

Dans le cas du Prix de la liberté, c'était une consécration ou une reconnaissance typiquement québécoise. Dans le cas de l'Ordre du Canada, je pressentais une intention politique et c'est la raison de mon refus.

R.-Q. - À travers vos différentes professions, pourrait-on dire que votre véritable carrière c'est l'éducation ?

J.-P.D. - Effectivement, ma carrière, mon destin, l'axe de ma vie a toujours été l'éducation, sous une forme ou sous une autre. On peut dire cela sans forcer le mot. Je fais toujours de l'éducation, un travail d'éducation. On fait de l'éducation par le biais de l'écriture mais aussi par celui de l'administration. Ça, c'est encore une cocasserie de mon destin, un aspect paradoxal de ma carrière. C'est qu'ayant une formation philosophique, le gros de ma vie s'est passé dans l'administration. Tout ce que j'ai fait a comporté une part importante d'administration.

Nous sommes toujours maîtres du sens que nous donnons à nos vies. Et ce sens dépend de la lecture que nous faisons de notre passé. (...) Ce passé est tellement incertain qu'on n'est pas assuré de maintenir la lecture qu'on a décidé d'en faire. Cette décision, c'est l'exercice même de la liberté ; et la fidélité, c'est la fidélité à une lecture.

R.-Q. - En conclusion, quelle a été votre plus grande action sociale ?

J.-P.D. - L'écriture. Quand il m'arrive de penser à ce que j'ai le mieux réussi ; ce grâce à quoi je pense avoir eu de l'influence, c'est l'écriture. Une part de notre influence réelle et profonde nous échappe de toute façon. Il demeure que c'est par l'acte d'écrire que j'ai exercé une certaine influence.

On vit comme on navigue, en tenant compte de la vague, de la pesanteur et du vent. Et de l'étoile polaire.

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

Chapitre II

L'ÉCRITURE

Toi, mère, je te dois ma part seigneuriale, la partie de moi qui est seigneur, qui refuse ce qu'on lui refuse plus fortement qu'on ne le lui refuse. La partie qui ne se rend pas.

Toi, père, je te dois ma part peuple, la part de moi qui ne réclame rien et qui se tait. La part qui démissionne, moitié par lâcheté, moitié par indifférence.

À vous deux, je dois mon réalisme, mélange de méfiance et d'allégresse.

[Retour à la table des matières](#)

R.-Q. - Si vous le voulez, nous allons maintenant parler plus particulièrement de votre écriture. Pourquoi écrit-on ?

J.-P.D. - Il y a plusieurs réponses possibles. Je veux d'abord confirmer qu'on écrit pour des lecteurs ! Même ceux qui écrivent des journaux intimes. Ils ont beau affirmer qu'ils seront publiés après leur mort, ou qu'ils ne le seront tout simplement pas, je crois qu'il y a une forme d'imposture dans cette affirmation. Lorsqu'on écrit, on écrit pour quelqu'un, pour quelques-uns peut-être, mais on écrit pour être lu. Cela dit, on peut écrire pour amuser et je ne mets pas de coloration péjorative au terme amuser. Un livre léger, un roman d'aventures, un roman policier, une pièce de théâtre sans trop de portée sociologique ou psychologique (comme a pu en écrire Guitry), c'est de l'écriture de divertissement, de l'écriture

pour amuser. C'est légitime et utile. Il faut qu'il y en ait. J'en lis. C'est une première raison d'écrire. On peut aussi écrire (c'est plus prétentieux, du moins ça en a l'air), dans l'idée ou l'ambition d'aider les autres. J'avoue que c'est ce qui m'arrive, que c'est le but ou l'objectif que je poursuis quand j'écris. Aider les autres... comment ? En portant des jugements sur des situations ; en essayant de clarifier pour d'autres des situations qui sont complexes.

Aider les autres aussi en portant témoignage de ses propres valeurs. C'est encore une façon de leur permettre de croire ou de considérer qu'il y a des valeurs. Je n'écris rien ou très peu de choses qui soient amusantes. C'est donc pour aider que j'écris. À bien y penser, il n'y a rien d'arrogant dans ce que j'affirme. Moi-même, je suis un grand lecteur, je suis aidé par d'autres personnes qui ont écrit avant moi et, à ma façon à moi, je dis que je veux essayer d'assurer le relais. Montherlant a une phrase superbe à ce sujet : *Les grands écrivains font la chaîne, du fond de l'éternité, pour apporter jusqu'à nous un peu d'eau fraîche.*

Quand on écrit, on entretient avec soi-même une espèce de dialogue. On vérifie ce que l'on pense, surtout si l'on écrit pour publication immédiate, quelle que soit la diffusion qu'on aura. On écrit pour s'aider soi-même. C'est une troisième raison que l'on peut avoir quand on écrit.

Le monde où nous allons sera de plus en plus complexe... Toujours cela exigera que l'on vainque son égoïsme et son désir de tranquillité. Voilà la nouvelle forme de pénitence exigée des hommes et des femmes de notre époque.

R.-Q. - Votre écriture devient donc votre psychanalyse et, par entraînement, une psychanalyse aussi pour le lecteur...

J.-P.D. - Psychanalyse est un bien grand mot. Il y a dans l'écriture un élément d'explication de soi-même à soi-même. Appeler ça psychanalyse me semble trop fort. Dans mon journal, qui n'est pas encore publié, il y a des manifestations

d'écriture thérapeutique. Plus profondément, je vous répondrai comme je l'écrivais dans les *Insolences* : l'idée qui me gouverne, c'est que celui qui sera le plus utile à son époque ce n'est pas celui qui l'aura cherché. Comment expliquer cela ? C'est assez simple au fond : c'est ce que l'on trouve pour soi qui a le plus de chance de devenir pour d'autres, l'aliment essentiel. Je cite ici presque mot à mot une phrase de Henri de Lubac qui m'a frappé il y a presque 25 ans maintenant. Cette phrase demeure toujours dans mon esprit. C'est un principe d'écriture qui vient à mon secours quand je doute et cela est assez fréquent.

Quand on court tout seul, on gagne toutes les courses, mais quand on court avec des concurrents (le mot le dit), on ne gagne que si l'on court vite et bien.

R.-Q. - On pourrait donc dire que votre écriture c'est votre façon de ne pas vivre comme un tigre...

J.-P.D. - Ah ça oui ! J'ai souvent rappelé cette remarque de Ortega y Gasset : « Le tigre se réveille tigre chaque matin ». Il n'y a aucun progrès dans sa « tigrierie ». Il n'est ni plus ni moins tigre, tandis que l'homme, lui, peut se réveiller chaque matin un peu plus homme. Donc, avancer, progresser et le dire.

La civilisation, c'est quoi ? C'est de permettre la parole, la permettre dans tous les sens du mot. Tout l'effort de la civilisation, c'est de permettre la parole, ou plus précisément, de remplacer la force nue par la parole. C'est l'effort de la diplomatie ; c'est l'effort des lois, c'est aussi l'effort des conventions de toutes sortes. Remplacer les confrontations violentes par la parole, c'est cela même la civilisation.

Un peuple a besoin, de pouvoir se voir dans sa littérature, comme nous avons tous besoin au moins une fois par jour de nous voir dans un miroir, pour vérifier de quoi on a l'air, et si l'on est « sortable ».

R.-Q. - Dans votre texte *Pourquoi écrire*, vous allez un peu plus loin puis-que vous dites *pourquoi écrire au Québec*. J'aimerais que vous nous en parliez un peu plus...

J.-P.D. - Je pense bien qu'aucune société ne peut vivre longtemps sans s'exprimer et cela ne peut se faire que par ceux qui font partie de cette société. Il m'apparaît donc important qu'au Québec nous utilisions cette ressource, d'autant

plus que je redoute un espèce de vacuum culturel entre les hommes de ma génération et ceux de la suivante. Il est important de marquer que le Québec ne commence pas en 1960, ni en 1983. Il est important que des Québécois se disent à d'autres Québécois. Surtout si l'on estime, comme c'est mon cas, que l'on peut témoigner d'un certain nombre de valeurs qui sont menacées. Il est essentiel d'éviter la rupture totale. Il faut assurer un relais.

photo 7. JPD. Pourquoi écrire au Québec ?

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

Si le Québec se souvient, il doit se souvenir de tout son monde. Assumer le passé, c'est donner droit de vote aux morts. La démocratie politique doit comporter une forme de démocratie biologique. Un des droits fondamentaux de l'homme, c'est le droit à la continuité.

R.-Q. - C'est donc pour cette raison qu'on garde l'impression que votre écriture s'attache, se colle à l'histoire et à l'évolution du Québec. En vous lisant on a l'impression de décoder l'âme québécoise, j'irais jusqu'à dire la *québécoité*...

J.-P.D. - Mon moi, c'est un moi québécois. Je n'ai ni mérite, ni démerite à cela, c'est ma vérité, mon identité. Si je pousse un peu plus loin, je dirai que j'ai un don, c'est pour cela qu'il est plus facile d'en parler. J'ai le don d'être très général et de toujours avoir le souci de ramener cette réflexion générale à un cas concret et quotidien, vérifiable par chacun. C'est relativement rare de rencontrer une écriture de ce genre. Cela fait un style un peu bondissant, un peu cahotique, mais qui a le mérite d'être concret.

R.-Q. - C'est donc ce que vous voulez dire quand vous écrivez : Chacun n'a que l'homme à dire, cet homme qu'il est et qui recoupe tous les autres.

J.-P.D. - Oui, c'est une façon de le dire... Mais Montaigne l'a dit bien avant moi : « Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition ». Quand donc on s'aide soi-même, on peut véritablement faire l'hypothèse qu'on aide les autres. Cela tient au simple fait que l'on se clarifie vis-à-vis de soi-même.

R.-Q. - Vous parlez du Québec comme d'un peuple silencieux. Vous écrivez aussi que vous êtes issu d'un milieu où il n'y avait pas de véritable conversation. De plus, vous avez une préoccupation constante de la pauvreté sous toutes ses formes : maladie, ignorance, confusion... Votre prolifération dans l'écriture n'est-elle pas une façon de déborder, de débloquer, d'affirmer ?

J.-P.D. - Il y a cette préoccupation et cette ambition dans mon écriture. À la fin des *Insolences*, je disais en pensant à mes parents (à cette génération et même à la précédente) qu'ils avaient été des silencieux. Je me disais : « Il faut les dire, il

faut les exprimer, il faut que tout cela se dise, sans colère, ce qui ne veut pas dire avec mollesse. » Il y a donc chez moi cette préoccupation, cette ambition d'être, à ma façon, la voix de ceux et celles qui n'en n'ont pas eue et qui encore actuellement n'en ont pas.

Tout cela peut paraître prétentieux, mais c'est vraiment un devoir que je sens quand j'écris. Exprimer ceux qui ne peuvent pas s'exprimer, ne peuvent pas se défendre. La société, les pouvoirs, le pouvoir politique, le pouvoir syndical, le pouvoir des structures sont oppressants. Finalement, peu de personnes, même dans une société aussi développée que la nôtre, peuvent exprimer leur malaise, leur révolte et c'est un peu ce que j'essaie de faire. Je dis leur révolte, leur indignation, qui est la face noire de leur espoir.

Je me dis aussi : ce peuple est doux. Doux et non pas mou ; autrement, il n'y serait plus. Faut-il qu'on l'ait brimé pour qu'il soit si nerveux !

Nous sommes indivisiblement au bord de la colère et au bord de quoi d'autre ? Au bord de la fierté.

Mais on n'est fier que d'avoir fait. Et faire est dur.

R.-Q. - Actuellement, considérez-vous que nous sommes moins silencieux... du moins sur le plan de l'écriture ?

J.-P.D. - Nous nous exprimons beaucoup plus, mais en même temps nous sommes plus complaisants. C'est toujours l'exemple du balancier qui me vient à l'esprit, un peu comme notre climat qui fait des bonds de 20, 25 degrés en 24 heures. On est passé d'une situation de silence où personne ne s'exprimait à une situation de « barda » où tout le monde dit n'importe quoi. On est moins silencieux, ça c'est acquis, mais on ne vas pas encore tellement loin. Je prends un exemple : on publie actuellement beaucoup de choses sur les voyages du Pape, sa position sur l'avortement. Ce que je remarque, c'est l'inculture des réactions écrites. J'affirme

cela en comparaison avec des analyses ou des réactions publiées par nos voisins américains, qui sont documentées et qui vont beaucoup plus loin que de dire par exemple : « Le pape est contre l'avortement il n'a pas d'utérus ... ». L'inculture et surtout la confusion sont maintenant notre lot. Pensez-vous que Morgentaler a plus d'utérus que Jean-Paul II ?

L'anarchie commence dans les intelligences. Elle commence quand les maîtres ne comprennent plus rien à force de tout savoir.

R.-Q. - Est-ce que cela veut dire qu'actuellement notre parole, notre écriture sont émotives ?

J.-P.D. - Émotives et incultes. Je dirai très très émotives et, en caricaturant, j'ajouterai que ça ne dépasse guère le célèbre « d'l'marde » qui nous caractérise moi et les Québécois. Quand un Québécois n'est pas d'accord ou très contre quelque chose c'est l'expression qu'il utilise. Je trouve cela sain, mais quand une bonne partie de la littérature est à ce niveau-là, il faut admettre que c'est sommaire.

R.-Q. - Est-ce dans ce sens-là que vous êtes préoccupé du silence des témoins (hommes et femmes) plus âgés, disons de 40 ans et plus ?

J.-P.D. - J'ai l'impression qu'il y a un vide derrière nous. Les 20 à 35 ans s'expriment beaucoup et à peu près n'importe comment, du moins, c'est le sentiment que j'ai. Ceux de mon âge s'expriment peu, très peu, ce qui crée un vacuum, un vide culturel, un vide de valeurs.

R.-Q. - Ce silence-là comporte un risque...

J.-P.D. - Il y a le risque de la rupture. Je reviens à mon exemple de tout à l'heure, les voyages du Pape. J'ai lu des articles publiés dans des revues anglaises *protestantes* et *de gauche*. L'auteur prenait un soin minutieux du rappel historique, du lien entre le Pape, la Pologne et toute l'histoire de la Pologne. Ici, ce genre de chose ne se fait pas ou si peu. C'est ça que je définis comme de l'inculture. Récemment, une femme écrivait qu'elle était contre le fait que le Pape fasse de la politique. Elle était contre. Point. Comme si Jean-Paul II était le premier Pape à *faire de la politique* ! Oublier cela, c'est être en rupture avec l'histoire polonaise et l'histoire tout court.

R.-Q. - C'est quoi la bêtise humaine. ?

J.-P.D. - Vous référez à mon côté noir... La bêtise humaine est insondable. J'ai tout dit. J'ajouterai que je fais partie de l'humanité. Bernanos écrivait : *La misère humaine est insondable*... Il disait misère au lieu de bêtise.

R.-Q. - À un moment donné, vous citez dans un de vos textes une parole de Simone de Beauvoir : On écrit pour colmater les brèches de sa vie. Et vous poursuivez : Un écrivain est un homme malheureux, pour qui la vie ne va pas de soi et, qui a besoin de s'expliquer avec la vie...

J.-P.D. - Quand on écrit, quand on est porté à écrire, c'est que l'on a une vie difficile. On écrit quand ce n'est pas, pour soi, une chose simple que de vivre, et que cela demande à être explicité et d'être parfois dénoncé.

R.-Q. - On sait qu'il vous arrive d'écrire sur commande. J'imagine assez bien que ce genre d'écriture est différent de celui où vous exprimez les choses de votre vie...

J.-P.D. - Bien sûr, il y a des textes plus laborieux que d'autres. Quand j'écris sur commande, comme vous dites, j'ai une écriture laborieuse. C'est laborieux pour moi d'écrire. C'est angoissant, les semaines où je suis en « gestation ». Bien souvent j'aimerais que tout soit décommandé par quelqu'un d'autre que moi, et qu'on n'en parle plus. À d'autres moments, plus rares, un texte généralement bref me vient très facilement. Dans ce temps-là, je dis que je l'ai « dans le bras ». Cela peut être un texte poétique ou bien d'indignation. C'est l'un ou l'autre.

L'écriture des *Insolences* a été allègre, mais entre cette façon-là et celle, que j'ai maintenant, il y a une grande différence. Actuellement, écrire m'est presque toujours difficile, angoissant, peut-être à cause de la responsabilité que je sens davantage. J'exagère peut-être cette responsabilité mais le fait est là.

R.-Q. - Vous êtes conscient de l'influence de l'écriture, de ce qu'elle peut enclancher chez le lecteur...

J.-P.D. - Oui, surtout celle des autres. Quoique, avec les *Insolences*, j'ai été à même de mesurer l'influence de ma propre écriture. Il m'arrive de retarder de 6 ou 7 mois la publication d'un texte. Pour vérifier si l'idée me convient, si j'y tiens toujours, si j'y crois toujours.

L'incertitude est la province du courage.

photo 8. JPD. L'écriture est despotique.
Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

R.-Q. - Vous affirmez quelque part que l'écriture est despotique. Mais ce n'est pas toute l'écriture, toute votre écriture qui est comme cela. Vos textes sur commande peut-être mais tous les autres... Tous ceux que l'on connaît moins sont loin d'être despotiques...

J.-P.D. - Peut-être. Je ne le remarque pas trop moi-même. Ce que je retiens dans ce que vous dites, c'est que j'ai le souci d'être clair, d'être bien compris quand j'écris ou quand je parle. Ajoutons ceci : l'écriture est despotique en ce sens qu'elle « découpe » dans le réel. Elle simplifie ; elle réduit. L'écriture est réductrice. J'ai aussi une écriture difficile pour beaucoup de lecteurs parce que j'écris « concentré » et je pense avec une rigueur française assez rare dans le monde contemporain. Je me donne le petit plaisir de le dire. Et je pourrais le prouver ! C'est peut-être cela qui fait que certains textes sont mal ou peu compris.

R.-Q. - On dirait que presque tout votre effort d'écriture se concentre sur une « Simplification des choses », vers l'essentiel, le gros bon sens et surtout le sens humain. En disant cela je pense aussi à cette réécriture de certains classiques ou grands écrivains, qu'il vous arrive de pratiquer. On jurerait que votre plume n'a qu'un but « enrichir le pauvre » tout comme votre démarche éducative...

J.-P.D. - C'est effectivement la même démarche. Cela revient à ceci : ce que je suis capable de comprendre, je fais toujours l'hypothèse qu'un autre peut le comprendre. Moi-même, je ne suis capable de comprendre quelque chose que lorsque je me le dis, me l'explique de façon *simple*. Je me dis que les autres doivent me ressembler. Je ne cherche pas à compliquer les choses, je les simplifie. Est-ce qu'il

m'arrive d'être simpliste ? Hé ! Je peux paraître l'être mais, je sais aussi combien je peux être complexe et, ma foi, pas tout à fait inculte !

R.-Q. - Vous bénéficiez d'un état qui vous met en retrait, je parle de votre état religieux, de votre vie en communauté. Peut-on dire que cela vous permet de dépouiller la réalité de ses artifices et de viser l'essentiel ?

J.-P.D. - Sûrement et c'est une des grâces de ma vie. Je la tiens de mon état religieux. Depuis cinq ans, la géographie me dispense de la vie mondaine. Je suis délivré de la mondanité presque totalement. En tout cas, autant que je le veux. Je suis délivré de la figuration. Je figure rarement. Je ne suis pas obligé d'embrasser des enfants dans les supermarchés pour me faire élire ou pour accréditer ce que j'ai envie de dire.

On trouve tout dans sa chambre, on n'est obligé de sortir, quand on manque d'orgueil, que pour vérifier.

R.-Q. - Dans le fond, votre parole, votre discours, votre écriture exigent une grande liberté...

J.-P.D. - Bien sûr ! Commençons par le plus bas niveau de liberté : le niveau matériel et financier. C'est une grâce que me donne mon appartenance. Il n'est pas sûr que j'utilise complètement cette liberté-là, mais elle existe même si elle n'est pas totale.

De façon à confirmer ce que j'ai déjà dit à ce sujet, je rappellerai que j'ai presque toujours été relié à une institution. Par exemple, lorsque j'étais directeur à Cap-Rouge, je me disais : « Je peux dire 95% de ce que je pense ». Il y avait donc un 5% que je ne disais pas parce que j'étais directeur d'une institution privée et que ce 5% aurait pu nuire à l'institution. Non pas à moi, mais bien à l'institution.

Je perdais donc 5% de ma liberté. Il n'y a personne qui soit totalement libre, à moins d'être irresponsable. J'irais jusqu'à dire que ça va toujours ensemble ces deux choses-là. Si j'étais marié, avec une femme et des enfants, il faudrait sûrement que je fasse davantage attention et je comprends qu'on doive le faire quand on risque d'encourir des punitions financières. Je le comprends et je ne le méprise pas. Mais j'ai cette liberté-là, la liberté de l'assiette. Celle du premier niveau.

Ensuite, j'ai aussi une liberté intellectuelle, une liberté culturelle. Je sais des choses, ce qui est une autre forme, un autre niveau de liberté. À cela s'ajoute que je n'ai pas d'ambition. Je ne cherche pas à parvenir, à être quelque chose.

Il y a aussi la foi, ma foi catholique qui me donne une liberté spirituelle très grande. Cette foi ne me vient pas de mon état religieux. Elle est offerte à tous ceux qui la veulent.

La liberté n'est pas un cadeau ; elle est une tâche.

R.-Q. - Cette liberté que vous possédez explique au fond la franchise de votre écriture. La solitude, elle, joue-t-elle un grand rôle dans votre vie ?

J.-P.D. - Il faut vivre de solitude pour écrire. J'ai à cet égard un souvenir précis. Ça remonte en 1955 à l'Université Laval. Un professeur avait dit comme ça en passant : « Pour mener une vie intellectuelle, il faut la solitude ». Sans le vouloir délibérément, il m'avait marqué. Si vous avez un trop grand nombre d'amis (et c'est la raison qu'il donnait) vous ne pourrez pas penser ou dire tout ce qu'il y aurait à penser et à dire. Il a toujours raison. Si vous avez, par exemple, trop d'amis politiciens, par amitié vous allez taire des choses. La même chose va se produire si vous avez trop d'amies. Vous ne ferez pas certaines réflexions. La solitude est une des pauvretés de la vie intellectuelle, une de ses contraintes, de ses nécessités. Si vous avez trop de gens, trop d'amis à protéger, vous n'arrivez pas à exprimer l'essentiel. Les intérêts financiers, de carrière ou encore sentimentaux influent sur

la vie intellectuelle. Au bout du compte, mais vraiment au bout du compte, on réalise que la vie intellectuelle exige la solitude.

photo 9. ... il faut posséder un courage intellectuel extraordinaire pour s'exprimer à contre-courant... Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

R.-Q. - Revenons si vous le voulez à vos textes que l'on pourrait qualifier de politiques. Comment cela se passe-t-il ? Il me semble que vous acceptez mal les critiques qu'on

formule sur ce genre de texte que vous écrivez parfois...

J.-P.D. - Touchant la politique, il est clair qu'il est difficile d'écrire, pour moi en tout cas. Pourquoi ? Parce qu'il faut posséder un courage intellectuel extraordinaire pour s'exprimer à contre-courant, quand on pense qu'on doit le faire. La difficulté, surtout dans les questions politiques et sociales, c'est qu'il est dur, même pour soi-même, de parvenir à une certitude, à une évidence...

Le risque est grand de céder ou d'aller dans le sens de la mode ou de l'idéologie régnante. Il existe bel et bien une espèce de terrorisme intellectuel auquel je ne pense pas avoir échappé totalement. Je souhaiterais bien l'avoir fait, mais je n'y ai pas totalement échappé.

Quand, dans une société, ceux qui s'expriment, ceux qui font l'opinion vont dans une certaine direction et que vous, vous pensez que vous devez aller dans une tout autre direction, pour le faire, pour le dire, il faut un grand courage intellectuel et l'acceptation de la solitude. Cela, ce n'est pas facile à supporter, surtout,

et c'est souvent le cas, si vous ne possédez pas l'évidence. L'évidence que seul peut donner le fanatisme.

R.-Q. - Vous n'êtes donc pas un fanatique ?

J.-P.D. - Je ne suis pas un homme de parti-pris, je ne suis pas un fanatique. Il y a des gens qui sont capables d'adopter une position politique, sociale ou culturelle même si le fond de leurs convictions n'adhère pas vraiment. Ils sont capables de soutenir cette position et de pousser toujours le même cri. Ou bien ces personnes-là ont une certitude, ou bien c'est du fanatisme et le fanatisme, c'est l'équivalent d'une certitude. Ce n'est pas du tout mon cas. Dans le domaine de l'écriture politique ou sociale, je suis beaucoup plus anxieux et je trouve cela beaucoup plus difficile d'aller à contre-courant comme je vous le disais.

Par contre, si je pense que sur un point précis j'obtiens l'évidence ou la certitude, il me semble qu'à ce moment-là, je n'ai plus d'hésitation et que je ne manque pas de courage. Prenons un exemple concret. J'ai souvent dit, même d'une façon féroce, que la grève dans le secteur hospitalier est quelque chose d'intolérable. À mon sens, il n'y a pas de valeur syndicale qui contre-balance les souffrances et les anxiétés engendrées par les perturbations dans ce secteur-là. Sur un point comme celui-là, même si je suis à contre-courant parmi ceux qu'on appelle communément les intellectuels, je n'ai aucune hésitation. Mais il est rare que je parvienne à des certitudes aussi fermes.

La grève est une forme de guerre, vous le savez. Une grève dans le secteur privé, c'est une guerre entre soldats ; une grève dans le secteur public, c'est le bombardement des civils.

Tenez : l'expression « services essentiels », qu'est-ce qu'elle veut dire au-delà de l'imposture ?

J'entendais, l'autre soir, au bulletin de nouvelles « Les services essentiels sont insuffisants, mais la santé publique n'est pas en danger. » Tout est dit, n'est-ce pas ?

On peut poursuivre avec l'exemple de la question nationale au Québec. Pour simplifier on pourrait dire : doit-on être fédéraliste ou séparatiste ? J'ai paru, et j'ai effectivement été hésitant sur cette question. Confus, pas branché. Exactement ce qu'on m'a reproché en fait. Pourquoi ? Parce que je ne suis pas parvenu à une évidence. Je pourrais ajouter que mes tripes et mon coeur sont entièrement québécois, mais ma raison et l'expérience que j'ai personnellement me feraient fédéraliste. Cela fait de moi un être divisé et un être pour qui écrire sur ce sujet est particulièrement difficile.

Le courage, c'est la minute, la réflexion, la circonstance qui sépare de la lâcheté. Ce qui veut dire que chez moi le courage n'est pas une vertu, c'est-à-dire quelque chose de stable, de fiable ; c'est, chaque fois, un coup d'État. Elle est mince et difficile à tracer la ligne entre le courage et la lâcheté. Et pourtant, elle existe. On ne le sait que trop quand on est demeuré en-deçà...

R.-Q. - Vous êtes intervenu au moment du référendum. MacLean publiait un billet dans lequel vous expliquiez pourquoi vous alliez voter oui... Dernièrement au *Conseil canadien des relations de travail* vous avez déclaré qu'il vous semblerait qu'actuellement le Québec aurait avantage à demeurer sous l'aile d'Ottawa, ce qui vous inquiète, c'est le coût de l'indépendance...

J.-P.D. - Le coût économique de l'indépendance, le coût social éventuel. Dans l'intervention que vous rappelez ce que je disais, c'est que nous sommes devant une situation de fait. La population du Québec a démocratiquement et majoritairement dit non à la question référendaire. Il s'en est suivi des gestes d'Ottawa : par exemple, le rapatriement de la Constitution.

Ce que je dis à ce sujet, c'est qu'il faut vivre à partir de cela, continuer à négocier mais négocier pour vrai.

Petite chose : la maquette de la dernière édition du Dictionnaire général de la langue française au Canada, de Bélisle, se présente comme suit : dans un carré, moitié bleu moitié rouge, fendu en deux par une barre blanche, on voit une demi-feuille d'érable et une demi-fleur de lys. C'est clair. Clair que nous sommes fendus en deux, définition même du schizophrène : coupé de la réalité, ou dont la réalité est fendue. Fendus, nous sommes, et terriblement logiques pour justifier notre état de fendus.

R.-Q. - Puisqu'on en parle, est-ce que la question référendaire ne vous a pas paru trop verbeuse ?

J.-P.D. - Le libellé de la question référendaire apparaît de plus en plus comme extrêmement confus. Il était volontairement confus. Et malgré cela, le peuple à majoritairement dit non à ce qu'on demandait.

R.-Q. - Cette question, si elle avait été plus précise, le résultat, selon vous, aurait-il été le même ?

J.-P.D. - Si elle avait été plus directe, il est probable que le « non » l'aurait quand même emporté et probablement d'une façon encore plus nette. En tous les cas, le gouvernement actuel aurait été obligé de mettre ses cartes sur la table et la situation dans laquelle nous nous trouvons maintenant, la situation post-référendaire serait plus nette. Actuellement, le gouvernement peut continuer de dire ou de prétendre que la question n'est pas tranchée. Elle l'aurait été davantage si la question avait été plus directe.

Le drame du Québec, ce n'est pas que l'on veuille y faire la révolution culturelle et sociale, c'est que l'on veuille la faire sans s'être assuré de l'existence de l'armée rouge. Mao soi-même a pu siffler le début et la fin de sa récréation culturelle en Chine pour deux extrêmement bonnes raisons il avait un sifflet et une armée.

Ici, on n'a ni sifflet, ni armée, ni Mao. Il est vrai qu'on a l'équivalent à soixante-quinze milles au sud : les USA.

R.-Q. - Croyez-vous à la théorie qui veut que ce non au référendum soit sous-tendu exactement par ce que vous dénonciez avec les *Insolences* c'est-à-dire la peur ?

J.-P.D. - Je ne crois pas. Il y a encore une espèce de peur, c'est la peur des conséquences et notamment des conséquences économiques. Mais c'est une peur qui est légitime. La preuve économique, chiffrée, du coût de l'indépendance n'a jamais été faite. Vous me direz qu'elle ne le sera probablement jamais. Cependant, il demeure un fait, c'est qu'on peut se demander si le personnel politique en place

actuellement veut vraiment l'indépendance et s'il la veut vraiment et autant qu'il le prétend dans ses textes. Ce n'est pas clair ça non plus. Est-ce qu'il n'y a pas deux discours à ce sujet-là ? Le discours occulte et celui qu'on tient pour séduire ?

Nous sommes condamnés à l'austérité. Depuis toujours, et c'est pour cela même que nous y sommes toujours. La géographie est contre nous ; l'hiver est contre nous (Donalda l'a assez répété) ; le nombre est contre nous,, les masse-médias sont contre nous. Les masse-médias, c'est-à-dire la propagande. Bon.

C'est l'extrême lucidité, qui suppose l'extrême courage, qui nous sauvera. C'est la rigueur qui nous sauvera. La rigueur, en politique, c'est l'évaluation et la révélation du possible. Autrement dit, c'est le réalisme. Faut-il préciser que le réalisme ne coïncide pas avec l'électoralisme ?

La rigueur en économie, c'est l'austérité. La rigueur dans l'intelligence, c'est la lucidité.

Le contraire de tout ça, c'est, d'une part, la démagogie et, d'autre part, les idéologies. La vie est obstinée, elle n'est pas raide.

Et alors ? Il y a toujours de l'espoir au coeur de l'homme. Je rêve, sans trop y croire, à une expérience originale : la naissance politique d'un peuple sans haine, sans mensonge, sans mort d'hommes.

Je pense aussi qu'un peuple - et nous sommes un peuple - ne meurt pas pour un oui ou pour un non. Nous allons nous reprendre en main. Ce sera l'oeuvre de nos successeurs. Les jeunes vont finir par voir clair dans tout cela.

Un peuple n'est pas un théorème géométrique. Un peuple ne se déduit pas d'une idéologie.

Avouons-le, au lieu de pleurnicher, nous aimons le mot liberté, mais nous ne voulons sérieusement que la sécurité..

photo 10. Frère Jean-Paul Desbiens, frère mariste. Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

R.-Q. - Des organisations politiques vous ont demandé de participer, d'embarquer dans ce type de démarche ; vous avez toujours refusé, pourquoi ?

J.-P.D. - J'ai été sollicité pour faire de la politique active, de la politique militante, et toujours d'une façon pressante. Je n'ai jamais accepté. Je ne suis pas un politicien. Je ne pourrais pas l'être.

R.-Q. - N'auriez-vous pas plutôt l'impression en faisant de la politique active que l'on vous récupérerait, pour votre capital politique ?

J.-P.D. - Oui, ça peut se dire comme cela, mais je préfère continuer de dire ce que je disais il y a un moment : ma vie, mon destin, ma force ne sont pas là. À ma façon, j'ai sûrement eu une utilité sociale et les formes que j'ai trouvées pour l'exercer, me conviennent très bien et notamment l'écriture.

Les hommes politiques se fabriquent et s'usent comme les savons. Dans la mesure où les pouvoirs politiques sont faibles, dans la même mesure ils se comportent comme des maîtresses mal assurées de leurs charmes. Ils s'inquiètent de savoir si on les aime. Un pouvoir n'est pourtant pas fait pour être aimé, mais pour être exercé, donc pour contraindre. Depuis que les pouvoirs ne protègent plus, ils se protègent. Dans les temps anciens, personne ne contestait le pouvoir du chef naturel, parce qu'il était le plus fort et qu'il assurait la nuit. Il n'est plus si simple de gouverner maintenant.

R.-Q. - Vous savez qu'il y a des gens pour vous reprocher de ne jamais douter, ces gens pensent peut-être plus particulièrement à vos positions sur les événements d'octobre, pourtant ce que vous venez de nous confier est l'antithèse de ce qu'ils affirment...

J.-P.D. - De ne jamais avoir douté de quoi ?

R.-Q. - Certaines personnes vous croient assis sur le succès et la pertinence des *Insolences*. En ce sens, elles disent que vous ne doutez plus depuis ce temps...

J.-P.D. - C'est injuste comme jugement. Vous dites qu'on me reproche de ne jamais douter. Pourtant, dans le même temps, pour les mêmes textes, on me reproche de ne pas être branché...

Ce qu'il peut y avoir de vrai dans le sentiment que vous véhiculez, c'est que je suis toujours préoccupé d'une certaine cohérence entre les valeurs que j'exprime et ma vie. Cela peut donner l'impression que je ne doute pas, mais c'est loin d'être le cas. Je l'aurai assez dit durant cette interview : j'ai l'écriture angoissée, anxieuse et souvent difficile. Souvent, après avoir rendu public un texte ou une conférence, je me demande si cela était bon, utile, si je ne me suis pas trompé. Si, comme cela arrive souvent, je reçois des réactions, des retours, je les accepte. Je découvre fa-

cilement en moi-même le doute. Je ne suis quand même pas obligé d'exprimer tous mes doutes.

L'angoisse n'est pas une disgrâce. Elle peut être source de dynamisme et de créativité. De toute façon, il est fatal qu'un phénomène de croissance s'accompagne d'angoisse.

R.-Q. - À un autre niveau, celui d'aider les autres par l'écriture, avez-vous l'impression de préparer la relève ?

J.-P.D. - Est-ce qu'on prépare la relève en écrivant ? Oui, je pense que oui, on peut dire cela, même si l'on n'a pas cette préoccupation d'une façon expresse. Pour qu'un individu se développe totalement, il faut qu'il y ait une autorité au sens ordinaire du mot, mais on doit dire aussi que le patrimoine culturel, le patrimoine littéraire d'une nation, d'une société, c'est une autorité. C'est quelque chose qui permet à d'autres de croître, c'est la fonction même de l'autorité, et c'est le sens étymologique du mot : permettre de croître. En ce sens-là, le fait d'écrire peut, d'une certaine façon, préparer la relève. Il y a un autre sens possible : celui de donner le goût à d'autres d'être, eux aussi, des témoins, qui est un mot exigeant et noble. On peut être témoin en étant un être debout, en essayant de l'être ou même encore en essayant de se relever. Je pense que c'est un des rôles que doit viser l'écrivain qui ne se contente pas d'être un amuseur. Si, moi, j'ai le goût de faire ceci ou d'être cela, je le dois en bonne partie à l'exemple rapporté ou écrit par d'autres. Il est donc légitime de penser que d'autres, des inconnus, auront peut-être le goût eux aussi, d'être ceci ou cela, à cause du témoignage que j'aurai pu donner. Ce qui me fait aimer des hommes comme Bernanos, St-Exupéry, Léon Bloy, Pascal, c'est que non seulement ils ont été de grands écrivains mais aussi de grands hommes. Des hommes dont la substance de la vie a été en cohérence avec ce qu'ils ont écrit.

R.-Q. - Si on continuait avec quelque chose qui vous tient à coeur : la langue. Peut-on dire que le joual est un raccourci ?

J.-P.D. - J'aurais plutôt le goût de dire que c'est un court-circuit... C'est au niveau conceptuel (et j'allais jusque-là dans la dénonciation du *joual*,) c'est donc au niveau des structures de l'esprit que l'on parle *joual*.

R.-Q. - On fait de vous un puriste de la langue, qu'en pensez-vous ?

J.-P.D. - Je ne suis pas un puriste, ni en ce qui concerne la langue ni en ce qui concerne quoi que ce soit. J'aime ma langue, je pense que je la connais bien. Bien sûr on n'a jamais fini de connaître une langue, sa langue. En tout cas, je connais ma langue. Je l'aime, mais je ne suis pas un puriste, ni au niveau de l'expression orale (c'est évident), ni au niveau de l'expression écrite. Ce qui a pu conduire les gens à penser que j'étais un puriste, c'est la dénonciation que j'ai faite concernant le joual.

R.-Q. - Vous avez dit qu'au Québec la langue est ou était notre dernière frontière. Cette affirmation vous semble-t-elle encore juste ?

J.-P.D. - J'ai écrit un article là-dessus en effet. J'employais l'image que tous les êtres vivants, que ce soit les plantes les animaux ont une protection qui leur est propre. Les plantes ont la leur, la noisette et les amandes possèdent des écailles ou des cosses ; les animaux ont aussi leurs protections. Les pays aussi. Les premières protections d'un pays ce sont les frontières au sens physique du terme. Ensuite la géographie et aussi la culture qui est au fond une protection que l'homme se fait ; que l'homme secrète peu à peu pour se constituer, pour être lui-même. Dans la culture, il faut inclure le phénomène religieux, bien sûr, et la langue comme étant une des principales (non pas la seule) manifestations de la culture. Un pays comme le nôtre devient particulièrement menacé quand les frontières physiques n'existent pas ou à peu près pas. Remarquez que dans le monde contemporain, les

frontières ne protègent plus comme avant, ne serait-ce qu'à cause de l'impossibilité de dresser des barrières contre les ondes.

Les frontières physiques ne protègent plus comme avant. Quand une société se retrouve avec une culture en crise, avec des structures religieuses ébranlées, perturbées, oubliées, ce qui reste comme identification et comme protection (donc de frontière), c'est la langue. Cette frontière-là est celle qui, une fois brisée, découvre l'être dans son intérieur. On peut vraiment dire que c'est la dernière frontière, la dernière protection, la dernière pelure.

R.-Q. - Mais ça vient d'où cet amour de la langue ?

J.-P.D. - Je pense que l'on tient cet amour de sa mère. C'est pas pour rien que l'on dit « langue maternelle »... J'attribue ce goût d'abord à l'influence maternelle. Ensuite, on tombe plus dans le mystère de l'être, dans sa propre histoire. Ce goût tient aussi à l'enfance, au genre d'enfance qu'on a eue. Si l'on a eu une enfance, j'allais dire malheureuse, en tout cas, anxieuse ; si l'on a été obligé de se refermer sur soi, en même temps on s'est trouvé obligé à développer un dialogue intérieur. De se trouver une porte de sortie par en-dedans. Je pense que l'amour des mots, dans mon cas, ça vient de là. S'il se développe trop, il peut arriver que ça devienne une autre prison. J'aurais aussi envie de faire une espèce de digression à l'effet que, chacun de nous, peu importe sa force physique ou morale, chacun de nous est, au fond, timide. On ne l'est pas tous par rapport aux mêmes choses, vis-à-vis des mêmes personnes, face aux mêmes situations. Mais tout le monde a son point de timidité. Il y a cependant des êtres qui sont certainement plus timides que d'autres. Ces êtres-là courent la chance ou le risque de développer davantage le goût des mots, le goût de l'expression, pour se recréer un univers où ils se sentent plus à l'aise et qu'ils maîtrisent davantage. Tandis que les êtres qui sont forts s'arrangent plus directement avec le monde et la vie.

photo 11. Frère Jean-Paul Desbiens, frère mariste. Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

R.-Q. - La prochaine étape à franchir en tant que peuple au niveau global de la langue ressemble à quoi ?

J.-P.D. - Il nous faut accéder à la clarté. Il nous faut savoir qu'on ne peut pas penser sans distinguer. Distinguer, ça peut être féroce à un moment donné. Il nous faut distinguer entre l'amour du Québec et la vérité économique, la vérité psychologique. Ça veut dire aussi distinguer entre un bon coup du fédéral et un mauvais coup du gouvernement québécois. Distinguer aussi entre le syndicalisme comme étant une chose nécessaire, et les abus du syndicalisme comme étant une horreur. Distinguer tout le temps. C'est là que la confusion et la complaisance, la partisanerie ou le fanatisme risquent de bloquer et bloquent toujours « l'opération clarté », « l'opération vérité ».

Tout cela se rattache à la langue. Tout est plein de demi, de quart de vérité. Il suffit d'ouvrir les journaux pour s'en rendre compte. Ces demi-vérités, cette confusion sont consacrées en page éditoriale, en littérature, partout. Le mensonge est la chose du monde la plus répandue.

R.-Q. - Cette dernière remarque me ramène à l'écriture, au sens que vous lui attachez. Je me souviens d'avoir lu : *C'est le signe d'une grande infortune que de se sentir né pour faire*. Ça arrive comment une chose comme cela ? Est-ce que, dans cette situation, on ne se sent pas prisonnier, coincé, exploité, dans le sens de ne plus s'appartenir, d'avoir à aller toujours plus haut, non pas par ambition, mais pour éviter de descendre plus bas...

J.-P.D. - Cette question-là n'est pas facile. Se sentir né pour faire (Il s'agit d'une remarque de Rilke que j'ai rencontrée dans *Lettres à un jeune poète*). Est-ce que je maîtrise totalement cette phrase qui me séduit ?

Je pense, en effet, que c'est le signe d'une grande infortune que de se sentir né pour faire. Qu'est-ce que ça veut dire exactement ? Cela s'oppose à l'état de ceux qui sont davantage contemplatifs (pas nécessairement au sens religieux du terme), davantage poètes plus « acceptant » pour reprendre le mot que vous aviez tout à l'heure vis-à-vis des choses de la vie, qui sentent moins le besoin d'agir, de changer les choses ou d'essayer de changer les êtres.

Ceux qui veulent changer le monde, la vie, il est évident qu'ils sont plus infortunés. Ils sont plus mal pris. Et si la phrase de Rilke m'a séduit, c'est probablement que je m'y reconnais un peu.

R.-Q. - Il y a deux Phrases de vous qui ne cessent de me préoccuper : La fidélité c'est la démocratie biologique. Et l'autre : Refuser de distinguer, c'est refuser de penser. Ces deux phrases me semblent vous exprimer, traduire votre écriture. Personnellement, je m'y sens bien et plusieurs personnes s'y reconnaissent aussi. Ces deux phrases ne seraient-elles pas l'expression de la condition humaine ou, en tout cas, de l'humanité déchirée, celle qui souffre ?

J.-P.D. - Il s'agit sûrement de deux idées auxquelles je tiens beaucoup. Reprenons la première : « La fidélité, c'est la démocratie biologique », ou si vous voulez la « fidélité aux morts ». Je viens tout juste de retrouver une phrase de Chesterton qui reprend essentiellement le même propos : *Tradition is the democracy of the dead*. Il n'est pas sûr que ce ne soit pas chez lui que je l'ai d'abord prise.

Quand tu essaies (je ne dis pas que tu réussis) d'être fidèle, tu justifies tous ceux qui ont préparé le bout du chemin où toi tu te trouves. Eux voulaient aller de A à Z. Toi tu te trouves à M ou à O et tu continues jusqu'à P ou R. À ce moment-là, tu justifies les efforts de ceux qui n'ont pas abouti, qui n'ont pas vu le couronnement de leur vie. Je ne verrai pas, moi non plus, le couronnement de mon effort. Ce que je peux dire cependant, c'est que je veux faire mon bout. Cette volonté est démocratique, comme Chesterton le disait avant moi : elle permet aux morts de voter.

Je suis à peu près sûr de ce que voudrait mon père s'il était encore vivant. Je peux *dire, faire, voter, agir* en continuité avec lui. Je lui redonne vie, je poursuis son effort.

R. -Q. - Refuser de distinguer, c'est refuser de penser... c'est la suite indéfectible de la fidélité...

J.-P.D. - Même si elles peuvent paraître très loin l'une de l'autre, ces deux remarques se rattachent effectivement. « Refuser de distinguer ; c'est refuser de penser » concerne la vie intellectuelle, la vie de la pensée.

C'est un principe vieux comme le monde, comme la logique éternelle. Aristote a formulé cette vérité de l'humanité. Si tu refuses de distinguer entre le bien et le mal ; si pour toi un avortement est aussi bon qu'une naissance ; si tu penses que mentir c'est aussi bon que de dire la vérité, il te reste quoi ?

Je reviens sur le voyage du Pape en Pologne. Dans un article récent, je lisais que ce que les Polonais ont probablement retenu de ce voyage, c'est que le Pape a dit : « Ceci est bien, ceci est mal. Les opprimés, c'est les opprimés ; les oppresseurs, c'est les oppresseurs. » Les Polonais se sont sûrement dit que Jean-Paul II avait compris. Le Pape a distingué.

R.-Q. - Comment définissez-vous, enfin, un écrivain ?

J.-P.D. - Les mots, tous les mots sont devenus tellement piégés ! Je me sens comme un écrivain, en ce sens que j'ai besoin d'écrire et que, tout compte fait, j'écris beaucoup, même si ma production visible et publique est modeste.

Par contre, je ne suis pas un écrivain au sens où j'aurais le goût d'écrire sur mon passeport : profession : écrivain. Écrire n'est pas mon gagne-pain, ce n'est pas non plus mon travail principal. Mon travail principal est autre. Quoiqu'ayant une formation philosophique, la majeure partie de ma vie professionnelle s'est faite dans l'administration. Mon travail principal n'est donc pas d'écrire. Dans ce sens-là, je ne peux pas dire comme Anne Hébert, par exemple : je suis écrivain.

R.-Q. - Mais tout comme Anne Hébert, l'écriture, dans un certain sens, vous permet de vivre...

J.-P.D. - Lire et écrire. Je mets les deux. Je suis aussi incapable d'être une demi-heure sans lire qu'une journée sans écrire. Même très fatigué, vraiment vidé, j'ai besoin de ma demi-heure de lecture.

Écrire est devenu, depuis longtemps d'ailleurs, mais plus particulièrement depuis cinq ans, une nécessité du même ordre. Je peux être une demi-heure ou 24 heures sans écrire, c'est évident. Mais rarement deux jours.

R.-Q. - Vous vous définiriez comment ?

J.-P.D. - Même si j'ai fait un numéro contre les intellectuels (et je le maintiens), je suis moi-même un intellectuel. Je vis des clavicules en montant. Quand je dis que je suis un intellectuel, je dis par le fait même que rien ne m'échappe : un regard, une intonation de voix, un retrait de la main, une posture. Rien ne m'échappe dans un être. Je suis une éponge dans ce sens que je prends tout. Je ne perds rien de ce qui est humainement accessible avec l'équipement d'un être humain.

Tout rentre et beaucoup ressort, tôt ou tard. Ça prend du temps (quelque fois des mois) avant d'atteindre le niveau de perfection que je cherche ou qui me satisfasse. Je reprends une idée plusieurs fois. Par exemple, ce n'est pas moi qui ai inventé la distinction entre l'avenir et le futur, mais j'y travaille depuis au moins cinq ans. Je voyais de la vérité là-dedans, une piste. Au début, j'ai réutilisé l'idée pauvrement. Puis de façon de plus en plus articulée. À ce moment-ci, je peux dire que je maîtrise (à ma satisfaction) cette idée de je ne sais plus qui, mais qui m'avait énormément séduit.

Touchant la fête, par exemple, on sait que toute fête comporte trois éléments ; la rupture, le souvenir, l'avenir.

Si la fête n'était que rupture, elle serait, comme on dit, un « party ». Si elle n'était que souvenir, elle serait un adieu. Pour qu'il y ait fête, il faut une ouverture sur l'avenir.

Dans l'état où sont les communautés religieuses ces années-ci, il peut paraître paradoxal de parler d'avenir. C'est justement le moment d'en parler.

L'avenir, ce n'est pas le futur. Le futur, c'est le prolongement mécanique du passé. Et l'on sait bien qu'il n'y aura pas encore 25 ans dans le futur d'un homme de 85 ans ou pour une communauté dont la moyenne d'âge des membres est de 63 ans.

L'avenir, c'est autre chose. Il est imprévisible. Il est toujours surprenant, toujours déroutant. Aux yeux d'Hérode, Jésus n'avait pas d'avenir et Marie était une petite ménagère ignorante. « La frontière de l'humain est la porte d'entrée de Dieu. » Dieu ne s'additionne pas à l'effort de l'homme. C'est quand l'homme a touché ses frontières, ses limites, que Dieu advient. C'est là-dessus que porte notre Foi. Il ne s'agit pas d'optimisme, de volontarisme, de refus de voir la réalité, de consolation sentimentale. Il s'agit de la Foi.

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

Chapitre II. L'Écriture

Pourquoi écrire ? *

[Retour à la table des matières](#)

Si je suis devant vous, c'est à titre d'écrivain, titre que je ne revendique pas : on n'est pas écrivain parce que l'on a publié deux petits livres, dont le premier fut un phénomène sociologique et non pas littéraire, et le second, une conversation à peine organisée.

Mais je suis trop modeste : écrivain, je le suis bien un peu. Au fait, qu'est-ce qu'un écrivain ? Et nous voilà embarrassés, comme chaque fois qu'il s'agit de préciser une notion commune : qu'est-ce qu'un intellectuel ? Gérard Pelletier est-il un intellectuel ? Et Pauline Julien ? Et qu'est-ce qu'un fonctionnaire ? Mais restons-en à l'écrivain. Je risque une description : l'écrivain est un homme malheureux. C'est le signe d'une grande infortune que de se sentir né pour faire. Les natures heureuses sont nées pour vivre ; les autres, pour faire. Faire est la condition de leur équilibre, comme pour les bicyclettes, qui tombent dès qu'elles ne sont plus en mouvement. Un écrivain est un homme qui a la vie difficile ; pour qui vivre ne va pas de soi ; qui a besoin, donc, de s'expliquer avec la vie. *La littérature apparaît lorsque quelque chose dans la vie se dérègle*, écrit Simone de Beauvoir. On écrit pour colmater les brèches de sa vie.

* Causerie prononcée devant les étudiants de la faculté des Lettres de l'Université de Montréal, le 6 octobre 1965.

À ce compte-là, tout le monde serait écrivain, direz-vous. Et tout le monde l'est, en effet, même si ne sont réputés tels que ceux qui publient leurs explications. Écrire n'est qu'une extension de parler. Songez que c'est au moment de l'adolescence, époque dérégulée entre toutes, que l'on recourt le plus à l'écriture. Et même perdu au milieu du désert, un homme crierait quand même sa peine, ne fût-ce que pour l'information des étoiles.

Pourquoi écrire ? Telle est la question sur laquelle je voudrais réfléchir un peu devant vous. On n'a pas à se demander pourquoi un électron agit ou réagit de telle ou telle façon ; ni pourquoi il se groupe avec telle ou telle particule : les phénomènes physiques sont insignifiants, au sens étymologique du terme.

Mais dès que l'on accède à la vie sensible, la question du *sens* se pose. Le mot sensible contient le mot sens. Devant un chien qui court ou qui aboie, la réponse au *comment* n'épuise pas la question ; il faut aussi se demander pourquoi il court, même s'il court de biais, ce qui intriguait fort Aristote.

Touchant les activités humaines, le pourquoi est la question, puisque nous sommes libres. Or, parmi les activités humaines les plus conscientes, il faut placer l'écriture.

Pourquoi donc l'homme écrit-il ? On pourrait essayer de répondre à cette question, prise absolument : pourquoi l'homme utilise-t-il ces signes que sont les mots ? Mais je ne veux parler aujourd'hui que de l'écriture prise en un sens restreint : pourquoi écrit-on des livres ? Et même plus restrictivement encore : pourquoi la littérature ? Pourquoi des essais, des poèmes, des romans ?

On connaît la réponse de Gide : « Pour mettre quelque chose à l'abri de la mort. » Mais tout artiste pourrait répondre cela. Mozart ou Michel-Ange ont mis quelque chose à l'abri de la mort. Voilà trois siècles que nous consommons la beauté qu'ils ont créée. Pourquoi Mozart écrivait-il de la musique ? Qu'on ne réponde surtout pas : pour gagner sa vie. Mozart, interrogé là-dessus, aurait peut-être répondu la même chose, mais ce n'aurait pas été une réponse ultime. Mozart pouvait-il ne pas écrire de musique ? Quand on a du génie, on ne fait pas ce qu'on veut ; on fait ce qu'on peut. L'agit suit l'être. La question est sans doute mal formulée : il n'y a pas de fin à poser à l'activité artistique, autre que l'oeuvre même. Mozart fabriquait de la musique, comme les prairies fabriquent des pâquerettes, comme les arbres poussent des feuilles. Pourquoi la couleur de tes cheveux, de-

mande l'homme à la femme aimée ? Il n'y a pas de pourquoi. Conséquemment, il n'y a pas de Mozart assassiné : Mozart était nécessaire.

Faut-il inventer, pour l'écrivain, une réponse spécifique ? Y a-t-il malgré tout un pourquoi qui aime à écrire ? Je crois que oui. Et d'abord, parce que la matière première de l'écrivain, c'est la parole. Le musicien ordonne le temps ; l'architecte et le sculpteur ordonnent l'espace ; le peintre, les lignes et les couleurs, mais l'écrivain ordonne une matière qui nous est plus connaturelle : la parole. Il a des comptes particuliers à rendre aux autres hommes. Tout artiste nous dit : voici comment je vois le monde des formes et des couleurs ; arrangez-vous-en. Mais l'écrivain nous oblige à nous arranger de son âme ; il nous impose sa conscience, conscience dont Hegel disait que chacune poursuit la mort de l'autre. L'écriture est despotique.

J'en vois un signe dans le fait que les écrivains sont les seuls artistes que les pouvoirs prennent la peine de persécuter comme tels. On a pu entendre dire, ces années-ci, que les musiciens ou les peintres pouvaient, eux aussi, subir les contraintes d'une idéologie politique, mais ce fait est nouveau et il survient dans des pays où règne une religion à l'envers. Seule une religion, en effet, peut ambitionner de rejoindre les artistes quels qu'ils soient, à cause même de la transcendance dont elle se réclame ou si vous voulez, de son caractère totalitaire. Mais les pouvoirs non religieux ne s'inquiètent que des artistes de la parole.

Quelle est donc la réponse spécifique à la question : pourquoi écrire ? Faisons un détour et demandons-nous : pourquoi lire ? Il doit y avoir une relation entre ces deux pourquoi. Ce que je cherche et ce que je trouve en lisant, il y a quelque chance que l'écrivain l'ait mis et se le soit proposé expressément. J'essaye de me souvenir de certains auteurs que j'ai lus :

Pascal, Bernanos, Duhamel, Mauriac, Nietzsche, Alain, Céline, Saint-Exupéry, Camus, Daninos, Poincaré, Montaigne, Valéry, Montherlant, Claudel, Aristote, Péguy, J.K. Jérôme.

Pourquoi les ai-je lus ? Je les ai lus pour mon instruction ou mon repos. Je crois que c'est une division complète. Tous ceux que j'ai lus, je les ai lus pour l'une ou l'autre de ces deux raisons. Je pose donc, symétriquement, que l'on écrit pour instruire ou pour divertir.

Mon choix est fait : j'écris pour instruire. Je ne pousserais pas devant moi une petite histoire pour le plaisir de pousser une petite histoire. En nos temps intellectuellement sous-développés ; en cet univers fabriqué de toutes pièces par quelques centaines de grosses têtes, et dans lequel chacun est bien obligé de se reconnaître ou bien il naufrage, la tâche la plus urgente est de parler aux hommes. La science et la technique ont surmonté la sélection biologique, au grand désespoir des organisateurs de la cité, et voici que nous affrontons la sélection psychologique. C'est par milliers que les hommes naufragent dans la lutte pour comprendre qui a remplacé la lutte pour simplement vivre. Freud avait trois ans quand Darwin formula sa théorie. Darwin expliquait ce qu'il pouvait et peu importe ce que la science biologique a retenu de cette théorie : le fait est patent : l'homme a appris à surmonter la sélection biologique. Mais comment surmonter la sélection psychologique ? La psychanalyse et les drogues attaquent le problème à la pièce. Mais il faut trouver des moyens plus économiques. L'écriture en est un, il me semble.

Une civilisation qui n'aboutit pas à la conversation est une civilisation manquée. Tout l'effort de la civilisation tend à faire communiquer les hommes. Toute civilisation est un effort collectif pour que les hommes se disent les uns aux autres. Pourquoi la politique, sinon pour remplacer les balles et les bombes par les mots ; pourquoi les techniques de diffusion, sinon pour que les hommes se voient et se parlent ; pourquoi les voyages et les vacances, ces vacances qui sont peut-être le résultat le plus concret du socialisme tel que pensé au début du siècle, sinon pour permettre la conversation humaine : on va au bout du monde pour trouver un homme à qui parler, et si on ne le trouve pas, on est triste. Pourquoi l'art, sinon pour exprimer l'homme à l'homme. Et surtout : pourquoi la littérature ? Essayons seulement d'imaginer ce que serait nos vies sans Sophocle, Shakespeare, Pascal, Claudel. En fin de compte, Edison est au service de Mozart et de Montaigne.

Pourquoi écrire ? Pour relayer Sophocle et Pascal. Je sais que la comparaison est écrasante : mais il y a toute sorte de relais ; tous les degrés sont nécessaires pour que flambent, de siècle en siècle, ces immenses torches. Chacun n'a que l'homme à dire ; cet homme qu'il est et qui recoupe tous les autres. Montaigne disait : *Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition.*

Pourquoi écrire au Québec ? Je réponds : pour être. Ce qui n'est pas proféré n'existe pas vraiment. L'amour ne se fait pas : il se dit : tant que le « je t'aime » n'est pas dit, il n'y a rien.

Nous sommes un peuple silencieux. Cela a déjà été dit, je crois. Il faut bien le redire. Nous ne parlons pas de ce qui s'appelle parler. Je songe à mon enfance, paradis manqué qu'il faudra bien aménager à l'autre bout.

On ne parlait pas, chez nous. Enfant, je ne me souviens pas d'avoir assisté à une conversation. Mon père, qui était un homme doux, avait-il des amis ? Je ne crois pas. Aimait-il d'amitié quelque autre homme ? Je crois qu'il n'avait que des voisins. Ils parlaient ensemble de température, de chevaux, de politique, comme on en parle encore. Mais des conversations humaines, des conversations où des hommes creusent ensemble leur condition, et où chacun loge l'autre dans sa pitié, en avait-il ? Le plus près qu'il s'en soit approché, c'est le soir où avec un voisin, il racontait ses souvenirs de chantiers. Ce soir-là, ils parlèrent de leur misère, des poux qui les avaient rongés sur leur litière de branches de sapin. Mais cela était rapporté sans jugement de valeur, plutôt à titre de record : ils avaient eu beaucoup de poux. Une fois, mais j'étais adulte, il me dit aussi que pendant un temps, chaque matin, en se rendant bûcher, il s'arrêtait pour voir où en était le nid d'oiseaux qu'il avait découvert par hasard. Mais je fus trop bête moi-même pour parler avec lui. Et les arbres. Il me disait : « Tu connais pas ça, les arbres ». C'est maintenant seulement que je fais le rapprochement avec ces paroles que Saint-Exupéry met dans la bouche du poète de *Citadelle* parlant aux hommes du désert : Vous *ne savez pas*, leur disait-il, *ce que c'est qu'un arbre... j'en ai vu un autrefois, qui était parti à la recherche de la lumière...* » Nous sommes donc passés l'un à côté de l'autre sans nous parler, incapables de combler le fossé avec des mots, ciment des hommes.

Nous sommes passés l'un à côté de l'autre sans nous dire. Ce silence, répété génération après génération, fait un peuple atomisé, un peuple instantané, un peuple de diapositives.

Ces années-ci, nous assistons de nouveau au silence des hommes de quarante ans. Où sont les Quarantes-ans ? Que pensent-ils ? Qu'ont-ils à dire ? Qu'ont-ils vécu ? Comment voulez-vous que les jeunes se situent dans le silence ? Comment voulez-vous qu'ils se civilisent ? Ils crient. À qui voulez-vous qu'ils se peignent

l'âme, qu'ils se démêlent l'âme. Échevelés et abstraits ; arrivant au monde tout nus, à vingt ans, sans référence, sans point de repère, n'ayant même pas besoin d'oublier.

Les livres que nous n'avons pas écrits, les rayons vides, c'est eux qui les écrivent et qui les remplissent. Et ils ne sont pas regardants. Sans passé, sans aînés, ils sont les meilleurs étant les seuls.

Il faut écrire par ici, pour sauver la patience des pauvres qui nous ont précédés. Les riches, ils se communiquent de père en fils leurs propriétés, leurs titres, leurs obligations, mais les pauvres n'accumulent que leur patience, qui est l'étoffe de l'histoire. Il faut donc mettre cette patience dans la banque de nos livres.

Écrire aussi pour nous dire les uns aux autres. L'amitié commence et continue ainsi. Or toute la vie politique est ordonnée à l'amitié. Il faut donc nous dire ; nommer ce pays, ces hommes, ces saisons, ces arbres, ces rivières, pour qu'on s'y retrouve, pour qu'on en prenne possession, comme Adam nommant les animaux aux premiers jours de la création.

Mais il faut aimer pour écrire, pour avoir le goût de se dire. Écrire donc pour retrouver enfin la joie d'être nous-mêmes ; il n'y en a pas d'autre. Finis le chiâlage et l'imitation. Trop de nos écrivains veulent tout faire, sauf du québécois. Nous avons nos petits NRF et nos petits sous-Robbe-Grillet, comme nos petites Piaf et nos petites Gréco. Bref, nos Montréalais. Tout de suite le nouveau roman ; tout de suite la phénoménologie ; toujours aliénés, toujours colonisés, jamais soi-même, baveusement soi-même. Pourtant, si nous sommes, nous sommes uniques et irremplaçables. Peut-être modestes, mais irremplaçables.

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

Chapitre II. L'Écriture

Lettre à Jésus-Christ *

[Retour à la table des matières](#)

Je marche. Tu as beaucoup marché, toi aussi, par les chemins d'Israël. Un jour, tu t'es arrêté parce que tu étais fatigué, et c'est ce jour-là que tu as parlé à la Samaritaine. *Sedisti lassus*.

J'écris ces lignes en cet après-midi du 15 août 1968. Il y a vingt-quatre ans, aujourd'hui, je prenais, comme on disait, l'habit. Comme on dit l'acte pour désigner l'acte par excellence, celui qui fait qu'un homme et une femme se disent l'un à l'autre et, se disant, engendrent parfois un semblable à eux, comme ton Père et l'Esprit, se disant, t'ont fait, toi le Verbe substantiel. Il y a vingt-quatre ans, donc, je prenais l'habit. Je me souviens : j'étais tant content que j'avais hâte de me lever le lendemain pour le réendosser. Je n'ai plus jamais hâte de me lever, soit dit en passant - je trouve que c'est une catastrophe quotidienne absolument épouvantable. J'ai jamais hâte de me coucher non plus. Mais ça, c'est une autre histoire. Maintenant, je ne porte plus l'habit et je m'en trouve très bien. L'habit n'a aucune importance. Quand tu es venu nous voir, tu t'es habillé comme tout le monde.

Ce qui était et est toujours important, c'est la signification de l'habit. Cet habit-là signifiait que je t'avais choisi comme ma seule part d'héritage. Tu m'offrais le monde, les arbres, les routes, le possible amour et toi-même, au bout, discret, infiniment, infiniment vulnérable. Et tu disais : voilà l'héritage. Et moi, j'ai répondu :

* août 1969.

ma part d'héritage, ce sera toi, et toi seul. J'étais terriblement sincère, tu le sais. Je crois bien qu'à ce moment-là, je t'ai aimé un peu.

Le *Tantum ergo*, ça signifiait quelque chose pour moi, et le *Lauda Sion*, et tout cet énorme, cet immense grégorien où j'ai été élevé. J'ai été élevé là-dedans, moi, j'ai pas été élevé dans le barda. J'ai eu le temps de me faire, de me défaire, de me refaire et de me défaire de nouveau. Je suis maintenant en morceaux, ça aussi tu le sais. Je ne tiens ensemble que par la peau, comme le Canada et les vaches.

Je te parle. Ça pourrait être un procédé de style. Mais tu sais, toi, que je ne te parle pas comme je parlerais à Socrate. J'aime Socrate, mais il ne me vient jamais à l'idée de lui parler. Je t'aime certes plus que je n'aime Socrate. Il y a au moins ça d'en-plus dans mon amour pour toi.

Quand je t'ai choisi comme ma seule part d'héritage, j'étais sincère. J'ai tenu un bon bout de temps. Et puis, tu ne m'as plus suffi, tu ne me suffis toujours pas. Même les chameaux ont besoin d'oasis pour traverser le désert. Je ne suis pas un chameau et je traverse un sacré désert. Je sais que tu es toujours là et que tu serais, si je n'avais pas si peur de remporter la victoire sur moi-même, mon oasis éternellement présente. Mais je ne me résous pas à me combattre par peur de gagner la bataille.

J'aime me tromper, j'aime tromper ma soif, car je la trompe, comme on trompe sa faim avec un coke. Je suis sans excuse. Je ne change pas mes principes chaque fois que je m'inconduis. Je me dis lâchement que tu sais écrire droit sur mes lignes croches. Et je tire des traites sur ton amour comme le fils prodigue, sachant que tu m'attends mystérieusement, et que c'est toi qui fourniras le veau, comme dans ta parabole.

Parfois, aussi, j'ai peur de la façon que tu choisiras pour me contraindre à toi. N'importe, je te l'ai toujours demandé ; j'ai toujours su, enfin, je sais depuis longtemps, que je n'irai à toi que contraint. Ça ne te fera pas une bien grosse victoire, une bien glorieuse victoire. Je suppose que tu n'es pas fier.

Tu sais que je ne te prie guère, du moins comme on me disait que c'était. Mais tu sais que depuis des années ma seule prière, c'est celle de ton serviteur Ignace d'Espagne ; c'est celle que je t'adresse en marchant, dans l'autobus ou dans le train, ou au moment de laisser tomber, de me décourager. Je dis : « Seigneur, apprendsmoi à être humble, fidèle et courageux. Apprends-moi à t'aimer, toi seul ; à te

servir comme tu mérites d'être servi ; à donner sans compter ; à combattre sans souci des blessures ; à travailler sans chercher de repos ; à me dépenser sans attendre d'autre récompense que celle de savoir que je fais ta volonté. »

Je te fais cette prière et je ne suis toujours que ce que je suis. N'importe. Tu me connais. La phrase la plus triste de l'Évangile, tu l'as prononcée au moment où ils se mirent à croire en toi à cause des miracles que tu accomplissais. Mais tu ne te fiais pas à eux, parce que tu les connaissais tous et que tu n'avais pas besoin d'être renseigné sur personne, car tu sais, toi, ce qu'il y a dans l'homme.

Je n'essaie pas de plastronner devant toi. Mais le même Jean qui rapporte les paroles citées plus haut nous dit aussi en ton nom : « Devant lui, nous apaiserons notre coeur, si notre propre coeur venait à nous condamner, car Dieu est plus grand que notre coeur et il nous aime. »

Et encore : je te demande toujours de m'utiliser pour ta gloire. De m'utiliser, parfaitement, de m'utiliser. N'importe comment, mais fais attention : je ne suis pas très courageux. J'ai peur de ce que je te dis là. Tout d'un coup que tu choisiras un moyen ténébreux, épouvantablement déroutant. Enfin, comme tu voudras. **M'utiliser pour** ta gloire ; et ta gloire, c'est le coeur de l'homme. Ce n'est pas le soleil, ni les barrages, mais le coeur de l'homme. Tu peux, toi, faire quelque chose, tout, pour le bonheur de l'homme, car tu connais son malheur, pour l'avoir bu jusqu'à la lie.

Il n'y a plus beaucoup de monde qui croit en toi, n'est-ce pas ? Enfin, selon les apparences. « Quand je reviendrai, y aura-t-il encore de la foi sur la terre ? » Tu as bien semblé douter, toi aussi. Peut-être était-ce une coquetterie d'amoureux que tu as eue en disant cela. En tout cas, moi, je crois en toi. Je crois de la façon que je viens de dire : avec beaucoup de croches. Mais je crois. Je ne suis pas nerveux, côté foi. Je crois tout ce que raconte ton Église, ta pauvre Église, dont je suis. Je crois au fur et à mesure que les grosses têtes nous formulent ce qu'il faut croire. Je ne chicane pas. Au fond, il n'y a que deux choses à croire, et c'est toi-même qui les as désignées : croire que tu es, toi, et que tu es sauveur. Le reste, c'est de la petite monnaie pour prendre l'autobus ; l'autobus des théologiens. Moi, je marche à pied.

On ne me fera pas accroire que l'Évangile, c'est compliqué. C'est difficile, mais ce n'est pas compliqué ; ce n'est pas la même chose. Il n'y a que les consciences faciles qui soient compliquées, comme les intelligences, d'ailleurs.

Les gosses de la rue Sainte-Thérèse se moquent de moi : gauche, droite, qu'ils font, quand je passe, en avant, marche ! Il va leur arriver ce qui est arrivé aux enfants qui se moquaient du prophète Élisée : deux ours sortis d'on ne sait où les ont dévorés. Mais je vais demander aux ours d'épargner les deux que j'ai vus l'autre jour : le frère et la soeur, sans doute. Le petit gars lançait les souliers de sa petite soeur. Il avait le geste du fameux adolescent du Capitole qui s'enlève une épine du pied. Je me suis arrêté pour les regarder. C'était un spectacle doux comme le monde, un soir d'été. De l'autre côté de la rue, deux fillettes m'ont souri. Éternelle complicité entre elles et moi. Ou encore, un dimanche après-midi que je m'en revenais en lisant un article (faut dire que c'était le mien et que j'avais fait trois kiosques pour le trouver), une fillette me crie : c'est quoi que vous lisez, monsieur ? Je lui dis : viens voir. Elle traverse, regarde un moment et lance : c'est trop long. Il arrive toutes sortes de choses splendides quand on marche par les petites rues de la basse-ville. Ou encore, je dis, en passant, à une fillette : bonjour, madame. Elle court vers sa compagne et dit : le monsieur, il me connaît.

Quaerens me, sedisti lassus. Me cherchant, tu t'es assis, fatigué. On chantait ça, de mon temps, aux messes des morts, dans le *Dies Irae*. On te rappelait ta fatigue, on te rappelait ce que tu as investi pour nous sauver afin que tu nous pardonnes, sinon par amour, du moins par raisonnement, à cause de tes investissements en nous qui, autrement, seraient perdus pour l'éternité. Qui te louera en enfer ? L'enfer est ce que tu sais, toi, et non pas nous. N'importe : on voit le raisonnement, on voit l'argumentation.

Qui choisirait d'être de garde un soir de danse, à vingt ans, s'il avait le choix de n'être point de garde ? Bienheureux malheur qui nous exclut, contre nous-mêmes, de la facilité et qui nous ouvre à la possibilité de la joie. Joie qui est presque tout entière dans le fait de ne dépendre que de soi. De n'avoir que soi pour juge, épaulé et, enfin, camarade. J'ai déjà pensé, et sans doute dit : qui aimerai-je si personne ne m'aime ? Maintenant, je dis : qui m'aimera si je ne m'aime ? Et qui aimerai-je si je ne m'aime ? Je ne pardonnerai que lorsque je me serai pardonné.

Ne me laisse pas choisir. Force-moi, contrains-moi.

J.-C. - Tu voudrais que je décide à ta place.

- Je ne le ferai pas moi-même ; je ne me déciderai pas seul. Oblige-moi à toi.

J.-C. - N'es-tu pas déjà assez obligé ; ne t'es-tu pas déjà lié à moi ?

- Tout cela est bien ambigu ; je ne t'ai pas vraiment choisi.

J.-C. - Qu'est-ce qui t'empêche de le faire maintenant ? Tu voudrait être contraint par moi, qui suis invisible, comme tu peux l'être par ce qui est visible. Tu voudrais conserver, avec moi, la faible liberté que te laissent les choses visibles.

- L'important, Seigneur, c'est de n'être pas séparé de toi.

J.-C. - Parce que tu sais que tu serais malheureux pour l'éternité si tu étais séparé de moi. C'est pour cela que tu veux rester avec moi.

- C'est exact. Je sais qu'en dehors de toi, il n'y a que malheur. A qui aller ? Toi seul as les paroles de la vie éternelle.

J.-C. - La religion, c'est de me servir par amour et non par intérêt.

- Je sais, je ne prétends pas t'apporter quoi que ce soit ; je suis besoin, vide, tout besoin, rien que besoin. Sois-moi Jésus. Point. Je ne te demande pas la facilité, ni de m'épargner la souffrance, ni même la honte. Je te demande de me sauver.

J.-C. - Et les autres ? Je t'aimerais un peu plus apostolique. Toi, toi, il n'est question que de toi.

- Je sais. C'est un aspect de ma misère. J'en suis là. Je ne suis pas fier, ni heureux, d'ailleurs. Mais c'est ainsi. Je veux d'abord me sauver. Si tu peux m'utiliser pour ta gloire, ton travail, tes projets, je veux bien, mais tu devras créer en moi cette volonté-là. Je veux être forcé à toi, contraint.

J.-C. - Et moi, je veux des serviteurs volontaires, des hommes libres.

- Libère-moi.

J.-C. - Tu as de vagues désirs et on ne peut même pas appeler ça des désirs. Tu es mou, lâche, velléitaire. Si les autres hommes te connaissent comme je te connais, comme tu sais que je te connais, tu ne pourrais plus vivre parmi eux. Tu aurais trop honte. Mais moi, je ne te fais pas honte, je ne te gêne pas.

- Jésus, c'est jusqu'à l'abjection que je veux aller ; je ne demande pas ton estime, mais ton salut.

J.-C. - Allons donc ! Ce ne sont pas là des sentiments humains. Il faudrait au moins que tu sois un homme. Je suis le sauveur des hommes, pas des rats. Le bon larron, c'était un homme ; les deux d'ailleurs. Celui qui m'a repoussé, il m'a repoussé comme un homme. Si au moins tu étais humble devant les hommes. Je dis humble ; je ne dis pas mou, ou abject, ou pleurnichard. Mais tu n'es pas humble. Tantôt mou, tantôt arrogant, tantôt double. Plutôt écoeurant que vraiment humble.

- Je t'écoeure ?

J.-C. - Je ne dis pas ça. Mais tu vois, tu serais prêt à accepter de m'écoeurer pourvu d'y trouver ton avantage. Tu me fais penser à ces mendiants qui jouent de leur abjection, qui demandent l'aumône en pleurnichant.

- Je serais prêt à accepter de t'écoeurer pourvu que tu me sauves. Que veux-tu que je te dise ? Que je t'aime ? Que je veux travailler à ta gloire ? Ce n'est pas vrai. Je veux rester avec toi, mais je sais qu'il te faudra m'y contraindre, car je sais que je n'y resterai pas autrement. J'accepte que cela fasse mal pourvu encore que je sois dans l'impossibilité d'échapper à cette souffrance. C'est de tous côtés que je veux être forcé ; c'est toutes les issues que je te demande de m'interdire, désavouant d'avance tout désaveux. Ce contrat, et selon ces termes, je suis disposé à le signer. Au fond, tu y trouveras ta gloire de Sauveur. Ta gloire, c'est de sauver ce qui est perdu.

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

Chapitre II. L'Écriture

Le Grand Renverseur *

[Retour à la table des matières](#)

Demain, c'est congé. Ça tombe pile, c'est Noël. Il me semblait aussi que ç'avait l'air des Fêtes depuis quelques jours : les tempêtes de neige, les cartes de souhaits, le monde qui s'aimait, les sapins en aluminium. Par-dessus tout, ces vieux airs rougeauds qui viennent de partout et de très loin et qu'on écouterait même en juillet, n'était le respect humain.

On peut croire à tout ou à rien, Noël a été et demeure un fait. Et que veut dire ce fait ? Ceci, que le Grand Renverseur, comme disait Papini, est venu parmi nous et, avec lui, l'espérance que le monde, un jour, tournera à l'endroit ; que c'est même commencé, quelles que soient les apparences, car il a vaincu le monde, celui dont on rappelle demain la naissance. Il l'a vaincu en changeant le signe du Pouvoir.

L'Histoire, c'est l'histoire du Pouvoir. Et l'histoire du Pouvoir, c'est l'histoire des carnages. Du premier coup de poing à la bombe atomique, le progrès est linéaire et ininterrompu.

L'étoffe de l'Histoire, c'est les pauvres. Des légionnaires de Tibère aux « marines » américains, ce n'est toujours que pauvres tuant des pauvres. Et quand on ne les force pas à s'entre-tuer, on leur fait supporter les glorieux plans quinquennaux.

* *La Presse*, 24 décembre 1970.

C'est aux pauvres d'abord que le Christ est venu annoncer la Nouvelle du Salut, non pas pour les endormir, mais pour assumer leur espérance. Cette espérance, qui souvent ne sait pas son nom, est le véritable moteur de l'Histoire.

La révolution apportée par le Christ, c'est essentiellement le refus du vieux Pouvoir et la proposition d'un tout autre pouvoir. Quand on a voulu le faire roi, il s'est retiré sur la montagne. Les autres révolutionnaires veulent renverser les pouvoirs en place et y installer le leur. Ce n'est jamais qu'un changement d'équipes. Les pauvres font toujours les frais de l'opération et ne sont jamais au pouvoir. On n'a pas l'impression, ces jours-ci, que le peuple polonais est au pouvoir.

François d'Assise, - on peut en parler aujourd'hui : c'est lui qui a inventé les crèches de Noël - , n'était pas, lui non plus, un révolutionnaire augmenté d'une mitraillette. Il était au pouvoir et il l'a quitté par amour de la pauvreté. Il n'a tué personne. Quand on commence par tuer beaucoup de pauvres, par amour des pauvres, on n'en finit plus de tuer ou d'écraser les pauvres, par amour du pouvoir.

Il ne faut pas se laisser conter des peurs à ce sujet. La révolution que le Christ a apportée est un renversement des valeurs, non un renversement de gouvernement. Il n'a jamais fait de politique. Il s'est moqué d'Hérode en le traitant de vieux renard. Il a daigné répondre à Pilate, parce que Pilate était un bon fonctionnaire et que sa femme croyait aux rêves. Pour le reste, il a dit : « Laissez les morts ensevelir leurs morts ». Car il savait, lui, que le Prince de ce monde était vaincu. L'Histoire, c'est la longue agonie et les énormes convulsions du Prince de ce monde, qui s'appelle aussi le mensonge.

Quand l'Église s'est mêlée de politique ; quand elle a eu du pouvoir temporel, elle a fait comme tous les pouvoirs : elle a tué. Le Christ n'a tué personne ; François d'Assise non plus. Quand on aime le monde, on ne commence pas par tuer le monde. Quand on veut libérer les hommes, on ne commence pas par les libérer de leur existence.

Demain, l'Église, et non le Commerce, quelles que soient les apparences, ramène l'anniversaire de la Naissance. Il faut que ce soit bien fort, si ce n'est qu'un mythe, pour qu'un peu de bonté, un peu d'espérance se faufilent, depuis si longtemps, à travers tant de bruit et tant d'écrasements et nous rejoignent encore.

L'espérance chrétienne est bien autre chose que l'optimisme. Pour être optimiste, il faut singulièrement manquer de mémoire et d'imagination. Le mensonge

et la haine sont loin d'avoir porté tous leurs fruits. Leur fruit le plus terrible, c'est d'avoir soufflé l'espérance des pauvres et de l'avoir remplacée par l'indéfini : supportez-nous aujourd'hui, disent les Pouvoirs, demain vous serez libres. Et quand demain arrive, ils s'habillent en chars d'assaut, pour nous faire une surprise.

On n'a supprimé ni la pauvreté, ni l'injustice en supprimant le Christ. On a par contre très bien réussi à uniformiser l'une et l'autre.

L'exploitation électorale ou idéologique du pauvre est encore pire que son exploitation tout court. Tibère, au moins, ne prétendait pas aimer les pauvres.

Seul le Christ a vraiment aimé les pauvres et rien de vrai n'a été fait pour eux qu'en son nom. Le moins que l'on puisse reconnaître aux valeurs chrétiennes, c'est qu'elles aidaient les hommes à vivre.

L'incontestable signification de Noël, c'est que l'homme a besoin d'espérance.

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

Chapitre II. L'Écriture

La mort d'un seigneur *

[Retour à la table des matières](#)

Mon père vient de mourir à quatre-vingt sept ans et je veux proclamer sa mémoire, car j'en suis fier.

Au début de novembre dernier, je suis allé le voir. Il était encore au foyer pour vieillards de Métabetchouan, mais son état exigeait qu'il se rende à l'hôpital de Chicoutimi. Beauté de ces noms : Métabetchouan, Chicoutimi.

Il ne voulait point trop s'en aller à Chicoutimi. Je lui demandai pourquoi. Il répondit : « À Chicoutimi, je ne suis pas capable de me *runner* tout seul ». À Chicoutimi, en effet, il devait, une fois par jour, se rendre de sa chambre à la salle de traitements radiologiques, ce qui est assez compliqué, surtout pour quelqu'un qui ne sait pas lire.

Je l'ai revu quelques jours avant sa mort. Pauvre vieux, tout sec, tout ramassé dans son lit « Tu n'as pas ta montre ? » Elle était sur la table de nuit. Je lui ai dit « C'est moi qui t'en ai fait cadeau, tu t'en souviens ? » Il a dit : « C'est vrai, ça. Donne-la-moi, » Il ne restait plus beaucoup de temps à mesurer, mais c'était un lien entre lui et moi. Et il l'a mise à son poignet avec une espèce de fébrilité. Il l'a gardée jusqu'à la fin.

* *La Presse*, 2 février 1971.

En mars dernier, il avait fait un premier stage à l'hôpital de Chicoutimi. Il s'ennuyait. Il voulait retourner à Métabetchouan. Nous lui disions, mon frère et moi, qu'il fallait qu'il reste encore quelques semaines. Il répondait : « J'ai pas envie de passer ma vie ici. » Je lui disais : « À quatre-vingt-six ans, papa, tu en as un bout de fait. » Il répondait : « C'est vrai, ça. Et il ajoutait : vous ne vivrez pas aussi vieux que moi, vous autres ; vous vous cassez trop la tête. »

La dernière fois que je l'ai vu, avant de le quitter, je lui ai demandé s'il voulait que je le tourne sur le côté, afin qu'il dorme. Il a répondu : « Je suis capable de me virer de bord tout seul. » C'est les dernières paroles que j'ai entendues de lui.

Ces hommes-là étaient des seigneurs. Des seigneurs illettrés, mais des seigneurs. Ils n'ont jamais connu ce que c'est que d'avoir un boss. Certes, mon père a toujours été un salarié, un manoeuvre : bûcheron, draveur, fermier à gages. Mais les boss étaient loin ou anonymes. Une fois embauché il organisait son travail et son horaire comme il l'entendait. Et quand il avait fini sa journée, il avait fini sa journée. Il n'a jamais été obligé de figurer ni de faire le beau avec des crétins provisoirement importants. D'où son horreur de ne plus pouvoir se *runner* tout seul, dans les derniers mois. Son horreur de dépendre.

J'écris ces petites choses parce que je suis une bête à mots. J'écris cela pour un vieillard inconnu qui pourrait éventuellement le lire. Un vieillard abandonné, qui ressemble peut-être à mon père ; un petit vieux tout sec que personne n'étrive plus. Mais encore, pourquoi ? Pour faire penser, peut-être. On ne parle plus que des jeunes. Et encore, pour la dignité des vieux ; pour leur honneur ; pour qu'un petit vieux, abandonné, retrouve le sursaut de prendre ses distances, d'attendre dignement la surprise de mourir et tâche, tant qu'il peut, de se virer de bord tout seul.

C'est quoi, la surprise de mourir ? La liturgie que j'ai connue, avant les discohèques actuelles, disait, dans cette langue mystérieusement nourricière : *vita mutatur, non tollitur*. La vie est transformée ; elle n'est point enlevée. Je crois à cela. Du moins, j'espère que j'y crois. Quand même, j'ai peur.

Mon père n'avait point peur. En tout cas, rien n'indiquait qu'il avait peur. En novembre, il me disait : « C'est ma maladie pour mourir. » Il disait ça tranquillement, sans commentaires. Moi, je n'osais pas creuser la question avec lui. J'aurais peut-être dû le faire.

On croit dans la survie et on se demande où est son père. Un ami me disait l'autre jour ; six par deux, c'est ça la vérité. Six par deux, les dimensions d'un cercueil. Peut-être, avant d'insulter qui que ce soit, faudrait-il l'imaginer mort. On perdrait le goût d'être méchant. On perdrait bien des goûts.

Je ne veux rien d'autre, en écrivant ces quelques mots, que proclamer ce vieux silencieux. Personne n'a jamais parlé de lui. Et pourtant, il faut proclamer les seigneurs. Mon père était du nombre des derniers. Il faudra maintenant attendre longtemps. Ce qui pousse, c'est une autre race de monde.

La religion catholique, le système catholique, le modèle catholique, est une religion, un système, un modèle sphérique, parfait, plein. La foi catholique s'occupe de ses fidèles du premier au dernier instant de l'existence visible et les lâche dans l'éternité, où il n'est plus besoin de foi.

Elle n'explique rien ; elle dit tout sur tout. À la limite, je dirais : à supposer que ce ne soit qu'un système comme les autres, trouvez-moi meilleur système.

Devant le mystère de la mort, cette religion est souveraine. Non pas, encore une fois, qu'elle explique quoi que ce soit, mais parce qu'elle affirme là où tout le reste, au mieux, ne peut que crâner. Là où personne n'affirme que le rien, il y a une splendide arrogance à affirmer tout.

L'impossibilité d'imaginer une survie, face au cadavre de son père, dont toutes les apparences conduiraient à penser qu'il repose enfin paisiblement, nous force à le retrouver dans le passé. Le passé n'a pourtant pas plus d'existence que l'inimaginable survie, mais le passé a été expérimenté et il fournit du matériau à reconstruction.

Un si vieil homme que mon père, dans un si petit village, a connu tout le monde et tout le monde l'a connu. Et si très peu l'ont admiré, tout le monde l'a aimé, en fin de compte. Il n'était dangereux pour personne ; il n'a jamais fait que gagner sa vie. Mais ça, par exemple, il l'a fait. Son extrême vieillesse seule a fini par lui conférer une sorte d'autorité. L'autorité qui vient de simplement marcher droit à quatre-vingt-six ans ; d'être sans disgrâces, ni physiques ni intellectuelles ; l'autorité qui vient de prendre soin de soi tout seul, presque jusqu'à la fin.

Ces hommes-là ont tellement aimé les chevaux, ils en ont tellement menés, qu'ils en avaient tout le majesté. Majesté qui vient de gagner sa vie sans parler et

de mourir de même. De ces hommes-la, on aurait envie de dire : c'étaient des belles bêtes.

Mon père avait comme l'idée qu'il vaut mieux s'occuper de soi tout seul, tant qu'on peut. Il disait : « Quand on attend après le gouvernement pour déjeuner, on déjeune tard. » Dans la même idée, il mettait depuis longtemps, à même sa pension de vieillesse, un peu d'argent de côté, pour se faire enterrer. Ces hommes-là, qui n'avaient jamais bâdré la société de leur vivant, avaient une sainte horreur de la bâdrer après leur mort.

Il aura eu de belles funérailles. En grégorien, s'il vous plaît, y compris le *Dies irae*, si plein d'espoir et d'un merveilleux chantage à l'amour : *Quarens me, sedisti, lassus*, Me cherchant, Tu t'es assis, fatigué. Tu as pardonné à Marie Madeleine et Tu as exaucé le Larron, ne me lâche pas maintenant.

Presque plus personne ne comprend ni cette langue ni cette musique ni cette énorme poésie qui ont porté l'espoir et la misère de millions de chrétiens depuis le fond du Moyen-Âge. Je suis vraiment dans les derniers de quelque chose.

Entre mon père et moi, la filiation est terriblement distendue. Qu'y avait-il de commun entre lui et moi ; entre sa vie et la mienne, hormis cette relation même d'un père à son fils ?

Il n'a jamais marché que du pas d'un cheval et nous voici sur la lune. Il a passé une grande partie de sa vie aux limites mêmes de la civilisation et souvent à cent milles de toute terre organisée et nous sommes maintenant branchés sur le monde entier par tous nos sens. Sa vie s'est étendue sur toute cette distance, mais il n'avait pas à l'occuper ni n'en était occupé. Il a commencé dans Lin monde et, pour l'essentiel, il a fini dans le même monde. J'ai commencé dans son monde et je continue dans un autre. Je suis drôlement éjarré.

Jamais je n'ai davantage senti la solution de continuité qui menace notre peuple. Les arbres ont été bûchés et coupés en pitounes. Les pitounes dérivent sur le mensonge. La liberté des pitounes ne m'intéresse pas ; il faut retrouver la liberté des arbres.

Où est le salut ? Je sais qu'il n'est pas en arrière. Il serait trop simple de dire qu'il est en avant. En avant de quoi ? Il n'est pas non plus dans le retrait. Suis-je

donc devenu un de ces pâles Renaissants qui se demandaient devant un crâne :
être ou ne pas être ?

Être est la réponse. Ce pays est à nous ; c'est mon père et des comme lui qui
l'on fait. Il faut le reprendre en main et se virer de bord tout seul.

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

Chapitre II. L'Écriture

Vrai comme neige *

[Retour à la table des matières](#)

Au point où nous en sommes, la neige est un événement, une nouvelle. De quoi parler de ; éditorialiser sur ; réfléchir à. De quoi contempler par la fenêtre, en se fourrageant le nez. Cet exercice, trop méconnu dans les écoles et les maisons bien tenues, est de toute façon le symbole suprême de la liberté. Les romanciers russes et les gosses d'ailleurs le savent depuis toujours.

Depuis trois ou quatre jours, beaucoup de gens croyaient que l'hiver était fini. Même les chauffeurs de taxi marchaient dans ce sens-là. Il leur semblait que c'était assez pour cette année, qu'il fallait en garder pour l'avenir.

Les gens sont toujours prêts à espérer. C'est pour ça que tout va toujours si mal. Ils se méfient pas assez. Ils démobilisent à la moindre rumeur de printemps. Ils n'acceptent pas de vivre casqués, bottés, ceinturés.

Chaque guerre est toujours la dernière et c'est bien rien que pour cette raison qu'on y va. Savoir qu'il y en aurait une autre, on préférerait attendre. Chaque bordée de neige est toujours la dernière. Après, il fera beau pour toujours. On ira sur la Montagne et sur les îles ; on sera heureux ; la nature sera là, qui nous tendra les bras et qui nous aimera, comme disait un poète provençal. Au premier clin d'œil du soleil, tout le monde marche. Le grand amour. Pour la vie. Ils se méfient pas.

* *La Presse*, 5 mars 1971.

C'est touchant, certes, mais ce n'est pas sérieux. Ce n'est pas comme ça que l'on va construire le Québec.

Faut vivre casqué, botté, ceinturé. C'est plein d'ennemis partout. Et la nature nous déteste. Elle veut pas de nous, c'est assez clair. Et sournoise, avec ça. On se couche en paix et on se réveille en tempête. Elle dormait pas, la vache.

Quelques petits malins ont quand même fini par comprendre que la meilleure façon de s'en tirer, c'est de se rapprocher du fondamental. Par exemple, s'acheter un métro portatif.

Plus on s'accule au fondamental, moins on est vulnérable. Ce qu'il faut, c'est présenter la plus petite surface possible aux hommes et aux choses. Se présenter de profil : le vent prend moins. Ou encore, enlever tous ses masques, même si la face vient avec : c'est le meilleur déguisement.

C'est la neige et la tempête qui poussent à ces profondes réflexions. A partir de l'observation que le piéton demeure autonome quand les tracteurs eux-mêmes sont bloqués.

Fallait voir les piétons, hier. Ils marchaient, sculptés par le vent, présentant le moins de surface possible, comme des caribous dans un film de Perrault. Ils marchaient à même la liberté que l'on a toujours quand on ne dépend que de soi. C'est une liberté pataude, point brillante, mais qui ne fait jamais défaut.

Hier on a touché le fond : les autobus ne circulaient pas ; les journaux circulaient quand même et les magasins de la Régie des alcools étaient fermés. Si vous pensez qu'il peut arriver plus de malheurs en même temps, faut pas le dire : ça se produirait.

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

Chapitre II. L'Écriture

La dernière frontière *

[Retour à la table des matières](#)

Tout être, individuel ou collectif, protège son identité de diverses façons. C'est à cela que servent les pelures, les cosses, les écorces, les fourrures, les écales et les écoles. C'est à cela que servent les frontières.

Notre identité à nous a longtemps été protégée par au moins trois frontières : la géographie, la religion et la langue. Ces trois frontières sont maintenant ouvertes. Et voilà pourquoi on est fébrile.

La frontière géographique n'existe pratiquement plus à cause de la mobilité des personnes et de l'ubiquité des ondes. La frontière religieuse n'a plus aucune incidence sérieuse sur notre vie collective. Quant à la frontière linguistique, elle continue de subir les effets d'une dévitalisation interne, dans le même temps qu'elle est affaiblie du simple fait qu'elle est maintenue par un nombre relativement moins important de personnes.

Étant donné la disparition ou l'affaiblissement des trois piliers traditionnels de notre être collectif, il est fatal que nous cherchions dans la politique le symbole, la garantie et le refuge absolus de notre identité.

* *La Presse*, 24 mars 1971.

Que l'on parle d'immigration, de carte électorale ou de carte scolaire, d'économie ou de Constitution, on est toujours ramené à la question linguistique, car c'est la question centrale. C'est la dernière frontière.

Il importe cependant de bien savoir que, quelles que soient les solutions politiques de ce problème, il y aura un prix à payer, qui sera très réel et très sensible si la solution doit être réelle et non rhétorique.

Il y a toujours eu un prix à payer et il y en aura toujours un, même s'il doit changer de nature. C'est le prix de franciser à contre-géographie. Ce prix, pendant longtemps, prenait la forme de l'isolement. L'isolement n'est plus possible. Il y a beaucoup de chance que le prix doive maintenant prendre la forme de l'austérité et de la discipline dans le domaine économique.

Soyons concret : LA PRESSE est un journal de langue française publié à Montréal, circulant principalement en milieu montréalais et devant, par conséquent, faire face à la concurrence des quotidiens anglophones, Montréal étant ce qu'il est. Quand on court tout seul, on gagne toutes les courses, mais quand on court avec des concurrents (le mot le dit), on ne gagne que si l'on court vite et bien. Or, *La Presse* doit affecter environ 10% de ses coûts d'opération à des fins de traduction. Si le journal n'affectait pas ce 10%, il aurait, comparé à un quotidien anglophone de Montréal, la valeur $X - 10\%$, toutes choses étant égales par ailleurs : compétence des journalistes, efficacité de l'administration, importance du tirage, etc.

Autre exemple. On peut être une capitale industrielle en japonais au Japon ou en allemand, en Allemagne ; mais on ne peut pas être une capitale industrielle en français en Amérique du Nord au même prix. Au Japon ou en Allemagne, le bi ou le trilinguisme est une nécessité qui s'impose à une infime proportion des citoyens. Mais cela ne se compare pas au bilinguisme préconisé par la théorie canadienne officielle, et surtout pas à ce qui est vécu par la population francophone de Montréal.

Selon les statistiques de 1961, les francophones d'origine représentaient 64% des habitants de la zone métropolitaine et les « parlant français », 75%. Selon les mêmes statistiques, 20% des habitants de la zone métropolitaine étaient d'origine britannique, mais 60% étaient des « parlant anglais ». En d'autres termes, le taux d'attraction de l'anglais, à cause du double jeu du bilinguisme et de l'assimilation

des Néo-Québécois, a permis au groupe d'origine britannique de tripler son importance linguistique. De façon générale, de plus en plus de Montréalais parlent seulement anglais (22% au lieu de 18%) et de moins en moins, seulement le français (40% au lieu de 64%).

Les statistiques dont on fait état ici sont vieilles de dix ans. La dynamique qu'elles mettaient en lumière a continué de jouer dans le même sens. La preuve la plus cruelle nous en est administrée par ce qui s'est passé à Saint-Léonard.

La comparaison strictement économique avec les USA ou l'Ontario nous est défavorable. Le décalage en question est, pour une part, la traduction économique de notre spécificité, le prix de notre identité. Si l'on ne veut pas que ce prix devienne intolérable, si l'on veut éviter que la peine emporte le profit, il faut augmenter notre productivité : travailler davantage et être plus compétitif. Les interventions politiques, pour être significatives, doivent passer par là.

Aussi longtemps que l'on est entretenu, par son père ou par les USA, il est facile de faire des blagues sur le système économique dans lequel nous vivons. Un étudiant déclarait récemment, lors d'une séance du comité mixte du Sénat et des Communes sur la Constitution : « Fini le contrôle économique par une minorité en état d'infériorité. La culture dans la rue. L'économie au peuple. » Bien ! Faudrait en parler aux Polonais et aux Cubains, par exemple. De leur côté, quand les centrales syndicales réclament en même temps la parité des salaires avec les USA ou l'Ontario et le français-langue-de-travail, elles pratiquent un nationalisme de façade. Encore une fois, il faut payer un prix pour être soi.

En vérité, le Québec est le lieu de deux grands débats : le débat national et le grand bouleversement occidental, cette grande mue que les savants appellent la révolution culturelle. Avons-nous les moyens de nous présenter en même temps aux deux examens ? Mais nous n'avons pas le choix.

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

Chapitre II. L'Écriture

De la servitude au service *

[Retour à la table des matières](#)

Hier, dans beaucoup d'entreprises et de services, notamment les journaux, c'était congé. Non pas parce que c'était Vendredi-Saint, mais parce que la coutume et les conventions collectives de travail ont fixé ce jour comme devant être un jour de congé. Ce qui était une grande commémoration est devenu un droit acquis. Le christianisme s'est retiré comme une mer, laissant sur la grève des poissons morts des vacances, c'est-à-dire du vide, selon le premier sens du terme.

En s'évaporant, le christianisme a aussi laissé un dépôt d'idées et de valeurs desséchées. Des idées et des valeurs dont on hésite à écrire les noms, tellement elles sont devenues dérisoires : liberté, égalité, fraternité, justice, amour, douceur, pauvreté. L'anglophone de Terre-Neuve serait mon égal, mon frère ? Au nom de quoi, s'il vous plaît ? Qu'il crève dans sa pauvreté ?

Les idées chrétiennes sont devenues folles, comme disait Chesterton. Des dizaines de curaçons ne savent même plus les distinguer des programmes électoraux ou des manifestes anarchiques. Les valeurs chrétiennes circulent comme des chèques sans provision.

La vieille liturgie, c'était l'organisation du temps et la célébration de toutes choses. Dans la nuit pascalle, la vieille liturgie célébrait l'Histoire, la mort, la pier-

* *La Presse*, 10 avril 1971.

re, le feu et jusqu'aux insectes. Une fois par année, au sommet de l'année, elle prenait le soin de mentionner la mère abeille devant Jésus-Christ. Nous étions quelques-uns à guetter ce moment avec l'espèce de frisson que l'on éprouve à guetter un passage particulièrement élu d'une pièce de musique. Nous étions quelques-uns à guetter ce moment où l'Église, bénissant le cierge pascal, précisait que cette cire provenait du travail de la mère abeille : *apis mater*. Scientifiquement, elle se trompait, la vieille Mère, car la mère abeille ne fabrique pas de cire ; mais son erreur était plus nourrissante que les faits chimiquement purs dont nous sommes accablés et que rien n'organise, sinon la logique technicienne.

Je parle de ces choses sans nostalgie. Je peux les retrouver quand je veux. De plus, j'en ai été suffisamment nourri pour vivre sur ces provisions jusqu'à ma mort. La grâce de ma jeunesse, ç'aura été ça avoir eu l'occasion, sans mérite, de faire des provisions.

Ce que j'essaye de faire ici, c'est d'identifier les fruits de la mentalité technicienne, dont le propre est d'isoler les éléments, et pour ce, d'ignorer les organismes, que les organismes s'appellent le corps de l'homme, les entreprises, la société. Par exemple, la mentalité technicienne s'est acharnée sur l'amour et n'a retenu que le sexe ; elle a travaillé l'énergie et n'a retenu que la vitesse. Toujours plus vite vers nulle part ; toujours plus nombreux vers l'ennui.

Toute libération consiste à passer de la servitude au service. Libérer un homme ou une collectivité, c'est l'arracher à la servitude et l'engager dans un service. C'est cela même que la liturgie pascale nous enseigne. Et ce passage, quand il est accompli, fonde la fête. Il n'y a point de fête qui ne soit la célébration d'un tel passage. Avez-vous remarqué qu'il n'y a de vraies fêtes qu'après un travail ? Fête après la récolte ; fête après la publication d'un livre. À propos d'un livre, on dit justement : ouvrage. Fête après la vendange ; fête après la drave ; fête après avoir tout simplement cordé un tas de bois de chauffage. Il n'y a de fête qu'après un effort commun et un effort de service. Je ne vois pas comment on pourrait célébrer l'étranglement de Pierre Laporte, le bombardement d'un village vietnamien ou pakistanais, ou l'incendie d'un CEGEP.

Le désarroi des jeunes, c'est qu'ils ne font plus rien en commun ; ne servent plus à rien, même pas à être jeunes comme du monde. Et comme on les empoisonne de mensonges, car beaucoup de leurs soi-disant maîtres ne savent plus rien,

n'aiment plus rien que leurs droits acquis, atomisés, numérotés et conventionnés, les jeunes ne savent plus comment opérer leur passage de la servitude au service. Par contre, ils veulent servir, car être utile le voeu profond d'une personne. Ils sont donc acculés à se donner des tâches stériles et des fêtes chimiques. La drogue, c'est l'extase chimique ; les manifestations, c'est la complicité au lieu de l'amitié. Dans une foule, il n'y a point d'amis ; il n'y a que des complices. Car une foule ne fait rien, elle ne peut que détruire. Seul un peuple fait quelque chose. Il se fait.

Nous sommes un peuple ; un petit peuple, mais un peuple. On épuise ce peuple au nom d'idées desséchées que rien ne garantit, sauf une potée d'hommes qui veulent le pouvoir sans dire ce qu'ils en feraient s'ils l'obtenaient.

Prochainement, dans un CEGEP, on présentera une pièce intitulée : les Crasseux. C'est monté par des jeunes, pour des jeunes. J'ignore le thème et le message, pour employer un grand mot. Je m'arrête au titre. On ne me fera pas accroire que la crasse soit un progrès humain, ni non plus le joual. Nous autres, au Lac-Saint-Jean, on est venu à bout des poux vers 1936. Je n'ai pas envie de retourner aux poux.

L'espèce de misérabilisme présentement affiché par une large fraction de la population me paraît le signe d'un instinct suicidaire. Misérabilisme hypocrite, par ailleurs. J'en connais qui gagnent \$12,000 par année et qui s'habillent comme des clochards. Des clochards aux filets mignons. Des clochards pour l'épate. Des clochards par instinct suicidaire. Des lemmings. Voir le dictionnaire.

Tout d'un coup que le peuple aimerait mieux la propreté et l'allure que la clochardisation, tout d'un coup qu'il aimerait mieux une langue de monde que la joualisation radio-canadienne. Ça prouverait que l'avant-garde est tout simplement l'à-côté.

Me voilà loin de Pâques, qui compte plus pour moi que le Québec. Le christianisme me nourrirait n'importe où, tandis que le Québec me désespère tous les jours. C'est pourtant ici que je veux travailler encore un peu. Mais il est dur de vivre en Babel et d'écouter des gens qui ne savent plus ce qu'ils disent.

Je voulais parler de Pâques et de ma pauvre certitude d'être un homme en voie de libération, grâce de la victoire de Jésus-Christ sur la mort. Le christianisme est un immense oui . À tout, même de la mère abeille. C'est aussi un non absolu de tout ce qui souille, À tout ce qui avilit, À tout ce qui détruit l'image de l'homme,

c'est un non absolu à la mort. La mort est morte, car Jésus-Christ l'a vaincue. Et quand je disais plus haut que le christianisme s'est évaporé, je parlais selon les apparences. Au fond, je sais qu'il demeure le seul ferment actif. Le christianisme a introduit une fois pour toutes dans l'Histoire l'intolérable tension qui provoque le progrès.

Il y aura toujours des hommes pour supporter cette tension et relayer cette intention.

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

Chapitre II. L'Écriture

Trompe-souris * by night **

[Retour à la table des matières](#)

C'était le 20 décembre. Il fait -25° C, pas un brin de vent, La lune allait être pleine le lendemain. Pour le savoir, il fallait consulter le calendrier des Missions étrangères. Il ne manquait vraiment pas grand-chose, en bas à gauche, pour compléter la sphère qui passe pour ironique.

Demain, c'est l'hiver officiel, mais on sait que par ici, et cette année surtout, il n'a pas pris de risque. Voilà trois semaines qu'il est assis comme un qui s'installe pour une bonne pipée.

C'est le moment de sortir. On est mieux habillé maintenant qu'il y a 40 ans. Les tissus synthétiques sont moins romantiques, mais ils protègent mieux que ceux d'autrefois. On éprouve un sentiment de liberté extraordinaire d'affirmer ainsi contre le froid. Entendre crisser la neige sous ses pas. Entendre ce bruit que l'on fait. Cette victoire. Voir son ombre découpé sur la neige. On songe au psautier : Pendant le jour, le soleil ne te frappera pas, ni la lune pendant la nuit ». (Ps 121,6).

Certes, la nature est hostile. C'est un poète méridional, donc doublement menteur, qui a dit que « la Nature nous aime, qu'elle nous tend les bras ». La nature est

* Trompe-souris, c'est le nom d'un rang derrière la maison. J'ignore encore l'origine du nom.

** *Le Quotidien*, 31 décembre 1980.

hostile. Mais ici, la guerre est franche. Il n'y a pas de piège. Le jeu est ouvert : le froid nous déteste ; nous aussi.

Et même, nous déteste-t-il ? N'est-il pas bon que la nature se repose ? Que gèlent les maringouins, les ours et autres couleuvres ? Quelques rares corneilles, pas assez riches pour se pousser dans le Sud, passent l'hiver avec nous. Je me souviens d'une règle de grammaire latine : « *Brevior est vita hominum quam cornicum* : La vie des hommes est plus brève que celle des corneilles ». Elles ont, l'hiver, un cri bizarre, à mi-gamme entre le cri lourd du corbeau et le cri paillard qu'elles ont l'été. La nuit, on ne les entend pas. Je pense à elles comme ça, parce que je les aime depuis toujours, parce qu'elles sont noires et intelligentes. Et, doublement, celles de l'hiver, parce qu'elles sont fidèles. Ça ira maintenant au 10 mars avant que les autres reviennent. Surveillez bien la date : je ne me trompe pas plus que d'un jour ou deux.

Je marche. Je l'entends rien d'autre que le crissement de la neige sous mes pas. Au loin, dans le rang du Poste, je vois les phares des autos. Je ne vois, en fait, que des traits de lumière, comme un message en morse, adressé de l'étoile polaire, juste au-dessus du lac. Je vois aussi le panache de fumée blanche qui flotte sur le moulin. Et tout à coup, j'entends les cloches. Ma vieille sainte mère, qui est née à Boston, sur les bords de l'Atlantique, nous disait que les cloches chantent : « cris-topho, colombo ; cris-topho-colombo ». Quarante ans plus tard, je trouve que c'est bien ça qu'elles chantent. Ma mère, une fois pour toutes, a déchiffré pour moi la chanson des cloches. Par -25, toutefois, les notes sont moins liées, moins mouillées ; plus cassantes, plus cristallines.

Je me récite le cantique de l'Univers : « Gels et froidures, bénissez le Seigneur. Montagnes et collines, bénissez le Seigneur. Mers et rivières, bénissez : le Seigneur ».

Je suis mon ombre. Façon de parler. Tout à l'heure, c'est elle qui me suivait. Ce que je vois, profilé sur la neige, c'est la silhouette de l'Abominable Homme des Neiges, car je suis habillé comme un scaphandrier. Contre les éléments, l'homme ruse. Contre l'eau ou contre le froid. Et l'homme gagne. C'est le seul animal à pouvoir vivre sous toutes les latitudes. Vivre. N'exagérons rien. Cinq milles plus haut que Dolbeau, il n'y a plus de civilisation. Desbiens est un des

derniers postes. Car il n'y a pas de civilisation sans paroles. Et vient un point de froid où l'on est trop contracté pour parler.

Oh ! marcher. Pouvoir marcher. Oh ! liberté. Deuxième liberté de l'enfant et de dernière liberté du vieillard. En effet, après que l'on est sorti du ventre de sa mère, il y a trois grandes libérations : VOIR, MARCHER, LIRE. Apprendre à voir, cela se passe durant les 5 ou 6 premiers mois. Apprendre à marcher, cela se passe entre le 11e et le 18e mois. Apprendre à lire, cela se passe entre la 6e ou 7e année. Après, c'est foutu. Si l'on n'a pas appris à lire autour de 7 ans, mettons 8, pour être bien démocratique, bien mou, bien méprisant, c'est foutu. On est condamné à l'image, pour l'éternité. Comme les surmulots. À l'image et aux odeurs.

Marcher, donc. Utiliser la deuxième des trois grandes libertés de l'homme. Marcher. Voir. On ne voit bien que ce que l'on marche. Et se réciter des fables, des bouts de psaumes. Se conter des peurs. Se décolorer, si l'on est en colère. Compter ses pas, si l'on est bien maniaque.

Il fait -25. La lune se remplit. J'entends mes pas. Je suis au Lac-St-Jean. La spirale de ma vie tournaille autour de Métabetchouan. Drôle de corneille, je suis.

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

Chapitre II. L'Écriture

Maria Chapdelaine *

[Retour à la table des matières](#)

J'ai vu le film de Gilles Carle et de la très belle Carole. « Toute beauté est tragique, car elle est le chant d'une privation », comme dit Léon Bloy.

C'était à Alma, à la décharge du lac Saint-Jean. Je rappelle ici, car cela a affaire à mon propos, que cette ville fut ainsi nommée en hommage à la victoire des troupes anglo-françaises sur le fleuve Alma, en Crimée, durant la guerre de 1854.

Ce fut l'année de la visite à Québec de la frégate *La Capricieuse*, si longuement bercée par Crémazie. Pauvres nous autres ! Et en 1967 encore, il a suffi de deux mots d'un général français et de ses deux longs bras pour nous virer à l'envers. Les orphelins, c'est sensible. Je parle de ceux du sud. Je préfère Louis Hémon, qui voit, qui aime et qui se pousse. Sans intérêts. Cela dit, venons-en au roman et au film. De quoi s'agit-il ?

Il s'agit de la durée et de l'amour.

La durée, c'est la nôtre. Que ce soit un Français de France, erratique et errant, qui ait vu notre effort avec autant de pénétration et de sobriété, c'est normal. La lucidité exige la distance. On ne voit bien que ce que l'on nous montre. Quand tu pointes l'index et que tu dis : regarde ! ce que tu montres est là depuis toujours. Il fallait qu'on te l'indique. La racine du mot index signifie : montrer.

* *Le Devoir*, 9 mai 1983

La durée donc. Samuel Chapdelaine condamnait, par instinct de conquérant, les êtres qu'il aimait, sa femme, sa fille, à « perdre » leur vie pour ouvrir l'avenir. Il payait, lui aussi, et il ne travaillait pas dans la clarté. Après la mort de sa femme, il s'interroge cruellement. Lui revient l'apostrophe de Lorenzo : « Vous êtes les serviteurs de vos animaux. »

On est toujours les serviteurs des machines. Les machines vont et font vite, mais elles ne sauvent pas de temps. Le bout où elles en sauvent puise à un autre bout, où elles en réclament. La masse de travail nécessaire pour produire quoi que ce soit demeure inchangée. C'est une loi de la physique. C'est pour cela qu'il y a un tiers-monde.

Dans le même temps, deux types d'homme choisissaient autre chose : Lorenzo Surprenant et François Paradis. Le premier choisissait le Sud et le second, un misérable reste de liberté sauvage.

Des Lorenzo, il y en a plusieurs dans ma famille, du bord maternel. La plupart sont revenus du Sud et sont restés par ici, y compris ma mère, qui n'est jamais plus sortie du village. Mais cela fut contre son gré. Je ne dis pas son bonheur ou son malheur, car je n'en sais rien. Et les vieilles personnes se trompent parfois dans la relecture de leur vie.

Des François, il y en aura toujours. Il est le hippie du temps de la colonisation. Il n'est pas sûr (et l'histoire racontée par Louis Hémon laisse la question ouverte par la *mort*) qu'il aurait fait un bon colon et un bon mari. C'était pas le genre, malgré ses promesses dans les bleuets.

Faut pas se laisser en rêver par l'art, et le physique de l'emploi. C'est les trapus et les taciturnes qui ouvrent les terres ; c'est pas les orgueilleux. Le mot est dans le film.

On peut imaginer que c'est Eutrope Gagnon, terne et terreux, qui finira par se marier avec Maria. C'est la ligne de vie. Ils ne seront ni heureux, ni particulièrement malheureux. Ils continueront. Lui, il se croira un peu aimé et il sera honnêtement. Elle croira n'aimer guère, et elle aimera beaucoup. On rêve l'amour et on est toujours frustré parce qu'on refuse l'amour, qui est toujours offert, mais rarement sous les premières apparences.

L'amour donc. Maria, sur le rafiote qui ouvre le film, traîne avec elle un ancêtre des »colonnes de sons »que l'on a maintenant, hélas, même dans les boîtes à peuple. Gratis. Avec des réclames commerciales. Pour être peuple, aujourd'hui, il est recommandé d'être sourd. « Jusqu'où ça va aller ? » qu'ils disent dans le film. On le sait maintenant. Et c'est pas fini. Le laser s'en vient. Quant à moi, je retournerais bien au *sole mio* graphigné de Maria. Car alors, il faut bâtir son plaisir et non subir celui des autres.

Maria traîne sa pauvre musique avec elle. Et elle y court sous la pluie quand elle l'entend, venant de la grange. Toute une part d'elle-même tire de ce côté. Du côté de la beauté *déjà faite*. Il lui sera demandé de produire une longue beauté, qu'elle ne percevra que par éclairs, et jamais sur commande, car la joie est imprévisible. La joie n'est pas un disque.

Il est clair, à la fin, que Maria se résigne. Elle se résigne à quoi ? Au réel. Vieillir pour vieillir, vaut-il mieux finir déformée, ridée, plissée et matriarcale que finir déformée, ridée, ravalée et seule. Mettez-moi ça au masculin.

Je sais que l'on a prouvé, doctoralement, à Montréal, que le roman avait été récupéré par la bourgeoisie cléricale, capitaliste et probablement machiste. Cela se peut. On fait ce que l'on veut avec les chiffres et les écritures.

D'après moi, ce n'est pas si simple. Ou bien on se sauve tout seul, comme Lorenzo ; ou bien on s'écarte, comme François ; ou bien on dure, comme une bête, comme Eutrope.

Ou bien encore, on est l'enjeu de la circulation de la Vie, comme Maria. L'Église a toujours surveillé de près la circulation des femmes. L'Église, c'est la mère Chapdelaine, ouverte, complice, savante. Elle connaît la fin de l'Histoire.

Au total, un beau film, aux images imparables. Mon père courait les chantiers, année pour année, à cette époque et longtemps après. On ne parle pas de Maria Chapdelaine n'importe comment devant moi. Faut être documenté.

Voilà donc la troisième tentative d'imager une histoire roumaine, japonaise, québécoise. Vingt autres cultures. Mais le coeur de l'homme est le même partout, de Péribonka ou de Budapest. Le génie de Louis Hémon, c'est de l'avoir vu là où il était, lui.

Ce que l'on a encore raté, après trois essais et cinq millions de dollars (la moitié d'une récolte de bleuets), c'est les bleuets justement. On a trouvé un vieux buck, trois loups, un curé français, pas tellement intériorisé, et zéro bleuet. Mais je ne veux pas faire un plat de cette réticence.

On sait le reste : un hobo sur la track ; Chapleau ; l'Ouest encore bien loin. Et depuis ce temps, au Nord, on a traversé 70 hivers. À Montréal aussi. Ils sont même plus difficilement supportables à Montréal que par ici parce que nulle beauté ne les transfigure. Ici, on peut toujours se donner le petit plaisir de repérer l'étoile polaire, juste au-dessus de Péribonka, vue de ma galerie. Et marcher sur la croûte bleutée.

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

Chapitre II. L'Écriture

Le droit de s'en aller *

[Retour à la table des matières](#)

On ne devrait parler du suicide qu'en ayant à l'esprit quelqu'un que l'on connaît et qui a vécu cette expérience de façon vicariale : le père, la mère, l'oncle d'un suicidé. Cela se peut.

On dit que le suicide est la première cause (ou la deuxième ?) de mortalité chez les adolescents. Là-dessus, je dis d'abord - mais cela est une remarque *détachée* - que ce constat est banal. En effet, si l'on a échappé de la mortalité infantile, d'une part ; si, d'autre part, on n'est pas encore sous la sentence normale de la crise cardiaque ou du cancer bien affreux, bien prostatique ; si, enfin, on a échappé à deux ou trois guerres, il ne reste plus guère que l'auto ou le suicide pour exercer « le droit de s'en aller » que revendiquait Baudelaire,

Cela dit, il reste que beaucoup de jeunes se suicident ou tentent de le faire. Cinq, ces dernières semaines, à Chicoutimi.

Il est probable que chaque suicide a ses causes particulières. Il y a toutefois une cause générale qui explique le suicide. Pascal l'a formulée depuis longtemps : « Tous les hommes recherchent d'être heureux : cela est sans exception (...) jusqu'à ceux qui vont se pendre. » Mais cette raison est trop générale, trop métaphysique pour consoler quiconque, ni pour donner prise à une action.

* *Le Devoir*, 21 février 1973.

Il y a des causes plus proches, plus maîtrisables. Et d'abord, une perversion de la force ou, si vous préférez, de la noblesse. Je m'explique : on parle souvent des tendances suicidaires du fumeur, de l'ivrogne et, tant qu'à faire du goinfre. Je préfère, ici, suivre Alain : « L'homme qui sent qu'il aurait pu vivre réellement et sincèrement comme il faut est plus sujet à désespérer de lui-même en quelque sorte, en se laissant aller tout à fait. Un coeur sec oublie ses fautes ; il n'y voit qu'imprudences. Un noble coeur, trop souvent les aggrave en y pensant trop, de façon que la vie lui devient lourde. »

Il y a aussi une cause bien contemporaine, bien liée à la mentalité technicienne et qui s'appelle la négation du désir.

Nous ne savons plus rien désirer, c'est-à-dire attendre. La technique propose et donne en même temps. La TV, par exemple, présente un drame épouvantable et le **résout** en une demi-heure : la jeune fille enceinte, droguée, avortée, ressuscitée et réanimée en moins d'une demi-heure, par les bons soins du docteur Welby. Alors que dans la vraie vie, un simple manque d'égard peut rompre deux amis pour 20 ans.

Et encore, la facilité technicienne permet de voir sans savoir et sans désirer. J'ai longtemps désiré voir le pont de Québec. Je parle du vieux pont. La première fois que je l'ai vu, j'en tremblais. Je vis encore sur le pont de Québec au sens où l'on dit : vivre sur un vieux fonds.

Dirais-je encore qu'il n'y a plus non plus de distance entre les êtres dans nos sociétés. Ni selon une hiérarchie acceptée, ni selon le sexe. Il n'y a plus de désir. Tout le désir ou plutôt l'envie, s'est engouffrée dans la distance économique c'est-à-dire l'argent. Voilà pourquoi l'épiscopat jette des pelletées d'évangile et de marxisme, à tout hasard, dans le seul fossé qui soit encore reconnu.

Quoi qu'il en soit, il est plus difficile que jamais d'être jeune.

J'ai eu des raisons personnelles de ne pas trouver mes 20 ans très drôles. Ensuite, j'ai eu des raisons professionnelles de ne pas trouver très drôles les 20 ans des autres. Je pense ici à la remarque fameuse de Nizan : « Je ne laisserai personne dire devant moi que 20 ans est le plus bel âge de la vie. » Nizan est mort à Dunkerque en 1940.

Place aux jeunes ! Mort aux jeunes ! On entend circulairement l'un ou l'autre slogan selon qu'il s'agit de vendre de la bière ou de la guerre. Le monde n'aime pas les jeunes. Il n'aime pas les vieux non plus. Il n'aime personne. Il utilise l'utilisable. Les jeunes, il les flatte ou les rejette. Que voulez-vous que je vous dise ? Je ne sais pas grand chose de sûr en dehors de l'Évangile. Et j'ai une sacrée peur de cabotiner à seulement m'y référer.

Le monde a remplacé l'infini par l'indéfini. On peut désirer l'infini. C'est la définition même de la foi : substance de ce que l'on espère ; présence et action de ce que l'on espère. Mais l'indéfini est une citerne fêlée. On peut s'apercevoir de ça assez jeune et n'avoir aucune envie d'y vider quand même son petit gobelet.

Quoi dire aux jeunes ? Rien, absolument rien qu'on ne doivent dire à tous, et de la même façon. C'est justement parce que l'on a trop isolé la jeunesse comme une « clientèle » particulière qu'on n'a plus rien à lui dire une fois qu'on lui a **refilé** une marchandise.

Au jeune homme qui était riche ; à Pierre qui était marié ; à Matthieu qui était fonctionnaire ; à Nicodème qui était fini, Jésus proposait une seule et même chose, qui est celle-ci :

« Même si votre propre coeur vous condamne, Dieu est plus grand que votre coeur, et il vous aime. (Jean, 1, ch. 3, verset 19-20).

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

Chapitre II. L'Écriture

Jean-Paul II et la politique

[Retour à la table des matières](#)

Jean-Paul II est un Pollock. Ils sont proches de nous, les Pollocks, pensez-y comme il faut. Nous avons des atomes crochus avec eux. C'est même le nom que l'on donnait aux cigarettes roulées à la main quand j'étais enfant, pour la raison que bon nombre de Polonais étaient venus dans la région au moment de la construction des premiers barrages. La légende veut même me que quelques-uns aient été coulés dans le béton.

Jean-Paul II se vante d'être un pape polonais. Mon Dieu ! où est le drame ? Cela ne l'empêche pas d'être un pape universel. Plus on est soi-même, plus on est capable de rejoindre tous les autres. Le Christ était aussi *juif* qu'il est possible. Pour assumer notre histoire, il suffisait qu'il assume la sienne. Avant longtemps, on aura un pape noir. En attendant Jeanne II. Vous verrez.

Jean-Paul II assume la Pologne. Il assume toute l'histoire de l'Église, y compris le fait que l'Église est une force politique, qu'elle en a usé, mésusé, abusé. Si elle n'était pas une force politique, les politiques ne prendraient pas la peine de la persécuter, ni même de la moquer.

Le pape assume toute cette histoire, comme le Christ a assumé ses ascendants et ses ascendantes prostitués, adultères, saints, prophètes, meurtriers. En établissant la généalogie du Christ, les évangélistes ne gommèrent ni les prostituées, ni

David, adultère et assassin du général Urie, ni Joseph, socialement insignifiant, ni Marie, ménagère ignorante.

Deux grands combats se livrent contre l'homme: le combat contre la liberté et le combat contre la vie. Le totalitarisme athée, d'une part ; l'avortement et pratiques assimilées, d'autre part. L'église est du côté de la liberté et de la vie.

On s'excite contre la peine de mort, qui frappe une vingtaine de personnes par années, en tout et pour tout. Je ne parle pas ici des exécutions sommaires à l'iranienne ou autres, ni de « d'exécution » de Pierre Laporte en octobre 70. On s'excite contre les missiles (américains), qui n'ont pas encore frappé, mais on supprime les foetus par millions. 592,341 en 12 ans, au Canada (source : *Alliance-vie*). Quand la vie des adultes devient le bien suprême, plus rien n'est protégé ; plus rien qui soit à l'abri de la trahison.

Il se trouve que la Pologne a choisi l'Occident il y a 1000 ans, alphabet latin compris. Il se trouve que la Pologne est le maillon faible de la chaîne qui retient captif presque le quart de l'humanité blanche et le 1/3 du reste. Il se trouve que le pape est Polonais et qu'il a connu dans sa chair les bienfaits du socialisme soviétique. Il n'aime pas et il le laisse à savoir. il n'aime pas l'avortement et il le laisse à savoir. Par-dessus tout, il aime Jésus-Christ, et il le laisse à savoir aussi, je pense.

Je lis beaucoup. À gauche, à droite, en français et en anglais. Je n'ai rien lu d'aussi féroce et d'aussi inculte contre le pape que les petites pièces publiées dans *Le Devoir* à propos des positions du pape sur l'avortement et sur ses voyages « politiques ».

Exemple : la déclaration des féministes québécoises d'il y a 10 ou 15 mois, où l'on prenait la peine de nous informer que le pape est célibataire et qu'il n'a pas d'utérus. Exemple : le numéro du R.P. Julien Harvey où il interdisait par avance au pape de baiser le sol canadien, québécois, amérindien. Un article pour faire peur aux soeurs et aux phoques. Exemple (en plus civilisé) : l'article de Mme Lise Noël dans *Le Devoir* du 9 juillet.

Ce genre de réactions s'expliquent de la façon suivante L'inculte historique effarante de la plupart des haut-parleurs. On cultive les reels ; on donne Radio-Québec à Jean-Pierre Ferland pour célébrer son 49e anniversaire de naissance la veille de la Saint-Jean ; on se moque de Jésus-Christ à Radio-Canada trois jours

après, mais on est pour les reels, la langue française, l'île d'Orléans, l'avenir du Québec et l'aluminium française, gratis, à Bécancour.

Il n'y a pas comme les chanoines pour être féroces envers l'Église. Ils sont dedans. Leur excuse, c'est qu'ils récitent les vêpres. La facilité des chanoines de la TV et autres boîtes, c'est qu'ils sont payés pour réciter les vêpres à l'envers, dans nos vivoirs.

De plus, nous vivons dans un des derniers pays libres. Mais cette liberté s'accompagne d'une irresponsabilité politique totale. Liberté à gravité zéro. Aux USA, les étudiants qui ont refusé de s'enregistrer auprès de l'Armée n'ont plus droit aux prêts-bourses du Fédéral. Il est excellent de résister et excellent de payer pour. Brailler sans risque est avilissant.

Dans mes crises récurrentes et mensuelles de fascisme, je me surprends à souhaiter une muraille de Chine autour du Québec (en excluant le Labrador : le fret y pourvoirait), pour voir ce que ça ferait. Pour voir comment on aimerait ça longtemps d'être l'Albanie de l'Amérique du Nord. Souhaiter pareille chose, c'est quand même moins pire que de souhaiter la mort des vieux pour gagner un référendum quand on est Premier Ministre. Il serait tellement plus simple d'accorder le droit de vote aux enfants de la maternelle.

Cela dit, il y a des gazons entretenus devant les maisons des cultivateurs du Rang 4, à Métabetchouan. Il y a 40 ans, il n'y en avait pas. On ne disait d'ailleurs pas gazon ; on disait herbe. En fait, on disait herbe, comme Molière et Louis XIV.

Passer du pape à l'herbe, ça manque de lien. Erreur ! Nous avons justement un pape « à l'herbe » c'est-à-dire un pape libre.

J'ai lu dans une revue jésuite de France la comparaison suivante entre Paul VI et Jean-Paul II: Paul VI était une ellipse : deux foyers. Le foyer qui détermine l'aire de l'exploration et le foyer qui détermine l'aire de la conservation.

Jean-Paul II est une sphère. Il est rond. Il se promène comme un astre. Tous les points de sa surface sont d'égale distance du centre. Et le centre, c'est l'homme qui « est le chemin vers Dieu », comme il dit.

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

Chapitre II. L'Écriture

Psaume 151

Le dieu de l'hiver, c'est l'homme
Alain

[Retour à la table des matières](#)

Béni sois-tu, Seigneur,
pour le Lac Saint-Jean.
Je te remercie de me l'avoir donné
Gratis.
Il était avant moi.
Il sera après moi.
Je te remercie de me donner le pouvoir
De marcher dessus.

Je ne suis ni Toi
Ni Pierre
Pour marcher dessus
Durant l'été.
Mais durant l'hiver,

Je peux marcher dessus,
Sans mérite.

Je marche un mille, deux milles,
En ligne droite,
Et je n'ai pas quitté le bord.
Je vire de bord et je rentre,
Sans l'avoir entamé.

Béni sois-tu, Seigneur,
Pour le Lac bleu,
Le Lac gris.
Pour le Lac moutonneux,
Pour le Lac lisse
Comme de l'huile.
Pour son silence formidable,
C'est-à-dire épeurant.
Et pour sa colère formidable,
C'est-à-dire formidable.
Pour son bandeau de nuages
Les matins de fin-novembre
Avant qu'il ne ferme l'oeil
Pour six mois.

Pour sa fusion d'hiver
Avec l'horizon

Et pour son long dégel noir

D'avril et de mai.

Et pour la crevasse arquée

Entre Chambord et Métabetchouan

Qui dénonce si net

Le terrible jugement

De l'hiver implacable.

Pour la glace

Claire et noire

Sous les deux ponts

Le pont des chars

Je veux dire le train,

Et le pont du monde

Celui de la Voirie.

Et pour son bleu azur

Les jours de vent du Nord

Le cher bleu à laver

Qui se vendait en cubes

Du temps que ma mère

Lavait mon linge.

Béni sois-tu pour le soleil qu'il boit

Les soirs de juillet,

Et pour la lune qu'il renvoie

Les soirs de janvier.

Pour être lui,

Pour être là,

Béni sois-tu.

Béni sois-tu

Pour la liberté dernière

De marcher.

La première

Étant la même.

Et la troisième

Étant de voir.

Béni sois-tu !

Car enfin,

Qui pourrait mériter

Le Lac Saint-Jean ?

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

Chapitre III

CONVERSATION

[Retour à la table des matières](#)

En essayant de m'expliquer à toi, je formulais mon espoir par procuration. Je voulais te signifier que l'on n'est jamais que ce que l'on veut vraiment être. Nos événements nous ressemblent et tout rêve assez fort devient.

Un enfant regardait des fourmis égarées dans une cuvette de sable. Les fourmis essayaient de sortir et dévalaient sans cesse. L'enfant eut l'idée de planter un bâtonnet au milieu de la cuvette. Des fourmis y grimpèrent et purent voir(je suppose) par-dessus le bord de la cuvette. Un homme regardait l'enfant. Un autre homme regardait l'homme qui regardait l'enfant. Je pourrais continuer ainsi.

Les hommes se débattent dans une cuvette. De temps en temps, ils grimpent le long d'une idéologie ou d'une technique. La NASA nous a planté un sacré bâtonnet. On a vu par dessus la cuvette.

Qui peut bien s'amuser à regarder les hommes ? Et d'abord, qui a bien pu s'amuser à fabriquer des fourmis réflexives et mortelles ? Sans la mort, la morale suffirait. La mort a engendré la religion.

Le feu, le langage et la religion sont les trois grandes découvertes de l'homme. Il reste à s'assurer que l'homme est aimé quelque part...

R.-Q. - Si quelqu'un voulait savoir si vous avez changé, quelle serait votre réponse ?

J.-P.D. - Je dirais qu'il y a eu une évolution, un développement, mais je n'ai pas viré mon capot de bord comme on dit. Il n'y a pas de rupture, de saut ou de bond, dans ma vie. Pas de *chemin de Damas* intellectuel... J'ai évolué par l'approfondissement, par l'appropriation de mes valeurs. Je n'ai aucunement le sentiment d'avoir changé.

Encore un mot à expliquer ! Bien sûr que j'ai changé, au sens où je ne raisonne quand même pas comme je le faisais à 14 ans. J'ai l'expérience, des expériences qui ont coloré mes jugements, les ont engraisés. Mais j'ai les mêmes attitudes de fond, plus expérimentées, plus appropriées, plus moi, mais les mêmes.

photo 12. L'homme vit de deux ou trois valeurs, de deux ou trois certitudes! Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

R.-Q. - Vous affirmez que l'homme vit de deux ou trois valeurs, de deux ou trois certitudes ! Quelles sont justement celles qui guident votre vie, votre engagement à la fois religieux et social, de même que votre écriture ?

J.-P.D. - En tête de liste, au-dessus de tout, (et je le dis par mode de prière et non avec arrogance), c'est que Jésus existe et que Jésus est Sauveur. Il est mon Sauveur, il est le Sauveur de tous les hommes. C'est ma certitude fondamentale, celle qui m'est la plus secourable et la plus nourricière.

C'est toujours un peu écrasant de parler ainsi parce que dans le même temps, on est bien forcé de mesurer, et de s'avouer à soi-même, qu'on est loin de vivre de cette certitude-là, de cette valeur-là, comme on devrait le faire, une fois qu'on a dit qu'on y croit et que ça existe pour soi.

Une fois que j'ai dit cela, et c'est vrai que ça existe pour moi, en même temps je mesure combien j'en suis loin et combien j'y répons mal, de façon titubante et vacillante. Mais c'est quand même ça qui est au-dessus de tout... et si jamais j'avais à répondre de ce que je dis là de ma propre liberté et même de ma propre vie, tout ce que je peux dire, c'est que j'espère que j'irais jusqu'à le signer de cette façon-la. Bien que l'on ne sache jamais si l'on aurait ce courage-là, qui de toute façon serait une grâce.

La liberté, c'est une autre valeur. Ce n'est pas très original de dire cela, mais c'en est une ! Et c'est pourquoi je dis que nous ne savons pas assez, dans ce pays, jusqu'à quel point nous sommes politiquement libres, quelle est l'ampleur de notre liberté politique. Je parle du Québec, je parle du Canada. Nous sommes un des trois ou quatre pays les plus libres au monde et je n'ai pas l'impression que nous le mesurons, que nous le savons suffisamment. Parfois, nous jouons avec cette liberté.

Quand je dis que la liberté est une valeur, je pense d'abord à celle-là. Je pense aussi à une liberté plus philosophique, plus personnelle si vous voulez : la liberté intérieure que j'essayais de décrire tout à l'heure. Ça, c'est fondamental ! Une atteinte à ma liberté, c'est très grave. En disant cela, je ne dis pas que j'ai eu beaucoup d'atteintes à ma liberté, mais cela demeure une chose très grave, très importante pour moi.

Une autre valeur (mais je dois encore répéter que ce n'est rien d'original), c'est la vérité ! C'est la valeur qui me fait le plus souffrir, en ce sens que nous vivons dans le mensonge et dans l'à-peu-près : mensonge politique, idéologique, économique. Je suis encore capable de m'indigner profondément, et tout seul, devant ce qui est manifestement un mensonge ! Je me souviens d'une phrase de Malraux après la Résistance, après tout ce que, eux, en Europe et en France, avaient souffert... De Gaulle avait demandé à Malraux : « Qu'est ce qui vous a le plus surpris quand vous êtes revenu à Paris ? ». Il voulait dire : après tout cela. Après la guerre, après la Résistance, le péril de mort quotidien... Et Malraux avait répondu « Le

mensonge... » Cette réponse me plaît beaucoup en ce sens qu'elle dit la vérité ! C'est une valeur absente du monde contemporain.

J'ajouterais bien encore que l'amitié est une valeur importante pour moi, comme pour beaucoup de monde. Heureux celui qui a un ami, qui en a deux, qui en a trois. On n'en a jamais des centaines, de toute façon, même dans une très longue vie. Je crois bien avoir des amis. Il n'est pas question de les compter...

Quand je dis amitié, je dis aussi conversation ou possibilité de conversation. Les grands souvenirs de ma vie, les grands moments de ma vie, ça été des conversations. Indépendamment des lieux. Ça pu être des conversations en Europe du temps que j'y étais, ou ici au Québec. L'amitié, C'est essentiellement une conversation soutenue, exigeante et sans cesse reprise.

R.-Q. - Il me semble pourtant que vous êtes le genre d'ami prompt à douter...

J.-P.D. - Prompt à douter et prompt à souder aussi.

R.-Q. - La liberté est une valeur importante pour vous. J'aimerais que vous nous parliez des trois ou quatre libérations importantes chez l'homme...

J.-P.D. – C'est une idée de Paul Valéry qu'un être connaît trois grandes libérations dans son existence. La première, c'est d'apprendre à voir, et cela se passe dans les sept ou huit premiers mois de l'existence. La deuxième, c'est d'apprendre à marcher. Là encore, au sens le plus courant du terme, au sens biologique, parce que apprendre à marcher, c'est une étape dans la vie d'un enfant même si l'on ne s'en souvient guère. C'est la première ou la deuxième liberté de l'enfant. C'est aussi la dernière liberté du vieillard. On le sait bien que c'est une liberté, une grande, quand on est malade, immobilisé pour quelque raison que ce soit. La troisième libération, c'est d'apprendre à lire dans tous les sens du terme. Lire tout ce qui est soumis à notre interprétation, lire les structures d'une société, lire la nature... Ce sont les trois grandes libérations de l'homme, au plan purement humain.

Il y a une quatrième libération qui peut survenir n'importe quand dans l'existence, avant ou après celles dont je viens de parler. C'est la libération de l'amour, la libération que donne l'amour. L'amour, c'est une façon de... C'est bien plus qu'une « façon », c'est la libération essentielle.

On naît, on vient au monde enfermé, prisonnier. Et tout l'effort, tout le sens de vivre, c'est de se libérer, de sortir de soi-même. Au fond, il n'y a que deux brèches pour ouvrir l'écale, atteindre l'être : la souffrance et l'amour... et c'est peut-être une seule chose.

R.-Q. - C'est souffrant d'aimer ?

J.-P.D. - C'est certainement difficile. La chanson le dit : « Il est difficile d'aimer ... ». C'est certainement très difficile, cela exige que l'on meure à soi-même. On ne peut parler dans ces termes-là que par référence à Notre-Seigneur à cause de ce qu'il a dit, de ce qu'il a fait et de ce qu'il a vécu. C'est difficile d'aimer. Je dirais que c'est mortel.

R.-Q. - Et quand ça devient difficile au point d'être mortel, on écrit *Lettre à Jésus-Christ* ?

J.-P.D. - Le texte auquel vous faites allusion n'a pas eu une grande circulation. On écrit ce genre de texte quand on se rend compte, quand on mesure comment on est (et là il s'agit de moi) empêtré dans soi-même, comment on est prisonnier de soi-même. Au moment où l'on se rend compte que l'on n'aime pas, et que l'on trouve moyen de refuser cet amour-là qui est offert par Notre-Seigneur... C'est à ce moment-là qu'on écrit *Lettre à Jésus-Christ*

Le texte dont vous parlez, je l'ai clairement, à l'esprit. Il ne veut dire qu'une chose pour moi : quand je mesure la pauvreté, l'infidélité, la misère de l'amour que je porte à Jésus-Christ, je me dis : un être humain ne se contenterait, pas d'un amour aussi misérable sachant qu'il n'est que ça, comme Jésus-Christ le sait, Lui. C'est ça que je veux dire.

R.-Q. - Vous avez écrit : ... un amour comme celui que je porte au Christ, aucun humain ne pourrait le supporter... Moi, je demeure convaincue que vous avez des amours humaines qui n'ont pas fait souffrir ou mourir ! Il me semble que l'amour que vous portez à votre mère est plutôt un témoignage de vie, de vivacité. Parlez-m'en un peu, beaucoup même...

J.-P.D. - Si je dis que j'aime ma mère, je ne dis rien d'original là non plus. Elle vit encore, elle est très vieille. J'ai beaucoup d'amour pour elle et je suis bien sûr qu'elle en a beaucoup pour moi. C'est un être extraordinaire, comme toutes les mères le sont pour leur fils. Et c'est normal qu'il en soit ainsi ! Mais dans le cas de ma mère, je dirais qu'il y a ceci de particulier ; elle me paraît être née pour un autre destin que celui qu'elle a connu.

photo 13. La mère du Frère Jean-Paul Desbiens. Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

Elle est née aux États-Unis, dans une petite ville du Maine. Je parle de 1893, donc du début du siècle.

Elle a été brillante. Elle a commencé à apprendre le piano aux États-Unis. Elle devient orpheline, de mère d'abord ; de père, ensuite. Elle est obligée de rentrer ici, au Lac-Saint-Jean. D'abord à Hébertville, ensuite Métabetchouan où elle est l'étrangère aimée, mais sévèrement, de façon austère. Elle était légèrement infirme d'une jambe à la suite d'un accident. Elle s'est mariée, un peu sur le tard et elle a vécu dans la pauvreté presque toute sa vie, dans une grande pauvreté, alors qu'elle avait de grands dons. Notamment en ce qui concerne la langue. Un don imparable d'expression. Elle aurait sans doute eu un don d'écriture extraordinaire si elle avait pu le développer. Combien de fois aussi m'a-t-elle dit qu'elle aurait aimé voyager. Une fois établie ici au Lac-Saint-Jean, elle n'a pas fait, dans toute sa vie, plus de trente kilomètres en dehors de Métabetchouan...

Quand je pense à ce genre de chose-là, j'éprouve une espèce de pitié, ou de chagrin pour elle. Elle fait quand même, présentement, une vieillesse sereine, aus-

si heureuse qu'une vieillesse peut l'être... En disant cela, je ne suis pas très heureux de l'expression, parce que je pense qu'une vieillesse peut être heureuse, (pas nécessairement aux yeux de ceux qui ne sont pas dans la vieillesse). Je pense qu'une vieillesse est heureuse si elle n'est pas accablée par des infirmités physiques ou des infirmités intellectuelles, ce qui est pire encore.

photo 14. Le père du Frère Jean-Paul Desbiens. Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

Bien sûr que ma mère est un de mes amours... et quand elle mourra j'écrirai un livre dont les premiers mots seront : « Ma mère s'appelait Alberta. Elle était grande comme une province ».

R.-Q. - Il y a aussi votre père... C'est plus particulier ! On sent dans votre écriture que la *filiation* n'a pas été ce qu'elle aurait pu être. Dans *Sous le soleil de la pitié* vous racontez deux occasions où vous avez vu pleurer votre père. Dans le même livre, vous présentez votre père comme un être silencieux. Tout cela pour vous demander si *La mort d'un seigneur*, un de vos plus beaux textes, n'est pas une façon de rétablir les choses...

J.-P.D. - *La mort d'un seigneur*, c'était une volonté confuse de réparation. D'une façon plus consciente, tout à fait consciente, c'était une volonté de proclamation. Proclamation d'un être que j'estime avoir été un grand être, un seigneur. C'est pour cela que j'ai donné ce titre à ce texte dont je suis fier.

Il y avait les deux choses : une volonté de réparation, mais surtout une volonté de proclamation d'un être grand et, à travers lui, de tous ceux qui lui ont ressemblé, qui ont été comme lui.

Ce texte a reçu un écho extraordinaire. Je dirais qu'il n'y a pas de mois, depuis douze ans maintenant qu'il a été publié, où je n'en entends pas parler par quelqu'un qui garde, de tout ce que j'ai pu écrire, comme seul souvenir, le souvenir de ce texte. C'est un texte qui a porté, qui a vraiment rejoint du monde. Une autre

vérité, c'est que... quand on a réussi à s'exprimer soi-même, profondément et véritablement, on peut être sûr qu'on exprime les autres. Ce qui est bon pour moi, ce qui m'exprime vraiment, est bon pour les autres et les exprime. C'est la gloire de l'écriture.

R.-Q. - On dit de vous que vous écriviez à la hache. Vous avez écrit : *Les cris proviennent de la peur et la nourrissent. Je sens un lien profond entre crier et hacher. En 1983, vos peurs, s'il vous en reste, proviennent d'où ? Sont-elles collectives ou plus personnelles ?*

J.-P.D. - La seule peur personnelle qui me reste, c'est une balle dans la nuque. Je n'ai peur de rien sauf de mon courage physique, parce que je n'ai pas eu l'occasion de l'éprouver. Je n'ai aucune idée de ce qu'il est. Je n'ai jamais été battu, ou torturé, je n'ai pas fait la guerre. J'ignore ce qu'il serait.

J'ai des raisons de penser qu'il serait misérable, quoique on ne le sache jamais au fond. Cela dit, je peux m'arranger de tout. Je n'ai pas d'ambition de carrière. Ce qui fait qu'au fond rien ne me dérange. On me mettrait en prison, et je trouverais moyen de m'arranger.

En ce qui touche la société, et d'abord le Québec, j'ai peur qu'on prenne une *chire*. Ce n'est pas une peur gratuite. Rappelons-nous qu'un des peuples les plus créateurs, les plus cultivés s'est fait ramasser par un aventurier en 1933. Quand on pense à cela, on se dit que c'est fragile une société. Le reste ne relève pas de la peur, mais de l'indignation.

Je n'ai pas peur pour ma personne. D'abord parce que je suis trop vieux et que je ne souffrirais pas longtemps. De toute façon, je pourrais me sauver, prendre la fuite si ça devenait invivable ici. Le Québécois est mobile. Ce n'est pas demain qu'on va l'attacher.

Quand les gros ne s'entendent pas, c'est les petits qui meurent. Quand les forts décident de se faire justice eux-mêmes, on n'est plus en démocratie ; on n'est même plus en civilisation.

La démocratie n'a pas l'air d'une cause, et il est difficile de s'enthousiasmer à son sujet. Il en va d'elle comme de la santé : on ne l'apprécie que si on la perd.

R.-Q. - Un homme qui écrit comme vous le faites est-il préoccupé par la mort, par sa mort ?

J.-P.D. - Ma mort, je n'y pense pas souvent, mais elle m'occupe en ce sens que j'ai peur de mourir. Chaque fois que j'ai dû subir une anesthésie générale, ce qui m'angoissait c'est que je *partais*. Je me disais : si je me réveille, peu importe comment, souffrant, amoindri, il n'y a pas de problème. Cela vous confirme ma peur de mourir. J'y pense au moins quatre fois par mois avant de m'endormir, suffisamment pour retarder le sommeil.

Cc n'est pas que j'aime la vie comme un optimiste, ou comme quelqu'un qui a une vitalité à tout casser. Je l'aime normalement, c'est tout.

Il y a une raison à ma peur, plus profonde que la volonté animale de vivre. Même un ver de terre se débat si on pile dessus ! Je ne crois pas ceux qui disent ne pas avoir peur de mourir. Je ne dis pas qu'ils mentent, mais je n'y crois pas. Ma peur vient du fait que je crois qu'il y a quelque chose après. Je ne sais pas dans les bras de qui ou dans quel trou je vais me retrouver.

Un gros navire prend du temps à couler. Avoir le sens du tragique, c'est savoir cela, car c'est cela la réalité, qu'un navire est une constante victoire sur le naufrage toujours possible. Être léger, c'est croire au naufrage seulement quand on a de l'eau jusqu'au menton. Il ne reste alors qu'à mourir avec élégance.

En fait, on meurt comme on peut.

R.-Q. - Vous êtes issu d'un milieu pauvre, j'imagine facilement que la pauvreté est une préoccupation constante chez vous. En ce sens-là pourrait-on parler de débat théologique ?

J.-P.D. - La pauvreté est devenu une idée difficile. Qu'est-ce qu'un pauvre ? Bien sûr, il y a d'abord la pauvreté économique qui est la plus vraie parce que cette pauvreté en entraîne beaucoup d'autres. Quand on est pauvre économiquement, on risque beaucoup de le devenir à d'autres points de vue : au point de vue de son développement psychologique, de son développement intellectuel, de la maîtrise de sa vie et de la société. C'est d'abord ça que ça veut dire être pauvre. Je pense que j'aime les pauvres.

Il est presque aussi difficile de parler de pauvreté vraiment et sans cabotinage, que de parler de religion. Quand je dis que j'aime les pauvres, j'ai aussi peur de dire cela que de dire que j'aime Jésus-Christ. Parce que j'ai peur que ça ne soit pas vrai, suffisamment vrai.

On vit présentement dans un univers culturel où tout le monde prétend aimer les pauvres. Les politiciens prétendent aimer les pauvres ; il y a des partis politiques qui s'en font une spécialité. Il y a eu et il y aura encore l'exploitation économique des pauvres. Il y a aussi l'exploitation politique du pauvre. Les pauvres n'ont jamais été vraiment aimés que par Jésus-Christ ou au nom de Jésus-Christ, que ce soit d'une façon explicite ou implicite. Un homme comme Gandhi pouvait,

je pense, aimer les pauvres, non pas explicitement au nom de Jésus-Christ mais sous la mouvance et l'inspiration de Notre-Seigneur.

Je dis que j'aime les pauvres, mais je le dis avec tremblement parce que j'ai été pauvre, j'ai eu une enfance pauvre. Durant les premières années de ma vie religieuse, nous étions également pauvres économiquement, et nous sentions les effets de la pauvreté. Ce n'est plus le cas maintenant. La question de la pauvreté est une de mes inquiétudes quasi quotidiennes.

L'exploitation électorale ou idéologique du pauvre est encore pire que son exploitation tout court.

R.-Q. - La pauvreté signifie-t-elle, pour vous, un champ d'épuration ?

J.-P.D. - Compte tenu de ce que je suis, il me paraît impossible de parler de pauvreté en dehors de ce que dit l'Évangile. Il y a une pauvreté qui est un mal qu'on doit combattre.

Il y a une pauvreté qui peut être un idéal. Elle se résume à une attitude fondamentale vis-à-vis de Dieu. « Bienheureux les pauvres car le royaume des cieux leur appartient ». Ceux qui sont déclarés bienheureux sont pauvres, en ce sens qu'ils reconnaissent et admettent leur besoin de Dieu. Ils sont les seuls qui puissent accueillir Dieu et le salut.

Il y a cependant un lien entre cette pauvreté-là, et la pauvreté économique ou une relative pauvreté économique. Il est bien difficile, quand on n'est pas un pauvre d'argent, quand on n'a pas de limites sérieuses au plan proprement économique, de sentir son *besoin* et d'être en état d'acceptation du salut et donc de Dieu. La question était : « Est-ce que la pauvreté est une épuration ? » C'est bien ce que vous avez dit ?... Avec ce que j'ai essayé de dire, je réponds : oui.

La pauvreté dans l'Évangile, c'est bien autre chose que ce que l'on pense quand on ne pense pas. Ou que ce que l'on dit quand on répète. Il y a des pauvres qui le sont parce qu'ils n'ont pas cessé de s'appauvrir. Par refus. À la limite, la pauvreté c'est l'enfer : avoir refusé Dieu.

R.-Q. - Vous faites un lien constant entre liberté et religion. Est-ce que c'est une question d'extra-lucidité ? Vous dites pourtant que la foi n'est pas une technique d'hygiène mentale.

J.-P.D. - Il faut accorder une chose au pessimiste : il ne manque pas de lucidité. La lucidité peut aussi être la cause de l'autre : le pessimisme, avec tous les degrés qu'on peut trouver dans cet état-là.

Le lien entre religion et liberté, c'est un lien direct. La religion pour moi ce n'est pas n'importe quoi, c'est la religion catholique. La foi dans Notre-Seigneur coïncide avec la liberté parce qu'elle coïncide avec l'amour. C'est l'amour même. Et l'amour, C'est la liberté ultime, première et dernière. Dieu est parfaitement libre et il est la liberté parce qu'il est l'amour.

Sait-on assez que le rationalisme est une manifestation de l'instinct sécuritaire. On ne veut rien laisser au hasard, on se méfie de l'inconnu et on cherche à introduire des régularités, donc du connaissable partout où l'on peut. On tend ainsi à réduire au minimum la marge de liberté, qui coïncide avec la marge de vie. Or la vie amène l'imprévisibilité. Et on ne peut surmonter l'imprévisibilité que par la Foi. Mais la Foi est inconfortable. La Foi est éprouvante, elle est l'épreuve par excellence.

R.-Q. - Quelle est la différence que vous faites entre un optimiste et un pessimiste, et où vous situez-vous.

J.-P.D. - Il y a un de mes amis qui m'accuse périodiquement

et assez féroce de l'être un pessimiste. Cet ami se définit, bien sûr, comme un optimiste. Et quand je dis que c'est un de mes amis, je ne le dis pas par facilité, c'est vraiment quelqu'un qui est près de moi.

L'optimiste, c'est celui qui voit la vie en rose, qui pense que tout va assez bien et même très bien ou, en tout cas, que ça ira mieux bientôt. Pour cet ami je ne suis pas un optimiste... J'ai peut-être le drame un peu facile.

Mon auteur préféré dans l'Écriture Sainte (Si l'on a le droit de parler d'auteur particulier dans l'Écriture Sainte) c'est Job. Le livre de Job n'est pas particulièrement gai. Je vous disais aussi qu'un autre de mes auteurs préférés, c'est Louis-Ferdinand Céline qui a écrit notamment *Voyage au bout de la nuit*. Le titre est assez descriptif... Céline pour moi, C'est Job, sans la croyance en Dieu. C'est Job au carré.

La vraie question à ce sujet-là serait de demander : comment peut-on être chrétien, comme j'espère l'être, et pessimiste, comme je dis que je suis. Je ne crois pas qu'il y ait de problème réels là-dedans.. J'ai un tempérament plutôt sombre. Quand je regarde un peu l'Histoire, je ne manque pas d'occasion de me désoler. Quand je pense à l'avenir, j'ai aussi quelques raisons de m'inquiéter. On peut être chrétien quand même en étant ainsi. Par exemple, il ne viendrait à personne l'idée de demander si Notre-Seigneur était optimiste ou pessimiste. Notre-Seigneur est au-delà de ces catégories. Je ne dis pas que je suis au-delà de ces catégories ; je suis dans l'une des deux. Être chrétien, c'est se savoir perdu en même temps que se savoir sauvé. J'ai de l'espoir, j'ai de l'espérance et de l'espérance chrétienne, mais je ne suis pas optimiste.

Le discours de la droite : Il était une fois... Le discours de la gauche : Il sera une fois... Le discours de l'Évangile : Il est maintenant...

R.-Q. - Votre témoignage de foi me porte à penser que vous ne croyez pas que l'être humain peut se sortir de la vie... tout seul...

J.-P.D. - Je ne crois pas qu'aucun être puisse se *sortir de la vie*... L'expression juste pour traduire votre pensée serait, à mon avis, *se tirer d'affaire*. Se sauver seul, ce n'est pas possible. Je le dis comme catholique, mais je crois que je n'ai pas besoin de l'être pour affirmer cela.

Nul être ne peut se *sauver seul* au sens fort du terme, même au plan humain. Nous avons besoin des autres, c'est banal de dire ça, mais c'est une autre façon de dire que l'on ne peut se sauver tout seul. On a besoin de l'amitié des autres, on a besoin de la société. C'est une évidence que l'on a besoin de la société. Non, on ne peut pas se sauver tout seul, on a besoin de l'amitié. On a besoin d'amour, pas nécessairement des contemporains ou des êtres qui sont physiquement proches de soi. Tant mieux si cela se produit, c'est souvent la règle. Mais ça peut se produire aussi par le secours d'êtres qui sont loin dans le temps ou dans l'espace. C'est la nécessité de la communication, quelle qu'elle soit.

Je privilégie, parce que c'est tout ce que je sais faire, la communication écrite. La communication avec les autres, dans l'espace et dans le temps. Les autres nous aident. Nul ne peut se sauver seul, ou se tirer d'affaire tout seul, se construire tout seul, arriver au bout de ses propres forces, découvrir et réaliser ses propres richesses tout seul. Non ce n'est pas possible ! Il m'arrive de dire que la solitude est une valeur et une grâce. D'abord je ne parle pas d'une solitude perpétuelle. Et surtout, je ne parle pas d'isolement. La solitude est une valeur qu'il faut protéger. Heureux celui qui a une bonne mesure de solitude. Mais pas l'isolement. L'isolement est meurtrier, il est dévastateur à la longue et même rapidement.

R.-Q. - Est-ce dans ce sens-là que vous parlez d'amitié pour quelques grands morts⁹

J.-P.D. - Vous faites allusion surtout à des auteurs, parce que je suis lecteur. J'ai beaucoup de gratitude pour ceux, pour les grands, qui ont écrit avant nous, et dont la réflexion, le cœur, est parvenu jusqu'à nous. Les premiers qui me viennent à l'esprit sont Bernanos, Léon Bloy, Alain, bien qu'avec lui les relations de lecteur soient forcément beaucoup plus intellectuelles puisque c'était un hyper-intellectuel. Alain est un homme qui compte et qui a beaucoup compté pour moi. Pascal aussi. Dans ce genre d'énumération (c'est un peu comme quand on remercie après une cérémonie ou après un banquet) le risque c'est toujours, d'oublier quelqu'un. Mais ceux que je nomme, j'en suis sûr. Je dois ajouter Céline. C'est un homme qui m'a marqué, et que je relis.

Sans vouloir prêcher, et en cohérence avec ce que je disais antérieurement, dans ceux que j'ose appeler mes amis, il y a aussi quelques grands saints. Il y a François d'Assise, Thomas d'Aquin, parce que j'ai beaucoup étudié son œuvre et beaucoup d'autres humbles saints dont on fait mention dans la liturgie et que je considère aussi comme des amis. Il s'agit vraiment de personnes qui nous soutiennent encore, qui sont secourables pour nous autres, pour moi. Quand je dis cela ce n'est pas du tout par sentimentalisme. Je n'ai aucun souvenir, dans ma vie, d'émotion religieuse personnalisée par rapport à un saint par exemple. J'ai de la foi et un peu d'amour pour certains de ces êtres. Et puis, bien sûr, il y a des contemporains parmi mes amis. Il y a des vivants.

Il est plus difficile d'en nommer parmi les contemporains. Quand même, je ne risque rien en disant que Jean Guittou, qui est un très vieil homme maintenant, mais qui est encore vivant, est un de mes amis au sens que nous le disons maintenant. Julien Green également. Cela dit avec toutes les réserves qu'il faut faire dans ce genre d'énumération. Il y a des oublis que je trouverai pénible d'avoir eus dans quelques instants...

R.-Q. - Dans votre texte *Pourquoi écrire*, vous affirmez que nous vivons une époque de sélection psychologique. J'aimerais que vous nous expliquiez le lien qui existe entre cette nouvelle forme de sélection et la liberté...

J.-P.D. - La théorie darwinienne affirme que seuls les plus aptes biologiquement ont survécu à l'évolution. On peut dire, par mode de comparaison, que dans l'univers, de plus en plus complexe, de plus en plus difficile à comprendre, de plus en plus confus où nous sommes, seuls les plus aptes psychologiquement et intellectuellement survivront. Les autres... naufragent ! Comment ? Dans le désespoir, dans le décrochage pur et simple qui est aussi une façon de naufrager.

On peut faire naufrage au sens pathologique du terme et au sens psychologique du terme. Certains font naufrage ; d'autres vivent, réussissent à se maintenir le menton au-dessus de l'eau, mais en marchant sur la pointe des pieds, ce qui est très fatigant. D'autres encore peuvent vraiment surnager de façon plus élégante. C'est ça la sélection psychologique.

Que vient faire la liberté là-dedans ? Dès qu'il est question de liberté, on touche toujours à des questions très difficiles. Comment rattacher la liberté à la question qui nous occupe ? Il me vient ceci ! Au bout du compte, il n'y a de liberté qu'intérieure. On est libre, bien sûr, politiquement dans un pays comme le nôtre et c'est un immense bienfait. Mais même dans cette liberté politique réelle que nous avons, dans nos vies individuelles, nous pouvons encore être prisonnier de toutes sortes de contraintes. Plus je vieillis, plus je me dis (et c'est une assez vieille idée) que la véritable liberté, c'est la liberté intérieure. Comment expliquer cela ? On est libre quand on a réussi à identifier ses amours, ses valeurs... et je mets cela au pluriel mais ça se résume à deux ou trois valeurs, à deux ou trois amours... Quand c'est bien identifié, et quand on est bien sûr de ses amours, de ses valeurs, à ce moment-là, on a acquis ce que j'appelle la liberté intérieure, qui est la seule liberté.

Pour un religieux, par exemple, parvenir à croire vraiment à la seule et unique vérité de la foi catholique et qui est que Jésus nous aime, parvenir à croire cela vraiment, c'est la liberté. En effet si je crois à cela vingt-quatre heures par jour, qu'est-ce qui pourrait m'inquiéter, me troubler, m'enlever sérieusement ma liberté.

En disant cela, je suis allé tout de suite à ce qu'il y a de plus haut, de plus gratuit. Mais aussi, en même temps, à ce qu'il y a de plus exigeant dans la foi catholique.

Dans la vie aussi, on se rend compte à partir d'un certain âge en regardant derrière soi, qu'au fond une dizaine d'êtres comptent ou ont vraiment compté pour soi. Ce sont eux qu'il faut cultiver... Ce sont eux qui nous rassurent, qui nous réconfortent. Je pense que j'ai fait un gros développement à partir de la sélection biologique et de la sélection psychologique, mais j'aboutis à cela.

R.-Q. - Vous semblez affirmer qu'il n'y a pas de liberté sans encadrement...

J.-P.D. - Partons de l'idée que la liberté, c'est l'affaire de toute une vie. On est réussi, on est quelqu'un, dans la mesure

où l'on est parvenu à être quelqu'un de libre. Il vaudrait mieux dire quelqu'un de libéré, que quelqu'un de libre. Et encore mieux : quelqu'un en voie de libération. Réussir sa vie, c'est cela même.

Cela exige-t-il de l'encadrement ? Quand vous dites cela, il faut prendre le mot liberté dans un sens plus familier, moins profond, moins métaphysique, mais très légitime. À ce niveau-là, je dis : il n'y a pas de liberté sans encadrement. Et si je prenais une image un peu grossière, je prendrais la comparaison suivante : le souffle qui sort d'un corps humain, par en haut ou par en bas, ça n'a aucune forme de beauté ! Le souffle humain prend de la beauté quand il est contraint, par exemple, par le cuivre. Là, ça, devient le son de la trompette.

Le souffle humain ainsi contraint est devenu de la musique, de la beauté. Le produit est quelque chose de beau et de libre et ce n'est que par la soumission d'une contrainte assez forte. C'est une façon de répondre à votre question.

Prenons l'exemple de l'enfant. Il faut reconnaître qu'un enfant ne peut pas s'élever, monter, grandir sans contraintes. Un écolier ne peut pas non plus participer à son éducation sans contraintes.

R.-Q. - Pour un adulte diriez-vous que toute libération consiste à passer de la servitude au service ?

J.-P.D. - Vous me mettez sur une piste. C'est le titre d'un ouvrage qui m'a beaucoup plu. Au fond, il exprime ce que tout être humain a à faire : passer de l'emprisonnement dans lequel on naît et se libérer peu à peu. On se libère pour servir. Une libération, une liberté qui n'est pas pour le service, c'est une liberté en l'air. C'est la liberté de ceux qui sont en vacances. J'ai en tête une trop belle phrase pour ne pas la citer : « La valeur des grandes vacances, vient de la vacance des grandes valeurs. » Edgar Morin écrivait cela dans *L'esprit du temps*.

La liberté n'est pas une allumette : elle ne sert pas qu'une fois, ce qui ne sert qu'une fois, c'est la démission devant la liberté.

On a toujours sa liberté avec soi : on ne peut jamais la laisser à la porte de sa vie comme un parapluie. Nous sommes emprisonnés dans la liberté.

R.-Q. - Vous avez déjà écrit : Mes idées sociales commencent et se terminent à des pauvres que je connais et dont je me souviens, il n'y a pas de bons riches. Bien sûr, il faut entendre « pauvreté » dans un sens large. Quels sont donc les thèmes sociaux qui vous sont cher, qui vous préoccupent le plus ?

J.-P.D. - Je pourrais répondre que la préoccupation de justice sociale est présente, toujours présente. Actuellement, ce qui me retiendrait davantage, c'est de combattre, ou en tout cas, de dénoncer la violence sous toutes ses formes. Je sais que l'on peut faire des jeux de mots. On peut dire que la révolte des révoltés est une violence en réponse à une autre violence.

Mais il y a chez moi un refus absolu de la violence. Je ne suis pas le seul à le dire, mais c'est en tout cas très vrai pour moi. Je refuse la violence et je ne crois pas que l'on parvienne à des résultats justes et durables par la violence. Tout ce

que l'on connaît jusqu'à ce jour comme révolution (même des révolutions dites réussies) ç'a consisté à remplacer une violence par une autre, souvent s'appliquant à peu près aux mêmes personnes, sauf une très petite minorité qui justement est passée au pouvoir.

Ici, je retourne à des considérations que j'ai déjà faites avec vous-même... C'est le coeur de l'homme qu'il faut changer. Il faut refuser la violence dans sa vie de tous les jours. Si je voulais être paradoxal, je dirais que l'on tue mentalement plusieurs fois par jour, chacun de nous, ou en tout cas, moi. On tue, on refuse l'autre. Parfois, ça peut être très bref : pendant quelques heures, on peut refuser quelqu'un de façon absolue. Refuser quelqu'un, c'est une façon de le supprimer, de le sortir de sa vie à soi. C'est être violent. Si le refus de la violence est réel, il doit aller jusque-là...

Il y a bien trois péchés : humilier le pauvre ; scandaliser l'enfant et enlever l'espoir aux hommes.

R.-Q. - Croyez-vous que les hommes qui sont actuellement au pouvoir sont conscients de cette *aura* de violence, de ce danger qui nous menace ?

J.-P.D. - Je pense que oui. Les chefs d'Etat, comme on dit communément, sont très conscients du fait que la Planète, c'est le cas de le dire, la Planète toute entière, est une poudrière qui peut sauter n'importe quand. On sait que cela peut arriver... Les hommes ont stocké suffisamment d'explosifs, sous toutes les formes, pour faire exploser la Planète. C'est la première fois dans l'histoire de l'humanité que cette situation se présente. Je suis bien sûr que les chefs d'État sont conscients de cela.

Mais ce ne doit pas être facile d'être chef d'Etat. Exercer le pouvoir à une très grande échelle comme celle des États, ou exercer le pouvoir à une échelle réduite, on y retrouve de grandes ressemblances.

Le pouvoir, quand il n'est pas limité, est toujours mauvais. Actuellement, ce qui limite les pouvoirs (et surtout les deux grands pouvoirs) c'est la terreur réciproque qu'ils ont l'un de l'autre. C'est la seule chose qui limite le très grand pouvoir qu'ils ont.

Le propre du pouvoir, c'est de vouloir s'étendre. Un pouvoir, quel qu'il soit, tend à devenir absolu, c'est-à-dire unique. Un des grands progrès de la civilisation a consisté et consiste toujours dans l'invention et la mise à jour constante de règles permettant le harnachement des divers pouvoirs et, par voie de conséquence, leur limitation réciproque.

Dans une société, comme dans un ménage, l'éclatement d'une crise est l'aboutissement de cent querelles mat mouchées.

R.-Q. - Le pouvoir, vous en parlez beaucoup. J'aurais le goût de vous demander si un pouvoir peut être juste ?

J.-P.D. - Un pouvoir humain peut s'approcher de la justice. Si l'on veut être objectif, il faut reconnaître que dans les sociétés libérales, les sociétés démocratiques, le pouvoir, tel qu'il s'exerce, s'approche d'une forme de justice.

Il y a quand même plus de justice actuellement, dans le monde et dans les sociétés, qu'il y en avait il y a cent ou deux cents ans. Il y plus de justice, au moins en ce sens qu'il y a moins d'arbitraire. Il faut reconnaître ça, c'est certainement un progrès humain.

Après le partage de la terre, il y a eu le partage de l'énergie, qui a donné la révolution industrielle. Avec la diffusion de l'information, qui est une forme du partage du savoir, il est fatal que l'homme en arrive à désirer le partage du pouvoir. C'est là que nous sommes rendus, et l'Église avec nous.

photo 15. "... dans la société en général, on ne peut pas compter sur la bonne volonté spontanée de tous... Une société purement fraternelle, c'est impossible..." Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

R.-Q. Vous affirmez donc qu'il y a moins d'arbitraire maintenant. Vous avez déjà écrit : *La loi libère*. Mais la loi, c'est quelque chose d'arbitraire...

J.-P.D. - Ah ! Non ! La loi n'est pas arbitraire ! Enfin, une loi légitime. Une loi élaborée, promulguée dans une démocratie comme la nôtre. Une loi peut nous agacer ; cela ne veut pas dire qu'elle soit arbitraire. En disant cela, je n'oublie pas les misères de la démocratie et que les petits se font prendre plus vite et plus féroce-ment que les gros.

Il y a un caractère uniforme dans l'application des lois, mais au total, il faut maintenir qu'entre le fort et le faible, la loi protège le faible. Entre le règne du fait et le règne de la loi, il faut choisir la loi.

La loi, c'est le contraire de l'arbitraire, et nous ne vivons pas, dans nos pays, sous le règne de l'arbitraire. Nous vivons sous le règne des lois. C'est un immense progrès, c'est un immense bienfait. Je le dis : même au sujet des lois qui m'agacent ou qui me contraignent personnellement.

En dehors de l'Évangile, la cause est entendue : *Le Pouvoir gagne toujours. C'est ça la première règle de la grammaire politique. Il ne faut pas être petit ; il ne faut pas être pauvre ; il ne faut pas être noir ; il ne faut pas être malade. Il faut être fort ; il faut être au pouvoir.*

R.-Q. - Vous ne semblez pas croire que le bien commun puisse s'assumer normalement, tout seul, par le simple fait que *c'est justement une question de bien commun* ?

J.-P.D. - Dans une société , non ! Cc n'est pas possible. Dans une société idéale, je répondrais oui... Mais il n'y a pas de société idéale.

Même dans une communauté religieuse, où chaque personne adhère volontairement et librement à un style de vie, à un certain nombre de normes, l'autorité est nécessaire, précisément pour assurer la perception, l'identification du bien commun et sa poursuite. À plus forte raison dans la société en général, on ne peut pas compter sur la bonne volonté spontanée de tous, l'accord, la concorde. Une société purement fraternelle, c'est impossible, même à l'intérieur de la vie religieuse.

Quand on parle de consensus, on parle d'un accord négocié ou spontané vers la réalisation d'un bien qui est commun dans un domaine particulier à un moment donné. Dans une société, il faut une organisation, une autorité. Il est devenu difficile actuellement d'obtenir des consensus dans nos sociétés. Le seul consensus qui existe actuellement au Québec, c'est qu'il n'est peut-être pas mauvais de s'arrêter aux feux rouges dans les rues !

Pensez à l'aventure des Z.E.C. (les zones d'exploitations contrôlées). Est-ce qu'on pouvait imaginer que nous serions assez intelligents pour protéger la faune ; ne pas prendre plus de truites qu'il ne faut ; pas plus de perdrix, d'originaux qu'il ne faut pour le maintien de l'espèce, ou en tout cas, le maintien de l'équilibre ? Pen-

sez-vous que l'on peut obtenir cela facilement ? En faisant appel aux bons sentiments du monde ? Ce n'est pas possible. Qui dit bien commun dit contrainte.

R.-Q. - La situation des Z.E.C. n'est, en fait, qu'un exemple. On pourrait le multiplier. À la limite, en sommes-nous rendus là, à cause du fait que de moins en moins de gens acceptent de remplir le rôle de référence qu'il leur incombe ? En un mot, comment trouvez-vous que l'on exerce le pouvoir et surtout l'autorité en 1983 ?

J.-P.D. - Le principe est le suivant : les êtres humains n'ont aucunement besoin d'être commandés, mais ils ont besoin d'être autorisés. C'est toute la différence au monde.

Être commandé, c'est comme un soldat à l'entraînement. Le sergent hurle : gauche, droite. Il commande. C'est l'armée. C'est utile en son genre.

Les hommes n'ont pas besoin d'être commandés. Or autoriser, vient de *autorité*. Seule une autorité (je ne dis pas le pouvoir) peut permettre à chacun de croître. Je rappelle ici un exemple. Il y a 3 ou 4 ans, les journalistes ont appris que Jean-Paul II s'était fait construire une piscine à Castel Gandolfo; ils en ont fait un plat.

Le Pape a répondu : « Une piscine coûte moins cher qu'on conclave ». En disant cela, il autorisait. Il autorisait le sport, le soin normal de son corps, indiquant peut-être aussi par là un devoir qu'il nous faut remplir.

Au fond, ce que je dis, revient à ce que l'on disait autrefois de l'exemple. Il est important ; cela répond à un besoin de l'homme d'être autorisé.

R.-Q. - On sait que vous êtes issu d'un milieu pauvre. Il est sûr que cette origine y est pour quelque chose dans votre amour de la justice. Vous êtes cependant très sévère et très critique face aux syndicats et à leur pouvoir...

J.-P.D. - Le syndicalisme était une nécessité. Il a constitué un progrès et demeure une nécessité. Mais le syndicalisme est aussi devenu un pouvoir. Dans la mesure où il est devenu un pouvoir, un très grand pouvoir et même, un pouvoir qui a la possibilité de bloquer la société tout entière, dans cette mesure-là, il doit être critiqué, surveillé et, au besoin, dénoncé.

La société est tellement complexe qu'actuellement, beaucoup de choses, même si elles sont privées (comme une bonne partie des transports en commun) sont, au fond, des services publics. Je dis donc que le pouvoir syndical, ses revendications et son exercice, est sans proportion avec les coûts sociaux et les coûts psychologiques qu'il cause par son comportement corporatif égoïste.

Je pense que viendra le temps où la grève sera quelque chose d'aussi dépassé que la guerre. La majorité des gens s'entendent pour dire que la guerre est quelque chose de mauvais, d'injustifié... On est parvenu à un point où l'on sait qu'il faut trouver le moyen de régler les conflits, les différents entre États, autrement que par la guerre. Au niveau de l'opinion, on en est rendu là.

Je dis que viendra le temps, peut-être pas si lointain, où on dira la même chose à propos de la grève ou des grèves : que c'est un instrument dépassé.

R.-Q. - Dans votre autobiographie *Sous le soleil de la pitié*, vous vous définissez comme un homme de gauche, vous expliquez que votre maladie y a été pour quelque chose. Vous écrivez aussi que l'embêtant dans tout cela, c'est qu'on est toujours le droitiste ou le gauchiste de quelqu'un. Quelle est donc votre définition de la gauche et de la droite ?

J.-P.D. - La distinction entre gauche et droite, appliquée à un individu n'a pas beaucoup de sens. Il y a des tendances, on ne peut pas nier cela. Il y a des individus plutôt conservateurs ; d'autres, plutôt progressistes. Mais là encore, il s'agit de deux mots qui ne sont pas faciles à cerner.

Il y a des choses qu'on doit conserver, et quand on conserve quoi que ce soit, à ce titre-là, on mérite le nom de conservateur. Il y a des choses qu'on doit faire avancer, qu'on doit chercher à faire avancer, et alors on hérite du titre de progressiste. La vérité à ce sujet-là, comme à presque tous les autres sujets, elle se trouve dans sa propre vie. Si quelqu'un est vraiment prêt à changer sa vie, à changer son coeur ; si quelqu'un est vraiment prêt à être cohérent avec ses positions, cet homme mérite bien plus le nom d'homme de gauche (même si par ailleurs, il a la réputation d'être de droite) que l'homme qui a la réputation d'être de gauche et qui vit comme un bourgeois et qui sera le premier à appeler la police (qu'il déteste), si on lui vole son téléviseur.

R.-Q. - Si vous aviez une certaine influence sur le pouvoir ou, si vous aviez un moyen de communication de masse réellement à votre disposition, que feriez-vous, aujourd'hui, en 1983 ?

J.-P.D. - Dans la mesure où j'ai le goût d'exercer ou d'essayer d'exercer une influence sur les affaires publiques, dans la mesure où j'ai ce goût-là, et où je pense que j'ai quelque chose à dire, à apporter, j'ai présentement le moyen de le faire. Par le moyen de l'écriture, notamment, je peux essayer de faire quelque chose. Ce que j'ai le goût de faire, je le peux. Si je n'en fais pas plus, et que je ne peux pas en faire plus, c'est que je n'ai pas plus de courage à ma disposition.

C'est ma façon de répondre à votre question. Par ailleurs, si je la prends de façon théorique, comme vous la posez, je crois connaître assez la complexité des choses, même à l'échelle d'une petite société comme le Québec, pour ne pas me faire d'illusions sur les capacités que je pourrais avoir de faire mieux que d'autres actuellement.

R.-Q. - Mais, actuellement, on vit une crise qui est, à mon avis, semblable à celle des *Insolences*... Rééditeriez-vous les *Insolences* ? Diriez-vous la même chose ? Quelles seraient vos pistes ?

J.-P.D. - Si je savais, si je connaissais la réponse à votre question, si je la connaissais vraiment, même si ce n'était que de façon aussi intuitive que ce fut le cas en 1960 ; si je savais comment on refait les *Insolences* en 1983 ; si je savais vraiment comment, quoi faire et quoi écrire, puisqu'il s'agit d'écriture, je le ferais. Si je ne le fais pas, ou si je ne le fais que de façon sporadique et ponctuelle, c'est sans doute que je n'en sais pas plus long, ou que mon courage se limite à cela. Je ne vois pas comment répondre à votre question autrement que de cette façon.

R.-Q. - Frère Desbiens, vous sentez bien qu'il y a une attente dans mon insistance, qu'est-ce qui vous retient ? Pensez-vous qu'on est plus riches ?

J.-P.D. - Plus riches, économiquement ? oui !

R.-Q. - Non ! Mieux outillés pour passer à travers cette crise-là... Pourtant, la bêtise n'est pas disparue...

J.-P.D. - La bêtise existe encore... Je raconte toujours la même chose : si je parvenais à un jugement, une analyse qui me paraîtrait suffisamment à point, suffisamment mûre pour être publiée, je le ferais.

Il y a peut-être quelque chose d'injuste dans l'attente elle-même, dans l'attente dont vous faites état, et que je ressens effectivement. Injuste dans ce sens que c'est attendre trop, c'est attendre ce que je ne peux donner. On prétend parfois que la société québécoise, plus que d'autres, est souvent dans l'attente d'un sauveur ou d'une espèce de Messie... Est-elle juste cette attente-là ? Est-ce que le même homme peut y répondre partiellement deux fois dans son existence ? La question est là.... Ma réponse est pas mal là !

Par contre si l'on mettait ensemble, si l'on totalisait mes interventions publiques, depuis une dizaine d'années, mon Dieu ! Qu'est-ce qu'on aurait ! On aurait ce que je pense de la société actuelle, de notre société et, d'une certaine façon, le moyen de corriger la situation. On le trouverait. C'est dit ! Et quand je dis que c'est dit, je ne veux pas dire que ce n'est pas critiquable. Mais c'est dit ! Ça existe ! Est-ce qu'il suffirait de donner à tout cela la forme matérielle d'un volume ? Ça pourrait peut-être faire quelque chose, contribuer à remettre sous les yeux de ceux qui voudraient bien, l'état de mon analyse. C'est peut-être quelque chose que je devrais faire ! Le temps me manque un peu, mais ce n'est jamais une bonne excuse. On ne peut pas dire que le temps manque. En tout cas ce n'est pas vrai pour moi... C'est nous qui manquons au temps ; ce n'est pas le temps qui nous manque !

Est-ce que c'est seulement cela qui manque à mon tableau de chasse : colliger, mettre ensemble, avec un certain enchaînement (un certain fondu comme vous diriez en télévision) mettre ensemble donc les interventions que j'ai pu faire depuis une dizaine d'années ? Est-ce seulement ça qui me manque pour que le monde dise que le Frère Untel n'est pas mort ? Si ce n'est que cela... mais ce n'est pas que cela. Je n'ai jamais voulu faire profession d'insolence !

R.-Q. - Si vous étiez au pouvoir demain matin, est-ce que vous feriez ce que propose Céline ? C'est-à-dire...

J.-P.D. - Fermer le monde et mettre la clé sous le paillason !

Tout le monde est logique, mais personne n'est cohérent. Une simple remarque, tout au plus : si j'étais capable, je te ferais le monde demain matin, et j'en ouvrerais un autre, où il n'y aurait qu'une seule règle : défense de mentir.

R.-Q. - Quel est le consensus social sur lequel vous concentreriez vos énergies ?

J.-P.D. -- Je ne crois pas que ce soit possible de répondre à cette question... D'abord, c'est un rêve que je ne fais jamais. Je n'ai même pas négocié de réponse vis-à-vis de moi-même. Ce n'est pas possible de répondre à cela autrement qu'en disant que je serais le meilleur chef d'État qu'on ait jamais connu, que je ferais du bien à tout le monde. Dire cela, c'est ne rien dire !

J'ai assez de misère à exercer à peu près convenablement le petit pouvoir que j'ai présentement, pour rêver plus grand... De toute façon, même si je risque de paraître retomber dans le sermon, l'autorité n'est bonne que quand elle se définit comme un service et non comme un pouvoir ! L'Évangile le dit. Notre-Seigneur, après avoir lavé les pieds de ses disciples a dit : « Les chefs d'État commandent en maître, écrasent le monde. Vous, les apôtres, vous venez de voir ce que j'ai fait, je vous ai lavé les pieds. Vous m'appellez Maître et je le suis. Mais je lave les pieds de mes sujets et c'est cela que vous devrez faire. »

L'autorité, quand elle n'est pas un service ; le pouvoir quand il n'est pas exercé comme un service, est toujours mauvais. Mais ce n'est pas facile de le vivre comme un service... ce n'est pas facile !

R.-Q. - Admettre et accepter, ont-ils la même consonance pour vous ?

J.-P.D. - C'est peut-être des distinctions un peu subtiles. Admettre, c'est être passif devant une contrainte, une limite, encore que cela puisse vouloir dire autre chose. Mais accepter, c'est plus positif. Je dirais plutôt accueillir. Je préférerais le mot accueillir en réponse à votre question. Ce sont deux choses différentes en tout cas.

R.-Q. - En regardant l'aventure de votre vie, on pourrait vous définir comme un *rebelle obéissant*. Il me semble que cette expression vous colle plus à la peau que *révolutionnaire tranquille*...

J.-P.D. - J'ai déjà été ce que vous dites : un rebelle obéissant. Je l'ai sûrement été au moment des *Insolences*. C'est un cas assez net de rébellion, ou de non-obéissance en tout cas, mais qui débouche sur l'obéissance.

Est-ce que cette définition-là colle encore à moi ? Je n'en sais trop rien. Je me sens obéissant, en ce sens que l'obéissance pour moi, c'est une valeur à cause de mon état religieux. C'est une valeur, ce n'est pas une défaite. Ce n'est pas dégradant d'obéir...

R.-Q. - Depuis une bonne dizaine d'années, vous travaillez régulièrement à votre journal. Est-il cruel ce journal ? Seriez-vous sur le chemin de quelques autres *Insolences* ?

J.-P.D. - Non, je ne crois pas que je sois, pour reprendre votre expression, sur le chemin de nouvelles *Insolences*. Ça ne se répète pas. Ce n'est pas un fusil à répétition.

Les Insolences du Frère Untel se sont présentées au début de ce qu'il faut bien appeler ma vie publique. Il faut que je vive avec cela. Je n'ambitionne pas et je n'ai même pas la préoccupation de répéter, de rééditer ça. Ça voulant dire ce *succès-là*, avec la signification et l'ampleur qu'il a prises.

Vous parlez de mon journal. Je tiens, comme plusieurs milliers de personnes, ce qu'on appelle communément un journal. Il est possible qu'un jour je le publie, sous une forme que j'ignore encore pour l'instant. Je le rédige assez régulièrement et très fidèlement, depuis cinq ou six ans. De façon plus sporadique avant. Depuis une trentaine d'années...

Vous demandez : Est-ce que ce sera cruel ? Non, je ne vois pas pourquoi. Ça le sera par endroit. Et par endroit, ça l'est déjà, mais envers moi-même...

R.-Q. - À travers vos écrits, l'on sent indiscutablement deux personnes, deux écrivains... Disons le Frère Untel, et Jean-Paul Desbiens, moins accessible, plus académique ; je me demande si votre journal est un effort d'unification des deux personnages ?

J.-P.D. - Je ne le sens pas comme ça. Peut-être que le résultat sera cela. Dans ce qu'un être fait, des choses lui échappent à lui-même qui pourtant, sont bien là, bien réelles...

J'ajouterais encore ceci, relié de loin à la question que vous venez de poser. Je ne veux pas m'apitoyer sur moi-même, mais essayez de vous imaginer un peu, ce que ça pu être dans ma vie de devoir porter le personnage que je suis devenu. En terme familier, essayer de vous imaginer un peu ce que c'est, depuis plus de vingt ans d'être obligé de vivre le fait qu'on est le Frère Untel. C'est pas mal tous les jours que je suis pris avec ça. Je ne dis pas cela pour me plaindre, je l'ai voulue, cette affaire, non pas dans toutes ses dimensions, elles m'ont échappé ; je ne le prévoyais pas comme ça, mais j'ai quand même voulu ce que j'ai fait. Je ne le regrette pas.

Il y a des moments de gratification là-dedans. On ne peut pas nier que c'est une joie (et je ne crois pas être vaniteux, je ne le crois vraiment pas). C'est une joie d'avoir reçu ce que j'ai reçu de ma société. La reconnaissance, non pas au sens de gratitude, mais (en anglais on dit *recognition*) la reconnaissance que j'ai eue de la société où je suis, c'est une grande chose. C'est gratifiant. Mais aussi, et inséparablement, c'est lourd d'être, depuis vingt ans maintenant, le Frère Untel. Ça comporte des limites, ça aggrave une existence. Aggraver au sens de la rendre plus grave, plus lourde. Plus riche aussi, sans doute. Tout ça, ce n'est pas simple comme responsabilité, comme risque de cabotinage.

Le risque de cabotinage et puis, risque de quoi... Bon, employons un grand mot... un certain risque de *schizophrénie*. Vous disiez que dans mes textes, il y a souvent deux personnages : le Frère Untel et un autre. C'est peut-être vrai et c'est peut-être une partie du prix, du risque d'une aventure de ce genre.

R.-Q. - Est-ce que la poésie ou le Jean-Paul Desbiens poète décompresse tout cela ?

J.-P.D. - Parfois oui... Poète, c'est un mot qui est souvent mal compris... Il peut vouloir dire rêveur. Pour certaines autres personnes, il veut dire quelqu'un qui écrit en vers. Ne soyons pas plus sophistiqué qu'il ne faut. Il est bien clair qu'il y a du poète en moi. J'aime la nature, j'arrive à le dire assez souvent. J'écris des textes qu'on peut qualifier de poétiques... Des amis me reprochent de ne pas laisser assez souvent la bride sur le cou à mon côté poète... Il y a du poète en moi et j'ai écrit quelques textes, qui n'ont pas eu une grande circulation (ce n'est pas nécessaire) que l'on peut qualifier de poétiques, dont je suis fier. Presque tous sont des textes qui se rapportent à mon pays immédiat. Au Lac-Saint-Jean.

R.-Q. - Les racines, c'est important...

J.-P.D. - Oui, les racines, c'est important. C'est un droit de l'homme. Je lisais récemment un article où quelqu'un proposait de moderniser la fameuse *Déclaration des droits de l'homme* de 1789, en lui ajoutant un nouveau droit qu'il appelait : le droit aux racines.

R.-Q. - Et plus on a des racines, plus on tend vers un universalisme...

J.-P.D. - Oui ! Plus et mieux on est enraciné, plus et mieux on peut exprimer et représenter l'homme. Tout l'homme.

APPARTENANCE ET LIBERTÉ (1983)

Chapitre IV

ÉCHO

[Retour à la table des matières](#)

Ce rappel de soi à soi qui nous vient des autres, des inconnus qu'on a rejoints, sans le savoir et qui nous renvoient à nous-même, comme un écho. On avait lancé un cri, on n'y pensait plus, et, tout à coup, ce cri vous revient et vous regarde.

Ces textes proviennent des écrits de Jean-Paul Desbiens, s'échelonnant de 1960 à 1983. Les extraits sélectionnés sont tirés de :

Les Insolences

Sous le soleil de la pitié

Dossier Untel

Confession d'un révolutionnaire tranquille (article)

Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

Les plus clairs de mes souvenirs sont des souvenirs de pauvreté.

Ma mère supportait mais n'acceptait pas. L'injustice c'était l'injustice. Elle était de la race des loups maigres réduits, mais le regard qui ne se rend pas.

Humiliation, insécurité, Voilà le plus clair de la pauvreté. Il est dur d'être pauvre quand on ne sait pas pourquoi.

Les pauvres n'ont souvent pas d'enfance véritable. Leur capital d'enfance et d'émerveillement, ils n'ont pas eu l'occasion de le dépenser. Ils sont ainsi : ils n'ont point d'enfance. Et il n'en finissent plus de débloquer leur enfance tout le long de leur vie, avec ce goût de l'immédiat qui caractérise l'enfance.

*Antennes de télévision sur les taudis et
scandales des imbéciles nantis.*

*La pauvreté, certes, comporte des né-
cessités, mais inversement, elle libère.*

*Du point où j'étais, je ne pouvais que
monter. C'est le confort de la pauvreté.*

*Aujourd'hui je ne suis plus pauvre.
Dès qu'on est instruit on n'est plus
pauvre.*

*Mon amour pèse sur ma vie : c'est
toujours lui qui fait obscurément bas-
culer mes décisions. Je le sais après
coup.*

*On commence par s'aimer soi-même
férocement : c'est nécessaire pour
s'accoutumer à vivre ; ensuite, on ne
peut plus s'aimer soi-même : on sait
trop qui l'on est. L'amour humain, c'est
la pitié promise.*

*Mon partage, c'est indivisiblement,
l'angoisse et la ferveur. Delà, l'invin-
cible besoin de communiquer.*

Si j'ai voulu être professeur, c'est peut-être pour qu'il n'y ait plus, dans la mesure où cela dépend de moi, personne qui vive à tâtons. C'est peut-être pour délivrer les captifs.

Je veux expliquer. Tout simplement prouver le mouvement par la marche m'exprimer jusqu'à paraître impudique, pour bien montrer que c'est faisable, s'exprimer.

Je suis un Frère éducateur... Je veux le demeurer parce que j'y trouve un sens à ma vie. Il faut en effet que je le découvre : Personne ne peut le trouver à ma place. Je suis parti pour le Juvénat à 14 ans. Que vaut un choix fait à 14 ans ? Mais qui parle de choix ? On choisit son menu ou la couleur de sa cravate, mais on décide de sa vie. Et c'est tout le long de sa vie que l'on décide... Toute décision consiste à trancher dans le vif.

On nous engageait à choisir une « devise ». On nous prenait pour des nations ! Je choisis la devise qu'on attribue à Dollard des Ormeaux : Jusqu'au bout ! Jusqu'au bout de quoi ? Je n'en savais rien, mais il est clair que je sentais le besoin de me provoquer : on ne s'engage pas à respirer.

Un coup de chapeau à cet adolescent que je fus : logique rentré, passionné. Je n'ai pas l'impression d'avoir dépassé cet adolescent : je m'en suis plutôt écarté. Il m'attend silencieusement quelque part.

Je parle des choses passées sans nostalgie. Je peux les retrouver quand je veux. De plus, j'en ai été suffisamment nourri dans ma jeunesse pour vivre sur ces provisions jusqu'à ma mort. La grâce de ma jeunesse ; ç'aura été ça : avoir eu l'occasion, sans mérite, de faire des provisions.

Ainsi donc, le renoncement le plus radical de la vie religieuse, je le dis sans broncher, c'est le renoncement à l'amour humain... L'absence de femme dans une vie, c'est l'absence de la compagne, l'être devant qui on aurait pu dételer. L'être à qui se dire absolument...

Car la femme est un autre monde, plus radical, plus neuf, plus accordé, que le monde des mâles.

Pourquoi accepter de vivre avec ce vide, cet être en creux ? Une raison profonde, une seule : témoigner, dans la solidarité avec les pauvres, de la réalité des promesses de Jésus-Christ... Qui pense encore aux soldats de Leningrad ? Aux prisonniers, à tous ceux que la bêtise, la maladie, la laideur, la politique ont retenus en dehors du bonheur ? Qui, sinon l'homme qui a décidé de rester dehors ?

Ne sachant point ce que c'est que d'aimer le Christ, je sais en tous cas ce que son amour est pour moi. Le non dégage, le oui engage. Je n'ai pas encore dit oui à Jésus-Christ. Mon oui se confondra sans doute avec mon dernier soupir. Mais je n'ai jamais cessé de dire non au reste.

Il s'agit toujours de se poser devant son conditionnement. Et ça, on le peut toujours. Ou alors, ne parlons plus de liberté et décidons à pile ou face.

On pourrait dire que je me définis par le renoncement, ce qui n'est pas très exaltant. Faudrait voir : on introduit en soi une immense clarté, dès que l'on a vraiment renoncé. Et il faut renoncer vivre c'est décider, et décider c'est couper.

Je dis que l'engagement dépossède. Une fois engagé on est pris, comme le dit très bien l'expression : être pris. On ne s'appartient plus ou, en tout cas on s'appartient moins. Des fois, je me trouve bête de tant me débattre. Des fois, je me dis aussi qu'on ne peut pas s'épargner et se mettre de côté, comme on met de l'argent de côté. L'argent qu'on met de côté, soi ou d'autres en profiteront ; mais si l'on se met de côté, on n'est pas sûr de pouvoir se retirer, comme on retire un chèque.

A l'hôpital, j'eus l'occasion de décaper mon vrai moi, ou en tout cas, de commencer ce travail de récupération de moi-même. Je pompiérise en appelant cela mon passage de droite à gauche. On voit du moins ce que je veux dire par là. Mais on peut s'entendre sur ceci, qui est fondamental pour la question qui nous occupe ici : l'homme de gauche, c'est l'homme qui aime la pauvreté : l'homme de droite, c'est l'homme qui aime le pouvoir. POINT.

Ma lucidité m'a sauvé, à la longue, car les ravages ne commencent qu'au moment où nos bêtes intérieures cessent d'être vues pour ce qu'elles sont : des bêtes.

Avoir été longtemps multiples est peut être la condition pour être enfin un avec richesse.

Je voulais, moi, j'ai toujours voulu faire la preuve qu'un chrétien peut être « baveux » .

Mes textes sont des actions. Et toute action est plus ou moins sale : toute action est désespérante. On sait ça.

Je parle de ces choses avec humilité et parfaitement conscient de mon indignité et de ma fragilité. Ma façon à moi de protéger, c'est de me mettre à découvert.

Ma nature, c'est l'allégresse. Je dis ma nature, mon fonds, car superficiellement je suis assez mobile, assez vulnérable. J'ai souvent la face longue.

Il se trouve que j'ai le goût d'écrire. Dès lors, je me sens tenu d'exprimer ceux dont je suis. Je leur appartiens : je suis la part d'eux-mêmes qui . est parvenue à l'expression. Il faut sauver quelque chose de cette immense patience.

La vérité des souvenirs, c'est que la réalité y est époussetée.

J'étais plutôt jeune, en 60, et par conséquent inepte. On ne veut rien savoir ; on a bon moral, on va changer le monde. Ça ira mieux, vous verrez. On voit. La bêtise optimiste n'est pourtant pas mon fort. J'émarge plutôt à l'autre bêtise, la pessimiste, un peu moins affligeante quand même. En tout cas, moins dangereuse pour les autres. Les prometteurs de paradis font plus de mal que les annonceurs de catastrophes. Les premiers trouvent toujours preneurs ; les seconds, on ne les croit pas. Les contemporains de Noé ne croyaient pas au Déluge. S'ils y avaient cru, ils se seraient bâti des chaloupes.

Être un franc-tireur n'a jamais été un projet pour moi. Je pense même qu'il y aurait quelque chose de faux à vouloir délibérément être un franc-tireur.

Malgré que je sois vulnérable au terrorisme conceptuel, je continue d'affirmer qu'il n'y a pas de liberté à « gravité zéro » et je continue de préférer les libertés réelles aux libertés formelles. J'ai formellement le droit et la liberté d'être heureux et en santé ; à cela je préfère la liberté concrète d'être inconfortable et de m'user comme je l'entends, quitte à accepter les conséquences et en veillant à ne pas bâdrer la société avec mes problèmes.

Je suis un individu. Il n'y en a plus beaucoup de ma race. Je ne représente rien que moi-même et je n'accepte pas d'être représenté par qui que ce soit. Personne ne me représente.

Je ne me reconnais pas d'obédience idéologique. Je n'en avais pas au moment des Insolences et je n'en ai pas plus maintenant. Cela ne veut pas dire que je n'ai changé en rien. Vivre marque. Et je ne me suis pas mis entre parenthèses tout ce temps. Ce que je veux d'abord dire, c'est que je n'ai pas de difficulté avec moi-même quant à ma cohérence. La logique, c'est la cohérence des idées ; mais la cohérence, c'est la logique des valeurs. Un cheminement peut signifier une rupture ; il peut aussi être l'explication d'une fidélité.

Je suis trop sûr de mes valeurs pour m'inquiéter de mes raisons. D'ailleurs, les raisons se déplacent comme les oies : en troupe. Mais les valeurs ne se promènent pas.

Ce qui me brûle c'est de manquer à mes valeurs ; ce n'est pas de manquer à la logique. La cohérence ou, en tout cas, l'effort vers la cohérence, m'intéresse plus que le polissage de ma logique. Poli, ça veut dire usé.

Au cas que vous ne le sauriez pas, je précise que je ne suis pas démocrate par tempérament. Par tempérament, je suis féodal. Mais j'ai gagné sur moi un peu de foi en la démocratie.

Très peu, et je tiens peu au peu que j'ai ai gagné. Je tiens à rien, épouvantablement, même pas à mes idées, ces bouchons de liège qui me permettent de flotter à la surface de la prétention.

La modeste expérience que j'ai faite du pouvoir m'a marqué. De plus, elle m'a amené à beaucoup réfléchir sur l'exercice du pouvoir en général, à quoi j'étais fort incliné depuis toujours, je dois en convenir. Tout cela m'a marqué en ceci d'abord que j'ai mesuré la lourdeur et la complexité du gouvernement, de toute forme de gouvernement. Avant de lier les autres, le pouvoir lie celui qui l'exerce. Au fond, je le savais intuitivement. Dans les Insolences, je parle de la liberté des loups maigres. Quand on est au pouvoir on est toujours un peu mâtin attaché, et le cou pelé à l'endroit du collier.

Il faut bien que j'en sorte. Enfermé entre la lâcheté et l'évidence, je choisis l'évidence. La clarté est toujours libératrice.

C'est les autres qui nous donnent à nous-mêmes, c'est les autres qui nous définissent, au sens étymologique du terme, nous déterminent, nous situent, nous clôturent.

Voilà donc mon projet : dire où je me situe ; dire où je suis. Le dire en montrant, à ma façon, comment j'assume mon passé, comment je tâche dans le présent et quel est mon pauvre courage devant l'avenir. C'est le moment pour moi de dire ces choses. La fatigue me submergera peut-être bientôt et je ne veux pas parler selon ma fatigue, mais selon ce que j'ai reçu de courage. Je serai à gauche, à droite, à côté, où je voudrai et surtout, où je pourrai. Je ne suis pas processionneux.

Nous autres, les bêtes à mots, il ne nous suffit pas d'avoir de la peine : il faut la dire au moins à soi-même. Peut-être a-t-on moins de peine que ceux qui ne disent rien. Une peine moins absolue.

Un homme de mon âge n'en finit plus de vérifier ses positions, comme un navire. Il songe à son passé, et il pense à ses parents. Il se demande en quoi il les prolonge ; comment il s'assure que leur patience n'a pas été vaine.

Le possible, une fois réalisé, devient nécessaire. Ce que je suis devenu, il est maintenant nécessaire que je le sois.

Fin du texte